Digitaliseret af | Digitised by

DET KGL. BIBLIOTEK
Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):
Titel | Title: Théatre royal de Dannemarc ou Recueil des meilleures pièces dramatiques françoises, représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis 1766 ... : Opéra-Comédies.
Bindbetegnelse | Volume Statement: Vol. 4
Udgivet år og sted | Publication time and place: Copenhague : Cl. Philibert, 1770-73
Fysiske størrelse | Physical extent: 5 bd.

DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at krediterе ophavsmanden.

UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.

PUBLIC DOMAIN

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.-2.S 56 8°
1 1 56 0 8 01280 3

56, - 163. - 8°

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

THEATRE ROYAL

DE DANNEMARC,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES

DRAMATIQUES FRANÇOISES,

Représentées sur le Théâtre de la Cour, 1770.

OPERA-COMIQUES.

TOME IV.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M DCC LXXI.

Avec Permission du Roi.

ACTEURS.

FANFOLIN, *Gouverneur de l'Iſle des Foux*, — Mr. Regnault.

UN OFFICIER *de la Suite de Fanfolin*,

SORDIDE, *Avare Tuteur de Nicette*, — Mr. Dinezi.

NICETTE, *jeune innocente, aimée de Fanfolin*, — Mad. Dinezi.

SPENDRIF, *Prodigue*, — Mr. Deſcablons.

FOLLETTE, } *Sœurs*, — Mad. Deſcablons.
GLORIEUSE, } — Mlle Dartimont.

BRISEFER, *Faux Brave*, — Mr. Valence.

Troupe de Foux & de Folles.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, au mois de Décembre 1760.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

L'ISLE DES FOUX,

COMEDIE

EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FANFOLIN, UN OFFICIER *de sa Suite.*

FANFOLIN.

ARIETTE.

AH ! quel tracas !
Quel embarras !
Ah ! quel martyre !
A chaque pas
Nouveau délire :
Ah ! quel tracas !
Quel embarras !

Une bruyante cohorte
De Foux de toute ſorte
Sans ceſſe aſſiége ma porte :
Que le diable les emporte.
L'un me pourſuit
Avec grand bruit ;
L'autre me ſuit
Et me maudit.
Ah ! quel martyre !
A chaque pas
Nouveau délire :
On n'y tient pas.

Quand j'ai accepté le Gouvernement de cette Iſle, où, par ordre de la République, on renferme les Foux, je ne les croyois pas en ſi grand nombre, ni ſi difficiles à mener. (*On entend un bruit confus derrière le Théâtre.*) Quoi ! je n'aurai pas un moment de relâche ! Je ſors de mon Palais pour éviter leurs importunités, & ils viennent me relancer juſqu'ici ! Que demandent-ils enfin ?

L'OFFICIER.

Ils demandent la liberté de retourner chez eux : c'eſt une grace que les nouveaux Gouverneurs ſont dans l'uſage d'accorder à ceux qui, par leur ſéjour dans cette Iſle, ont recouvré leur bon ſens.

FANFOLIN.

Comment s'en aſſurer ?

L'OFFICIER.

Lorſque, par une conduite ſage & tranquille, ils font voir un cœur dégagé des paſſions qui cauſoient leur folie.

FANFOLIN.

Je vous entends.

SCE-

SCENE II.

FANFOLIN, & *sa Suite*, TROUPE DE FOUX.

CHOEUR DE FOUX.

Ah ! Monseigneur
Le Gouverneur,
Que votre cœur
A nos desirs soit favorable :
Seigneur aimable,
Seigneur aimable,
Accordez-nous par charité
La liberté.

FANFOLIN.

Si vous parlez tous à la fois, je ne vous entendrai pas. Sortez d'ici tous, & venez l'un après l'autre me conter vos raisons.

(*Ils sortent.*)

FANFOLIN, *à l'Officier.*

Et vous, ayez soin de les contenir, & d'empêcher la cohue. (*L'Officier sort.*)

FANFOLIN, *à part.*

Si la liberté que ces gens-là me demandent, doit être le prix de leur sagesse, j'ai bien peur qu'ils ne restent ici toute leur vie.

SCENE III.

FANFOLIN, BRISEFER.

FANFOLIN.

Ecoutons d'abord celui-ci. Qui êtes-vous ?

BRISEFER.

Quoi ! Seigneur, vous ne me connoiſſez pas !

FANFOLIN.

Non, je vous jure.

BRISEFER.

Vous ne me connoiſſez pas !

ARIETTE.

Je ſuis la terreur du Monde,
Rien ne réſiſte à mon bras,
Et ma valeur furibonde
Porte en tous lieux à la ronde
Le ravage & le fracas.
Jamais rien ne m'arrête,
Je brave la tempête,
J'affronte le trépas :
Si le ciel en éclats
S'écrouloit ſur ma tête,
Je ne tremblerois pas.

FANFOLIN.

La République ne connoît donc pas votre mérite, puiſqu'elle vous a exilé ici ?

BRISEFER.

La paix dont on y jouit depuis long-tems, rendoit mon courage inutile.

FAN-

FANFOLIN.

Eh bien ?

BRISEFER.

Ma valeur inquiette ne pouvant demeurer en repos, je m'étois associé avec de jeunes braves comme moi ; & pour passer le tems, nous nous amusions la nuit à dépaver les rues, à casser les lanternes, à faire du tapage dans les Cassés... Oh! ces petits exercices-là forment bien un Militaire.

FANFOLIN.

Je le crois.

BRISEFER.

Je ferois aujourd'hui un Héros, si l'on n'avoit interrompu le cours de mes exploits en me reléguant ici.

FANFOLIN.

Comment vous appellez-vous ?

BRISEFER.

Brisefer.

FANFOLIN.

Brisefer ! j'ai quelque idée de ce nom-là.

BRISEFER.

Oh ! j'étois bien étonné qu'on ne vous eût pas parlé de moi. L'ancien Gouverneur me connoissoit très-bien.

FANFOLIN, *tirant un livre.*

C'est lui justement qui m'a donné des anecdotes sur votre compte.

BRISEFER.

Elles sont donc honorables pour moi.

FANFOLIN.

ARIETTE *en Dialogue.*

Cependant ſur mon Regître
Je ne trouve pas cela.

BRISEFER.
Vous vous trompez de Chapitre.

FANFOLIN.
Non, non; c'eſt votre Chapitre.

FANFOLIN.
Ecoutez-bien; le voilà.
(Il lit.)
„ Briſefer eſt un bélitre
„ Que par-tout on bernera:
„ Dans un bal il rembourſa
„ Plus de deux cents croquignoles.

BRISEFER.
Laiſſez-là ces fariboles.

FANFOLIN.
Attendez. „ A coup de gaules
„ On lui frotta les épaules,
„ Et pourtant il ne dit mot:
„ Malgré ſon ſabre terrible,
„ Il ſouffrit d'un air paiſible
„ Qu'on le chaſſât comme un ſot.

BRISEFER.
Bon! ce brutal étoit ivre;
Sans cela... j'aurois, ma foi...

FANFOLIN.
Conſultons encor le livre.
(Il lit.)
„ Non; il étoit de ſang froid.

BRISEFER.
Oh! bien, c'étoit un grand Seigneur
Que par reſpect... ſi j'ai mémoire...

FANFOLIN.
Ecoutez la fin de l'hiſtoire:
„ C'étoit un garçon Tailleur.

BRI-

BRISEFER.

Ne croyez pas ces Mémoires-là. Comptez que ma valeur...

FANFOLIN.

Je ſçais maintenant à quoi m'en tenir. Je vois qu'on vous a fait une injuſtice.

BRISEFER.

Sûrement.

FANFOLIN.

La République s'eſt bien trompée ſur votre compte.

BRISEFER.

Oui, je vous en réponds.

FANFOLIN.

Elle vous a cru un homme brave, dont la valeur avoit beſoin d'être guidée par la raiſon; c'eſt-pourquoi elle vous a banni pour un tems.

BRISEFER.

C'eſt cela même.

FANFOLIN.

Et vous n'êtes qu'un fanfaron; adieu: quand vous ſçaurez vous rendre juſtice, je verrai ce qu'on peut faire pour vous.

BRISEFER.

ARIETTE.

Le reſpect retient ma colere,
Sans cela nous verrions beau jeu.
Ah! corbleu, ventrebleu,
Si l'on tarde à me ſatisfaire,
Je fais main baſſe,

Je caſſe,
Fracaſſe,
Je mets ici tout en morceaux ;
Je fais ſauter la maudite Iſle
Où l'on m'exile,
Et je l'abîme dans les flots.
(Il ſort.)

SCENE IV.

FANFOLIN, SORDIDE.

FANFOLIN.

Quelle eſt cette autre figure pâle qui s'avance ? Que voulez-vous, bon-homme ?

SORDIDE, *une caſſette ſous ſon bras.* Monſeigneur, je viens vous demander une grace.

ARIETTE.

Je ſuis un pauvre miſérable,
Rongé de peine & de ſouci.
Je n'ai ni mangé, ni dormi ;
J'ai travaillé comme un diable
Pour amaſſer l'or que voici.

Je ſuis un pauvre miſérable,
Rongé de peine & de ſouci.

Soyez le Gardien ſecourable
Du tréſor que je vous remets.
Hélas ! quels ſeroient mes regrets,
Si par quelque main déteſtable
Un bien ſi cher m'étoit ravi !
J'en ſuis de frayeur tout tranſi.

Je ſuis un pauvre miſérable,
Ronge de peine & de ſouci.

Sans

Sans ceſſe une foule importune,
Pour m'enlever ma fortune,
Me guette en *catimini*;
Jeune, vieille, blonde, brune,
M'appellent leur petit ami:
Oh! l'adreſſe eſt admirable!
(*Il montre ſa caſſette.*)
Le voilà leur petit ami.

Je ſuis un pauvre miſérable,
Rongé de peine & de ſouci.

FANFOLIN.

Eh! que deviendra cette Caſſette, ſi je vous permets de vous en retourner chez vous?

SORDIDE.

Oh! je ne m'en ſoucie pas, Seigneur. On ne ſauroit voyager ſans qu'il en coûte beaucoup, & ſans être expoſé à mille rencontres fâcheuſes. Que ſçais-je moi? ſi des Pirates venoient attaquer notre vaiſſeau & s'emparer de ma Caſſette, ma chere Caſſette! (*Il la baiſe.*)

FANFOLIN.

Elle eſt donc bien garnie?

SORDIDE, *regardant de tous côtés.*

N'en dites rien à perſonne, il y a deux cent mille francs en or, & une petite boëte remplie de diamans.

FANFOLIN.

Pour qui gardez-vous ce tréſor? Avez-vous des enfans?

SORDIDE.

Le Ciel m'en préſerve: je n'ai qu'une pupille dont

dont le pere, en mourant, m'a confié la perſonne & les biens; mais je ne veux pas qu'elle ſe marie.

FANFOLIN.

Et elle en auroit bonne envie?

SORDIDE.

Elle n'y penſe ſeulement pas. Je l'ai élevée dans une ignorance... Croiriez-vous qu'elle a peur des hommes?

FANFOLIN.

Elle n'a peut-être jamais vû que vous?

SORDIDE.

Non, vraiment; perſonne n'entre chez moi: & quand je ſors, je la tiens enfermée ſous la clef.

FANFOLIN.

Bonne précaution! on ne ſauroit ſe conduire avec plus de prudence... Adieu, veillez toujours ſur votre Caſſette.

SORDIDE.

Vous en aurez bien ſoin, je vous prie.

FANFOLIN.

Elle eſt en ſûreté.

SORDIDE, *s'en va & revient.*

Mais....

FANFOLIN.

Quoi?

SORDIDE.

Si quelqu'un alloit vous l'enlever?

FAN-

FANFOLIN.

Ne craignez rien, vous dis-je; je la cacherai dans l'endroit le plus sûr de mon appartement.

SORDIDE, *s'en va en se retournant de tems en tems, & en disant:*

Je suis un pauvre misérable.

FANFOLIN.

Voilà de tous les foux le plus maussade & le plus à plaindre.

SCENE V.

FANFOLIN, SPENDRIF.

SPENDRIF, *se jettant aux genoux de Fanfolin.*

Seigneur, ayez pitié de la misere où je suis réduit.

FANFOLIN.

Que vous est-il arrivé? Parlez.

SPENDRIF.

ARIETTE.

Pour avoir eu trop de bien,
A présent je n'ai plus rien:
Quand j'étois dans l'opulence,
Dans le sein de l'abondance,
Je nageois dans les plaisirs.
Nombre d'amis & d'amies
Prévenoient mes fantaisies,
Et flattoient tous mes desirs.
Attirés par mes richesses,
Dans leurs trompeuses caresses,

Ils

Ils m'étrangloient d'amitié :
Quand ils m'ont vû dépouillé,
Ils m'ont quitté sans pitié.

FANFOLIN.

Ainsi va le monde. On se prosterne devant l'idole tant qu'elle est debout ; on la foule aux pieds quand elle est par terre. Mais enfin que puis-je faire pour vous ?

SPENDRIF.

Prêt à retourner dans ma Patrie, où j'ai fait une certaine figure, je voudrois bien avoir de quoi y reparoître avec éclat.

FANFOLIN.

Votre retour n'est pas encore certain ; mais votre malheur me touche : tenez, voilà de l'argent. *(Il lui donne la Cassette de Sordide, & il dit à part :)* Je verrai par l'usage qu'il en fera, s'il mérite que je lui fasse grace entiere.

SPENDRIF.

Ah ! Seigneur, vos bontés passent mon espérance. *(Il s'en va.)*

FANFOLIN, *le rappellant.*

Ecoutez, écoutez. *(Spendrif revient.)* Qu'allez-vous faire de cet argent-là ?

SPENDRIF.

Me venger des ingrats qui m'ont abandonné dans ma misere, me montrer à leurs yeux plus brillant que jamais.

FANFOLIN.

Vous n'en ferez part à personne ?

SPEN-

SPENDRIF.

Je n'aurai garde, je ne veux plus dépenſer follement pour les autres.

FANFOLIN.

Non; ce ſera pour vous.

SPENDRIF.

Je vas de ce pas louer un hôtel magnifique, commander des habits, des équipages, nombre de valets à ma ſuite.

FANFOLIN.

C'eſt bien fait, dépenſez, dépenſez; quand vous n'aurez plus d'argent, vous viendrez me retrouver; entendez-vous?

SPENDRIF.

Que ſerviroit d'avoir du bien, ſi l'on ne ſçavoit en faire uſage?

ARIETTE.

Sçavez-vous pourquoi l'argent
Eſt de forme ronde, ronde?
C'eſt afin que par le monde
Il roule plus aiſément.
Par une loi toujours ſûre,
Chaque choſe va ſon train;
Et c'eſt forcer la nature
Que d'en changer le deſtin.
L'onde eſt faite pour couler,
L'hirondelle pour voler;
L'argent eſt fait pour rouler.

(Il ſort.)

FAN-

FANFOLIN.

Voilà deux foux bien opposés, un avare & un prodigue. Ce que j'y trouve de singulier, c'est qu'ils sont arrivés au même but par des chemins tout différens.

(Il entend chanter.)

SCENE VI.

FANFOLIN, GLORIEUSE, FOLLETTE.

FANFOLIN.

En voici d'autres qui me semblent d'un caractere plus joyeux. Ce sont des femmes : oh ! oh ! je m'étonnois aussi de n'en point voir dans l'Isle des Foux.

FOLLETTE, *entre en chantant & en sautant.*

ARIETTE.

Malheur à qui soupire !
Je ne veux que chanter & rire.
Vive, vive la belle humeur.

Quand l'allégresse
Ne vient pas du cœur,
Bientôt la tristesse
En détruit la douceur.
Vive, vive la belle humeur.

Si je suis folle,
Oh ! par ma foi,
Combien j'en voi,
Qui le sont plus que moi !

Voyez cette momie
Qui jamais n'a ri de ſa vie!
Des violons:
Allons, allons;
Qu'on faſſe place, qu'on ſe range,
Je ſens le pied qui me démange:
Eh! allons, gai, mon mignon,
Danſons un rigaudon.

Eh! bien, Monſieur le Gouverneur, vous voilà bien ſérieux!

FANFOLIN.

Et vous bien gaie! il ne paroît pas que vous vous ennuyez ici. Venez-vous me demander votre départ?

FOLLETTE.

Non, c'eſt un mari que je veux.

FANFOLIN.

S'il ne faut pour cela que mon conſentement, je vous le donne. Avez-vous fait un choix?

FOLLETTE.

Oui.

FANFOLIN.

Et peut-on ſçavoir ſur qui vous avez jetté les yeux?

FOLLETTE.

Sur vous.

FANFOLIN.

Vous me faites en vérité trop d'honneur.

FOLLETTE.

Point du tout; c'eſt une juſtice que je vous dois: j'ai ſçu que vous vouliez vous marier, j'ai parcouru en idée toutes les Beautés que cette Iſle renferme pour ſçavoir à qui vos vœux pourroient s'adreſſer

décemment; je n'ai trouvé que moi qui fuſſe digne de vous.

FANFOLIN.

L'offre eſt gracieuſe, ſans doute... mais...

FOLLETTE.

Quoi? mais?...

FANFOLIN.

Mais je ne puis en profiter.

FOLLETTE.

Comment!

GLORIEUSE.

Eh! ma ſœur, ne voyez-vous pas que le Seigneur Fanfolin tourne les yeux vers moi? après cela peut-il ſonger à vous?

FOLLETTE, *bas à Fanfolin.*

Ne l'écoutez pas, Seigneur: c'eſt une folle qui croit qu'on ne peut la voir ſans l'aimer.

GLORIEUSE.

Mais, cela ne me ſurprend pas.

ARIETTE.

Tout s'empreſſe autour de moi.
Sçavez-vous pourquoi?
C'eſt que je ſuis charmante:
Ma beauté raviſſante
Enchaîne à la fois
Mille Amans ſous mes loix.
L'Amour ſur mes traces
Conduit les Graces:
C'eſt à qui me verra:
C'eſt à qui m'aimera.
On admire
On ſoupire

Et

Et l'on dit tout bas :
Ah ! qu'elle eſt charmante !
Ah ! qu'elle a d'appas !
Qu'elle eſt raviſſante !
Elle enchaîne à la fois
Mille Amans ſous ſes loix.

FOLLETTE.

Eh ! oui, ma ſœur, vous faites des conquêtes ; mais votre bétiſe vous les fait perdre tout auſſi-tôt : il faut de l'eſprit pour les conſerver.

GLORIEUSE.

De l'eſprit, de l'eſprit ! On en a toujours aſſez, quand on eſt belle.

FOLLETTE.

Vous êtes dans l'erreur.

ARIETTE.

La Beauté ſans l'Eſprit n'eſt rien ;
L'Eſprit rend la laideur aimable :
L'Eſprit ſeul d'un tendre lien
Peut rendre la chaîne durable :
La Beauté ſans l'Eſprit n'eſt rien.

Près d'une belle idiote,
Toujours ſotte,
L'Amour s'endort ;
Mais avec une fille
Dont l'Eſprit brille,
Sautille,
Pétille,
Babille,
C'eſt toujours nouveau tranſport.
Lorſqu'à la mine jolie
L'Eſprit aimable s'allie,
C'eſt le ſouverain bien ;
La Beauté ſans l'Eſprit n'eſt rien.

Qu'en dites-vous, Monſieur le Gouverneur ?

FANFOLIN.

Je dis... je dis que votre sœur n'a pas assez d'esprit, & que vous en avez trop.

FOLLETTE.

Vous me refusez donc ?

FANFOLIN.

Pardonnez-moi ; mais je ne suis point encore pressé de me marier.

FOLLETTE.

Une autre que moi vous arracheroit les yeux pour un refus aussi outrageant ; mais vous y perdrez plus que moi. Adieu, Seigneur Fanfolin ; je ne manquerai ni d'amis, ni d'amans quand je voudrai.

(Elle sort.)

GLORIEUSE.

Moi, je ne vous en tiens pas quitte. Tôt ou tard vous me rendrez les armes : avant qu'il soit peu, je veux vous voir à mes genoux. *(Elle sort.)*

FANFOLIN.

Si toutes les femmes de cette Isle ressemblent à ces deux folles, je passerai plutôt ma vie dans le célibat que d'en prendre une. Mais que vois-je ? Quelle est cette jeune Beauté ? Elle a l'air inquiet.

SCENE VII.

FANFOLIN, NICETTE *entre d'un air timide.*

FANFOLIN.

Qu'avez-vous ? que cherchez-vous ? ma Belle enfant ?

NI-

NICETTE.

Je ne ſçais pas.

FANFOLIN.

Vous ne ſçavez pas ce que vous cherchez ?

NICETTE.

Excuſez-moi ; c'eſt que je ſuis ſi troublée...

FANFOLIN.

Puis-je en ſçavoir la cauſe ?

NICETTE.

Je voudrois parler au Gouverneur.

FANFOLIN.

C'eſt moi-même : que me voulez-vous ?

NICETTE.

Ah ! Monſeigneur, ayez pitié de la pauvre Nicette. Je viens vous demander votre protection contre un maudit Tuteur... (*Elle regarde de côté & d'autre.*) J'ai toujours peur de le rencontrer.

FANFOLIN.

N'appréhendez rien ; vous êtes en ſûreté avec moi.

NICETTE.

Mon pere, en mourant, lui a confié toute ma fortune, & il en a abuſé pour me perſécuter. Il y a trois ans qu'il me tient enfermée : ce matin, en ſortant, il a oublié de fermer la porte, j'en ai profité pour me ſauver.

FANFOLIN.

N'eſt-ce pas Sordide qu'il ſe nomme ?

NICETTE.

Vous le connoiſſez, Monſeigneur? Ah! je vous en prie, ne me remettez pas en ſon pouvoir.

FANFOLIN.

Moi, vous remettre entre ſes mains: me priver du plaiſir de voir vos appas! Non, ma Belle Enfant, non: vous m'avez enflammé dès la premiere vûe, venez avec moi; mon Palais ſera votre aſyle.

NICETTE.

Oh! Monſeigneur!

FANFOLIN.

Vous balancez! doutez-vous de mon pouvoir? Craignez-vous Sordide, quand je prends votre défenſe?

NICETTE.

Oh! non; c'eſt vous que je crains.

FANFOLIN.

Vous me craignez, moi qui ne puis m'empêcher de vous aimer; moi qui n'aſpire qu'au bonheur d'être aimé de vous!

NICETTE.

C'eſt juſtement à cauſe de cela. Sordide m'a dit qu'il falloit ſe défier de tous les hommes, & ne pas les aimer. Oh! dame! je lui ai bien obéi; car je ne pouvois pas le ſouffrir.

FANFOLIN.

Déteſtez Sordide, à la bonne heure: mais moi qui veux vous rendre heureuſe, me haïſſez-vous autant que lui?

NI-

NICETTE.

Hélas ! non, je vous assure ; & cependant je suis bien plus embarrassée avec vous qu'avec lui.

FANFOLIN.

Mais du moins levez les yeux, regardez-moi : ai-je l'air d'un trompeur ? Regardez-moi par grace.

NICETTE.

ARIETTE.

Monseigneur, quand je vous regarde,
Les traits que votre œil me darde,
Me mettent toute hors de moi ;
J'éprouve un je ne sçais quoi...
Monseigneur, quand je vous regarde,
Je me sens tressaillir,
Rougir,
Pâlir :
Monseigneur, laissez-moi partir.
(Elle sort.)

FANFOLIN.

Elle fuit : profitons de son trouble, & tâchons de l'attendrir.

ARIETTE.

Dans son cœur,
La Pudeur
A l'Amour dispute la victoire ;
Mais l'Amour,
En ce jour
De triompher aura la gloire,
Et ce Dieu, par un trait vainqueur,
Fera taire la Pudeur.

SCENE VIII.

GLORIEUSE, SPENDRIF.

GLORIEUSE.

ARIETTE.

Quel eſt donc cet excès d'audace !
Vous m'oſez regarder en face !
Baiſſez les yeux ;
Vous ferez mieux.
Vous m'adorez, je puis le croire :
En vérité cette victoire
Fait grand honneur à mes appas !
Adorez-moi, mais en ſilence :
Eloignez-vous de ma préſence ;
Et ſoupirez ſi bas, ſi bas,
Que je ne vous entende pas.

SPENDRIF.

Faites, faites céder votre fierté à l'excès de ma tendreſſe. Pour vous prouver à quel point je vous aime, je viens mettre à vos pieds tout ce que j'ai de richeſſe. (*Il met une caſſette à ſes pieds.*)

GLORIEUSE.

Hem ! qu'eſt-ce que vous m'offrez-là ? Allez, mon pauvre garçon, tout l'or du Pérou ne vaut pas un ſeul de mes charmes ; je veux vous mettre charitablement à l'abri de leurs coups, & je vous fuis par pitié. (*Elle s'enfuit.*)

SPENDRIF, *courant après elle.*

Ah ! ſi mon or ne vous ſuffit pas, je vous offre mon ſang & ma vie : je ne vous quitterai pas.

(*Il ſort en laiſſant ſa caſſette ſur le Théâtre.*)

SCE-

SCENE IX.

SORDIDE, *seul.*

Toutes réflexions faites, je crains que Fanfolin n'ait pas assez de soin du dépôt que je lui ai confié. Les grands Seigneurs ont tant d'affaires, qu'il leur est impossible de songer à tout; & il en seroit quitte pour me dire: Ah! mon ami, je ne sçais pas ce que cela est devenu, j'en suis bien fâché.., & moi je porterai la peine de sa négligence. Il faut... (*Il se heurte contre la cassette.*) Que sens-je-là? C'est une boëte, c'est... c'est... en croirai-je mes yeux?... & oui, c'est ma cassette. Je vous retrouve donc, cher trésor, cher bijou, idole de mon ame: en quelles mains vous avois-je laissée! Ah pardon! mais cela ne m'arrivera plus; nous vivrons, nous mourrons ensemble... Mais où le mettre? où le cacher?... J'apperçois un endroit... au pied de cet arbre... qui me semble fait exprès... Plus ce jardin est fréquenté, moins on devinera que j'y aie enterré mon argent.

ARIETTE.

O terre! voici mon or:
O terre! sois-moi fidelle;
Jusqu'à la moindre parcelle,
Conserve bien mon trésor.

En ce jour je te confie
Ma fortune & mon destin:
Mon cœur, mon ame, ma vie,
Sont renfermés dans ton sein.

J'entends quelqu'un, faisons semblant de nous promener.

SCENE X.

SORDIDE, FOLLETTE, & *ſa Suite.*

FOLLETTE, *à ſa Suite.*

PAix donc! il y a une heure que je vois Sordide roder autour de cet arbre, & ſûrement ce n'eſt pas ſans raiſon; je parierois que c'eſt ſon tréſor qu'il vient d'enterrer là.

(*Sordide ſe promene en chantant.*)

FOLLETTE.

Oui, oui, chante, chante; nous allons bien-tôt te faire danſer. (*A ſa Suite.*) Laiſſez-moi faire, & ſongez à me ſeconder. (*Elle aborde Sordide.*) Que faites-vous donc là?

SORDIDE.

Oh! rien; je m'amuſe à prendre l'air.

FOLLETTE.

C'eſt fort bien fait, nous ſommes venues auſſi dans le même deſſein: puiſque nous voilà tous enſemble, jouons à quelque jeu.

SORDIDE.

Un homme de mon âge jouer avec vous!

FOLLETTE.

Qu'eſt-ce que cela fait? Un homme de votre âge eſt encore très-bien. Il y a quantité de jeunes gens qui ne vous valent pas.

SORDIDE.

Jouez, jouez entre vous; j'aurai plus de plaiſir à vous voir.

FOL-

FOLLETTE.

Nous ne voulons pas vous gêner. (*A ſa Suite.*) Allons, jouons à Colin-Maillard : tenez, je ferai préſent de cette bague à celle qui m'attrappera.

SORDIDE, *à part.*

Peſte ! ce ſeroit-là une bonne affaire pour moi, ſi je pouvois gagner cette bague. (*A Follette.*) Eh ! bien, voulez-vous que j'en ſois ?

FOLLETTE.

Volontiers. (*A part.*) Je ſçavois bien qu'il donneroit dans le panneau. (*Haut.*) Tirons au ſort pour ſçavoir qui ſera Colin-Maillard.

SORDIDE.

Sans tirer, je le ſerai ſi vous voulez : donnez-moi le mouchoir.

(Pendant qu'on lui bande les yeux, on chante ce Duo.)

DUO.

SORDIDE.	FOLLETTE.
C'eſt l'or ſeul qui plaît à mes yeux ;	Avec ce bandeau ſur les yeux,
Je me ris du Dieu de Cythère.	On diroit du Dieu de Cythère.
Quand vous auriez la beauté de ſa mere,	Que n'ai-je, hélas ! la beauté de ſa mere ?
Je ne vous aimerois pas mieux.	Peut-être je vous plairois mieux.

FOLLETTE.

Hum, le vieux vilain !

SORDIDE.

Hein ?

FOLLETTE.

Je dis que vous penſez très-bien : allons, cherchez.

ARIET-

ARIETTE, *en Dialogue.*

SORDIDE, *tâtonnant.*

Eh! bien, eh! bien, où donc êtes-vous!

FOLLETTE *& les autres.*

Attrapez-nous, attrapez nous.

SORDIDE.

Je n'y vois goute,

FOLLETTE.

Il ne faut pas y voir.

SORDIDE.

Je n'y vois goute,
Je crains de cheoir.

FOLLETTE, *montrant l'endroit où eſt la Caſſette.*

C'eſt ici, ſans doute.
(*A Sordide.*)
Gare le pot au noir.

TOUS, *à Sordide.*

Pot au noir.

SORDIDE.

Je tremble à chaque pas.

FOLLETTE.

Ne nous rebutons pas.
Fouillez encor :
C'eſt ſon tréſor
Qu'il a mis là.

SORDIDE, *ſaiſiſſant quelqu'un.*

Ah! vous voilà.
Ah! je vous tien.

FOLLETTE, *montrant la Caſſette.*

Bon ; je la tien :
Ne diſons rien

LA SUITE DE FOLLETTE, *entourant Sordide.*

Qui ? devinez
Qui vous tenez.

SORDIDE.

C'eſt Follette.

LA

LA SUITE DE FOLLETTE.

Non; c'eſt Finette.
Allons, allons,
Recommençons.

SORDIDE.

Ahi! je ſuis las.

LA SUITE DE FOLLETTE.

Allons, allons,
Recommençons.

SORDIDE.

Non, je ſuis las:
Je tremble à chaque pas,
En marchant à tâtons.

FOLLETTE.

Avez-vous fait? Oui: bon, partons.

SORDIDE.

A chaque pas je friſſonne;
Je n'entends plus perſonne.
Follette, Follette:
Perſonne ne répond.
Où ſont-ils donc?

FOLLETTE.

Tout doucement eſquivons-nous;
Tout doux, tout doux.

SORDIDE, *ôte ſon bandeau.*

Ah! ma Caſſette!

TOUS, *riant.*

(*Ils s'enfuient.*)

Nous la tenons.

SORDIDE.

Ah! les fripons!
Courons après: ah! les fripons!
(*Il les pourſuit.*)

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NICETTE, *seule.*

ARIETTE.

Quelle affreuse contrainte
Me tourmente en ce jour !
L'espérance & la crainte
M'agitent tour à tour.
Du jeune Amant qui m'engage,
Je crains de perdre l'hommage,
En lui cachant son bonheur.
Peut-être il sera volage,
S'il sçait qu'il est mon vainqueur.
Quelle affreuse contrainte
Me tourmente en ce jour !
L'espérance & la crainte
M'agitent tour à tour.

Fanfolin vient, feignons de dormir : si ses sentimens sont aussi sincères qu'il le dit, je pourrai sans rougir lui faire l'aveu des miens.

SCENE II.

FANFOLIN, NICETTE
dans un fauteuil feignant de dormir.

FANFOLIN, *à part.*

Enfin me voilà débarrassé : les importuns qui me persécutent sans cesse, m'ont fait perdre les traces

traces de Nicette. J'ai eu beau la chercher... Ah! la voici qui repose... respectons son sommeil; elle fuiroit peut-être encore, si je l'éveillois.

NICETTE, *à demi-voix.*

ARIETTE.

Hélas!

FANFOLIN.

Son sein s'agite,
Son cœur palpite.

NICETTE.

Hélas!

FANFOLIN.

Je ne me trompe pas;
Un songe excite
Son embarras...
Mais son trouble
Redouble;
Elle parle bas.

NICETTE.

M'aimes-tu comme je t'aime?

FANFOLIN.

Quelqu'un a touché son cœur;
Apprenons d'elle-même
Le nom de son vainqueur.

NICETTE.

Fanfolin!

FANFOLIN.

Quel bien suprême!

Ensemble.

NICETTE.
M'aimes tu comme je t'aime?

FANFOLIN.
Ah! Nicette, si je t'aime!..

FAN-

FANFOLIN, *à part.*
Charmante erreur du ſommeil!
Oui, Nicette, je vous adore:
Dormez, rêvez encore.
Amour, ſuſpends ſon réveil.

NICETTE.
Me feras-tu fidèle?

FANFOLIN.
Oui, je ſerai fidèle.

NICETTE.
Me feras-tu fidèle?

FANFOLIN.
Oui, je ſerai fidèle.

FANFOLIN, *ſe jettant aux genoux de Nicette.*
Oui, Nicette; je vous adore... Belle Nicette!

NICETTE.
Qui m'appelle? Ah! c'eſt vous, Seigneur! pourquoi vous mettre à mes genoux?

FANFOLIN.
Je répondois à ce que vous me diſiez tout à l'heure.

NICETTE.
Je dormois, Seigneur; & quand on dort on ne ſçait ce que l'on dit, ni ce que l'on fait. Si j'ai dit quelque choſe qui puiſſe vous déplaire, oubliez...

FANFOLIN.
Moi, l'oublier! Ah répétez-le plûtôt mille fois.

NICETTE.
Qu'ai-je donc dit?

FANFOLIN.
En rêvant, vous croyiez me parler: vous m'aimiez... vous me le diſiez.

NI-

NICETTE, *embarrassée.*

Je vous aimois ?

FANFOLIN.

Oui, Nicette : mais vous ne me l'avez dit qu'en songe.

NICETTE.

Eh ! n'est-ce pas assez ?

FANFOLIN.

Non ; mon amour exige un aveu que vous ne puissiez pas démentir.

NICETTE.

Vous m'en demandez trop, laissez-moi.

FANFOLIN, *lui baise la main.*

Finissez donc, j'entends quelqu'un, je ne veux pas qu'on nous voye ensemble.

(Elle sort.)

SCENE III.

FANFOLIN, FOLLETTE, SORDIDE, *qui la suit.*

FANFOLIN.

Enfin, je suis sûr d'être aimé, l'Amour & la Pudeur m'en ont fait l'aveu. Allons la retrouver : mais ne voilà-t-il pas encore ce maudit avare ?

SORDIDE, *retenant Fanfolin.*

ARIETTE.

Ah! Monseigneur, un moment,
J'implore votre justice.
Souffrez-vous qu'on me ravisse
Mon bonheur & mon argent?
(*A Follette qui rit.*)
Scélérate, coquine,
Redonte ma fureur.
Que ma main sur ta mine
Frapperoit de bon cœur.
(*A Fanfolin.*)
Monseigneur, où fuyez-vous?
J'implore votre justice.
Voulez-vous que je périsse?
Je me jette à vos genoux:
Si l'on ne me rend mon or,
C'est fait de moi, je suis mort.

Je vous l'avois confié de la meilleure foi du monde; & vous n'avez pas daigné en prendre soin.

FANFOLIN.

Qu'en sçavez-vous?

SORDIDE.

Puisqu'un instant après je l'ai trouvé par terre.

FANFOLIN, *à part.*

C'est quelque nouvelle folie de Monsieur Spendrif. (*Haut.*) Eh! bien.

SORDIDE.

Eh! bien, elle a trouvé le secret de l'enlever dans l'endroit où je l'avois caché.

FOLLETTE, *riant.*

Oui, en jouant à Colin-Maillard. Ah, ah, ah.

FAN-

FANFOLIN.

Si Follette vous l'a pris, qu'elle vous le rende; je n'y ſçais pas autre choſe.

(Il s'en va.)

SCENE IV.

FOLLETTE, SORDIDE.

SORDIDE.

Ah! charmante Follette, ayez pitié de moi.

FOLLETTE.

Charmante Follette! je ne ſuis donc plus une voleuſe, une ſcélérate?

SORDIDE.

J'ai eu tort, je l'avoue; mais je vous en demande mille pardons.

FOLLETTE.

A genoux, tout à l'heure.

SORDIDE.

M'y voilà, Follette, chere Follette, adorable Follette.

FOLLETTE.

De quoi s'agit-il?

SORDIDE.

Ma Caſſette.

FOLLETTE.

Cherchez-la: eſt-ce que vous me l'avez donnée en garde?

SORDIDE.

ARIETTE.

Tu ris de mon martyre ;
Rien ne peut t'émouvoir.
Il faut donc que j'expire :
O rage, ô déſeſpoir !
Oui, prends mon ſang, cruelle :
Si tu m'ôtes mon bien ;
A ma douleur mortelle
Tu n'ajouteras rien.
Ou ſi ta main barbare
N'oſe trancher mes jours,
Pour deſcendre au tartare
J'aurai d'autres ſecours.

(*Il délie la corde qui lui ſert de ceinture.*)

C'eſt ma faute auſſi ; il eſt juſte que je m'en puniſſe.

FOLLETTE.

Qu'allez-vous faire ?

SORDIDE.

Laiſſez-moi.

FOLLETTE.

Mais encore ?

SORDIDE.

Eh ! laiſſez-moi, vous dis-je.

FOLLETTE.

Quel funeſte deſſein ?

SORDIDE.

Rendez-moi mon argent, ou... laiſſez-moi me pendre.

FOLLETTE.

Je vous le rendrai.

SOR-

SORDIDE.

Tout de bon? puis-je eſpérer ? . .

FOLLETTE.

Oui, je vous rendrai votre Caſſette ; mais ce n'eſt qu'à condition.

SORDIDE.

Vous pouvez ordonner : tout me ſera poſſible.

FOLLETTE.

ARIETTE.

Pour avoir votre Caſſette,
Il s'agit de m'épouſer.
Je ſuis vive, un peu coquette ;
Mais enfin je ſuis follette,
Je ſçaurai vous amuſer.
On en rira : que m'importe ?
A l'Amour qui me tranſporte,
Je me livre ſans façon :
A travers votre air mauſſade,
Vous avez certaine œillade
Qui fait perdre la raiſon.
Du beau monde j'ai l'uſage ;
Après notre mariage
Je vous donnerai le ton :
Laiſſez-moi, laiſſez-moi faire ;
Je veux, de cette maniere,
Faire d'un loup garou
Un vrai bijou.

SCENE V.

SORDIDE, *ſeul.*

Oui, va, je t'épouſerai ! tu n'as qu'à t'y attendre. Pour ravoir mon argent, j'aurois promis d'é-

pouſer le Diable. Moi, prendre Femme! moi! Ah! parbleu, il faudroit que je fuſſe bien fou.

ARIETTE.

La femme eſt comme la Mer;
Elle s'appaiſe, elle gronde:
C'eſt l'inconſtance de l'onde;
C'eſt du doux, c'eſt de l'amer.
Le matin, charmante,
Elégante,
Obligeante,
Careſſante,
Engageante,
Elle fait votre amuſement.
Le ſoir, turbulente,
Pétulante,
Chagrinante,
Déſolante,
Fatigante,
Elle fait votre tourment.
Dans ſes goûts elle eſt extrême;
Mais l'or eſt cent fois plus beau;
Son éclat eſt toujours nouveau,
Et ſa beauté toujours la même.

SCENE VI.

SORDIDE, NICETTE.

NICETTE, *dans l'enfoncement.*

J'AI quitté Fanfolin dans l'eſpérance qu'il me ſuivroit: je ne le vois point paroître: il ne m'aime donc pas autant qu'il veut me le faire croire.

SORDIDE, *à part.*

Quand une fois je tiendrai mon argent!.. Mais taiſons-nous: voici Follette... Non, vraiment. Me trompé-je?

ARIET-

ARIETTE.

SORDIDE.

Quoi! c'eſt Nicette, ô Ciel!

NICETTE.

C'eſt mon Tuteur, ô Ciel!

Enſemble.

Quel ſort cruel!
SORDIDE.
Quel ſort cruel!

Contre mon ordre ſévère,
Comment oſez-vous ſortir?

NICETTE.

Je crains peu votre colere;
Le Gouverneur va venir.

SORDIDE.

Dans ma dépendance
Vous ſerez toujours.

NICETTE.

Craignez ſa vengeance;
J'attends ſon ſecours.

SCENE VII.

FOLLETTE, *les Acteurs précédens.*

FOLLETTE.

Votre main eſt-elle prête?
Tenez, voilà votre argent.
Comment donc! un tête-à-tête!

FOLLETTE.	NICETTE.	SORDIDE.
Ah! le petit inconſtant!	Craignez ſa vengeance;	Dans ma dépendance
Je vous prends en tête-à-tête.	J'attends ſon ſecours.	Vous ſerez toujours.
Ah! le petit inconſtant!	Craignez ſa puiſſanee;	Dans ma dépendance
Je vous y prend.	Au ſecours! au ſecours!	Vous ſerez toujours.

FOLLETTE.

Inconſtant !
Inconſtant !
Ah! le petit inconſtant !
Je vous y prend,
Je vous y prend.

SCENE VIII.

SORDIDE, NICETTE, FOLLETTE, L'OFFICIER, FANFOLIN.

QUATUOR.

FANFOLIN.

Qu'entends-je? quel tintamarre?

NICETTE.

C'eſt ce maudit avare
Qui de mon bien s'empare,
Et veut me renfermer.

FANFOLIN.

Vous n'avez rien à redouter:
Dans mon Palais
Déſormais
Vous ſerez en paix.

FOLLETTE, *à Sordide.*
Ah! ah! je vous y prend.
Ah! petit inconſtant!

FANFOLIN, *à Sordide.*
Rendez-lui promptement,
Rendez-lui ſon argent.

NICETTE, *à Sordide.*
Rendez-moi promptement,
Rendez moi mon argent.

SORDIDE.
Ah! quel cruel tourment!
Laiſſez-moi mon argent.

ENSEMBLE.

FOLLETTE. { Ah! ah! je vous y prend,
Ah! petit inconſtant!

NICETTE. { Rendez-moi promptement,
Rendez moi mon argent.

FAN-

FANFOLIN. { Rendez-lui promptement, / Rendez-lui son argent.

SORDIDE. { Ah! quel cruel tourment! / Laissez-moi mon argent.

FANFOLIN.

Faites ce que je vous dis, & ne répliquez pas.

SORDIDE.

Je ne l'ai plus ce maudit argent.

FANFOLIN.

Qu'est-il donc devenu?

FOLLETTE.

Le voici, je le rapportois à Sordide qui m'a promis de m'épouser.

FANFOLIN.

Je vous défends de le remettre en d'autres mains que les miennes. (*Un Officier de Fanfolin lui fait signe qu'il veut lui parler.*) Que me voulez-vous?

L'OFFICIER.

Seigneur, je viens vous avertir du danger qui vous menace. Brisefer & Spendrif sont aux mains pour se disputer la possession de Glorieuse. Elle, pour les mettre d'accord, a promis d'épouser celui des deux qui la vengeroit de vos mépris.

FANFOLIN.

Je vais punir ces insolens comme ils le méritent. Demeurez ici jusqu'à mon retour. (*Il lui remet la Cassette*) Gardez cette Cassette, & veillez sur Nicette; empêchez sur-tout ce vieux reître de lui faire aucune violence.

SCENE IX.

FOLLETTE, SORDIDE, NICETTE, L'OFFICIER.

SORDIDE.

Suivez-moi, petite impertinente : vous me rendrez raiſon de tout ceci.

L'OFFICIER.

Doucement, Monſieur, doucement : vous avez entendu les ordres du Gouverneur.

SORDIDE.

Monſieur, j'ai ſur elle l'autorité que ſon pere m'a remiſe en mourant.

NICETTE.

Vous l'avoit-il donnée pour me tourmenter ? Ne vous avoit-il pas prié de m'élever juſqu'à ce que je fuſſe en âge d'être mariée, & de me remettre alors l'héritage qu'il m'avoit laiſſé ?

SORDIDE.

Voilà donc ce qui vous tient ? vous voulez être mariée ?

NICETTE.

Ai-je tort, à votre avis ?

SORDIDE.

Eſt-ce ainſi que tu profites des leçons que je t'ai données ? Eh ! bien, va, je t'abandonne à ton malheureux ſort. *(Il s'en va.)*

FOLLETTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah. Vous avez raiſon, ma petite. Je vous approuve. très-fort.

NICETTE.

En quoi donc, Madame ? FOL-

FOLLETTE.

Il vous faut un mari. & un Gouverneur encore!

NICETTE.

Moi, Madame?

FOLLETTE *la contrefait.*

Moi, Madame? & oui, vous; mais vous n'en êtes pas encore où vous penſez. Ce mariage-là ſouffrira quelque difficulté. Adieu, ma mie; vous entendrez parler de moi. *(Elle ſort.)*

SCENE X.

NICETTE, FANFOLIN, L'OFFICIER.

NICETTE.

Ah! Seigneur, vous venez à propos pour m'accorder une grace; c'eſt de me laiſſer retourner dans ma Patrie.

FANFOLIN.

Quelle raiſon avez-vous de me quitter? Doutez-vous de ma protection?

NICETTE.

C'eſt juſtement cette protection qui rend mon départ néceſſaire. Vos bontés pour moi ſont tout mon malheur. Sordide eſt furieux, Glorieuſe eſt jalouſe, Follette vient de me railler, & va ſe joindre à vos ennemis pour vous traverſer. Brifefer & tous les autres foux me montrent au doigt. Epargnez-moi, je vous prie, ces outrages.

FANFOLIN.

J'ai déja diſſipé les cabales; & mes ordres vont être donnés pour en prévenir les ſuites.

(Il parle à l'oreille de ſon Officier.)

L'OFFICIER, *s'en allant.*

Vous allez être obéi.

SCE-

SCENE XI.

FANFOLIN, NICETTE.

NICETTE.

Leurs plaintes ne sont pas tout-à-fait injustes. Quels sont mes droits pour obtenir la préférence sur tant de Belles, qui méritoient mieux que moi le rang où vous voulez m'élever ?

FANFOLIN.

Vous avez tous les droits attachés à la beauté, à la jeunesse. Cessez donc de vous opposer à mes vœux, s'il est vrai que vous m'aimez.

NICETTE, *tendrement.*

Si je ne vous aimois pas, je serois bien ingrate.

FANFOLIN.

Vous m'enchantez; ne perdons point de tems: venez avec moi, belle Nicette. Pour punir encore mieux les rebelles, je veux qu'ils soient témoins de votre triomphe. (*Ils sortent.*)

SCENE XII.

(*Le Théâtre change & représente des loges de fous, qui crient à travers les barreaux.*)

CHOEUR DE FOUX.

BRISEFER.

Enchaîner ma valeur
Dans une cage,
Ah! quel outrage!

SORDIDE.

Au voleur, au voleur...

Je

Je ſerai ſage ;
De cette cage
Délivrez-moi, Monſieur.

GLORIEUSE.

Une fille d'honneur
Se voir en cage,
Ah ! quel outrage !
J'étouffe de douleur.

SPENDRIF.

La honte & la douleur,
Dans cette cage,
Sont mon partage :
J'expire de fureur.

FOLLETTE.

Monſieur le Gouverneur
N'eſt point en cage !
Ah ! quel dommage !
(*A Fanfolin qui entre.*)
Faites nous cet honneur.

SCENE XIII.

FANFOLIN, NICETTE, CHOEUR DE FOUX.

Suite du Chœur précédent.

BRISEFER, SORDIDE, GLORIEUSE, SPENDRIF.

HElas ! faites-nous grace.

FOLLETTE.

Il faut à ſa Grandeur
Parmi nous faire place.

Enſemble.

Place, place, place, place
A notre Gouverneur.

LES AUTRES.

Grace, grace,
Monſieur le Gouverneur.

FOLLETTE.

Ce moderne Caton,
Des Sages le modèle,

Devient

Devient un Céladon :
Le petit Cupidon
Lui tourne la cervelle.

LES AUTRES.

Hélas! faites nous grace.

FOLLETTE.

Il faut à sa Grandeur
Parmi nous faire place.

Ensemble.
Place, place, place, place
A notre Gouverneur.
LES AUTRES.
Grace, grace, grace, grace,
Monsieur le Gouverneur.

FANFOLIN, *irrité.*

RECITATIF.

Non, vous n'aurez point de grace;
Je punirai votre audace.

FOLLETTE.

Un amoureux caprice
Lui trouble la raison.

LES AUTRES, *à Follette.*

Paix donc, paix donc.

FOLLETTE.

Non, je lui rends justice;
Un amoureux caprice
Lui trouble la raison.

LES AUTRES.

Grace, grace.

FOLLETTE.

Il faut à sa Grandeur
Parmi nous faire place.

Ensemble.
Place, place, place, place
A notre Gouverneur.
LES AUTRES.
Grace, grace, grace, grace,
Monsieur le Gouverneur.

NI-

NICETTE, *à Fanfolin.*

Entendez-vous ce que dit Follette ?

FANFOLIN.

Je fais plus, je trouve qu'elle a raiſon. J'apprends par ma propre foibleſſe à compatir à celle des autres. J'ai ma folie comme eux : la cauſe en eſt trop belle pour en rougir ; mais enfin c'en eſt une : & s'il y faut renoncer, pour mériter le nom de Sage, je ſens qu'il m'eſt impoſſible d'y parvenir.

NICETTE, *vivement.*

Je ſuis donc folle auſſi, moi ?

FANFOLIN.

Je n'ai déja plus aſſez de raiſon pour vous répondre là-deſſus.

TOUS LES FOUX ENSEMBLE.

Monſeigneur, grace, grace. Nicette, faites-nous rendre la liberté.

NICETTE.

Cher Fanfolin, ces malheureux me font pitié : accordez-leur ce qu'ils demandent.

FANFOLIN.

Vous allez être obéie. (*A ſes Gardes.*) Qu'on les délivre. Rendez à Sordide la Caſſette qui lui tient tant au cœur. (*Aux Foux.*) Venez rendre grace à Nicette, & déſormais ſçachez reſpecter mes folies, ſi vous voulez que je vous paſſe les vôtres. Livrez-vous au plaiſir, & que tout célébre ici mon bonheur.

CHOEUR.

CHOEUR.

FANFOLIN.

Nous recevons ſans ceſſe,
Des Foux de toute eſpéce,
Dans ce riant ſéjour;
Mais la folie
La plus jolie
Eſt celle de l'amour.

NICETTE.

Si dans ſes chaînes
Il eſt des peines,
Les plaiſirs ont leur tour.
Oui, la folie
La plus jolie
Eſt celle de l'amour.

SORDIDE.

Non, la folie
La plus jolie
Eſt celle de l'argent.
Oh! douce yvreſſe
De l'allégreſſe!
Que mon cœur eſt content!
Oui, la folie
La plus jolie
Eſt celle de l'argent.

FOLLETTE.

Non, la folie
La plus jolie
Eſt de ſauter toujours.
La douce yvreſſe
De l'allégreſſe
Vaut mieux que les Amours.
Oui, la folie
La plus jolie
Eſt de ſauter toujours.

FIN.

LE JARDINIER DE SIDON,

Tiré des Oeuvres de M. DE FONTENELLE,

COMEDIE,

EN DEUX ACTES,

MESLE'E D'ARIETTES;

Par Mr. SEDAINE.

La Musique est de Mr. PHILIDOR.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1770.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M. DCC LXX.

Avec Permission du Roi.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

AVERTISSEMENT.

Il suffit de nommer le véritable Auteur de cette Piéce, pour être presque assuré que Paris la verra avec quelque indulgence. Il est assez singulier d'offrir une Comédie d'un grand homme 13 ans après sa mort, sur une Scène qui fait aujourd'hui nos délices, & qui n'existoit pas encore du vivant de notre Auteur.

M. *de Fontenelle*, digne neveu de *Corneille*, l'éleve du siécle de Louis XIV. la gloire du nôtre, l'ornement de nos trois Académies, le Nestor des Lettres, vit encore dans le cœur de tous les honnêtes gens. Sa mémoire sera chere à jamais à tous ceux qui se souviennent de sa modération, de sa modestie, de ses lumiéres en tout genre, & des charmes de sa société. Il faut convenir que ses Ouvrages dramatiques seroient moins ignorés, si ses travaux importans lui avoient permis de retoucher ces cannevas, qui ne sont que les fruits du loisir d'un véritable Sçavant. Personne n'a jugé cette collection avec plus de sévérité que lui-même: il l'avoit condamnée à un oubli total. Néanmoins quelqu'imparfaites que soient ces productions, elles pourroient faire honneur à tout autre Ecrivain qu'à celui DES MONDES, & à l'Auteur des Eloges immortels de l'Académie des Sciences. Ces Drames fourmillent par-tout de traits intéressans, de situations heureuses, de pensées agréables, de détails précieux, & d'une morale pure & enjouée; ils annoncent de tout côté l'élégance, la délicatesse, le bel esprit, la candeur, & l'homme de bonne compagnie.

L'Editeur de cette Piéce est si persuadé d'être resté infiniment au-dessous de son modéle, qu'il supplie le Public de lire l'Abdolonime de M. *de Fontenelle* dans son original V. VII. p. 333. Il ose promettre qu'on y trouvera nombre de beautés qu'il regrette, & qu'il a été forcé de sacrifier à la vivacité qu'exige l'action Théâtrale & la marche personnelle d'un genre qui se perfectionne & s'ennoblit de jour en jour.

ACTEURS.

ABDOLONIME, *Jardinier*, Mr. Dinezi.

BARZINE, *fille d'Abdolonime*, Mad. Deſcablons.

AGENOR, *Amant de Barzine*. Mr. Regnault.

CLITON, *Citoyen conſidérable de la Ville de Sidon.* Mr. Deſcablons.

La Scène eſt à Sidon.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi 18 *Juillet* 1768.

LE JARDINIER DE SIDON,

COMEDIE.

✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣

ACTE PREMIER.

Le Théâtre répréſente un ſalon de la Maiſon de Cliton.

SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME, CLITON.

DUO.

CLITON.

Voiſin, voiſin, voiſin, voiſin,
Abandonnez votre jardin:
Il ne vous eſt plus néceſſaire.

ABDOLONIME.

Moi! moi! moi, mon voiſin,
Que j'abandonne mon jardin!
En ce deſſein
Je ne puis vous complaire.

CLITON.

Vous êtes le fils de Mipſal ?

ABDOLONIME.

A cette affaire
Qu'importe le nom de mon pere ?

CLITON.

Votre ayeul étoit Hiarbal ?

ABDOLONIME.

C'eſt ainſi qu'on le nomme.

CLITON, *à part.*

Juſtement c'eſt mon homme:
C'eſt juſtement mon homme.
Voiſin, voiſin,
Abandonnez votre jardin:
Il ne vous eſt plus néceſſaire.

ABDOLONIME.

N'en doutez pas, je ſuis votre homme :
Oui... je ſuis votre homme.
Moi! moi! moi, mon voiſin,
Que j'abandonne mon jardin!
En ce deſſein
Je ne puis vous complaire.

ABDOLONIME.

A propos de quoi donc toutes ces queſtions là, Seigneur Cliton ?

CLITON.

Ne ſçavez-vous pas, Abdolonime, que j'ai toujours eu la fureur des généalogies ?

ABDOLONIME.

Que mes légumes viennent d'où ils voudront, pourvu qu'ils me donnent de bonnes graines.

CLITON.

J'étois bien aiſe de ſçavoir votre origine.

ABDOLONIME.

ARIETTE.

Dans ſes ayeux bien ſot qui met ſa gloire:
Ici chacun n'a de valeur qu'en ſoi.

Et

Et je ſerois fâché qu'on eût mémoire
D'aucun mortel qui fût meilleur que moi.

Les honneurs dont on hérite,
Avec nous n'ont aucun lien.
Peut-on ſe faire un mérite
D'un bien, d'un bien, d'un bien,
Qui ne nous coute rien?

Dans ſes ayeux, &c.

CLITON.

Tenez, voilà préciſément ce que Barzine nous chante toute la journée... Ah! que vous devez être ſatisfait d'avoir une pareille fille!

ABDOLONIME.

Je le ſuis bien plus de ce que votre ſœur Eliſe a bien voulu ſe charger d'elle. On m'a aſſuré qu'elle en étoit contente... Il eſt vrai que tout cela n'eſt pas un établiſſement... & il ſera bientôt temps de ſonger à la pourvoir: j'ai quelque petite choſe à lui dire à ce ſujet-là.

CLITON.

J'ai des vues ſur votre fille... il faut que je lui parle avant notre aſſemblée de tantôt... Vous ignorez la grande opération que nous allons finir?

ABDOLONIME.

Moi, je ne ſçai rien: je ne vis qu'avec mes melons & mes roſiers.

CLITON.

Ce pays-ci a beſoin abſolument d'un chef. Cependant pour éviter les intrigues & les troubles, nous avons réſolu au Sénat, mais dans le plus grand ſecret, de rétablir ici ſur le trône les deſcendans de nos anciens Rois.

ABDOLONIME.

Eſt-ce qu'il exiſte encore des rejettons de cette excellente ſouche ?

CLITON.

Graces aux Dieux, il en reſte. J'ai découvert un rameau de cette tige précieuſe, qui n'a pas dégéneré.

ABDOLONIME.

Hâtez-vous donc de tenir votre aſſemblée : rien de plus important, rien de plus heureux pour nous qu'un bon Prince.

CLITON.

Abdolonime, je vais mettre la derniére main à mes recherches. Vous cependant parlez à votre fille, je vais vous l'envoyer. Elle vous décidera ſans peine à renoncer à votre état.

SCENE II.

ABDOLONIME, *ſeul.*

Le beau projet !.. vouloir à mon âge me faire renoncer à mon état, à ma ſeule reſſource, à tout mon plaiſir !.. Voilà bien les riches... ils veulent tout ce qui leur paſſe par la tête.

ARIETTE.

Laiſſer là mon jardin !
Je n'en ai point d'envie.
Je lui dois mon deſtin,
Mon bonheur & ma vie.
Quand je tiens ma bêche en main,
Quand je taille mon jaſmin,

Sans

Sans en ſçavoir la cauſe
Mon ame s'épanouit :
Le plaiſir qui l'arroſe,
Jamais ne tarit.
Me faut-il autre choſe ?

Laiſſer là, &c.

SCENE III

ABDOLONIME, BARZINE.

BARZINE.

Mon pere, j'accours pour vous embraſſer. Je vous vois ſi rarement ! vous ſortez ſi peu ! & je vous aime tant.

ABDOLONIME.

Tu ſerois bien ingrate, ma chere amie, ſi cela n'étoit pas. Eh bien, ma fille, comment va la gaieté ? Tout le monde prétend que tu tiens de ton pere.

BARZINE.

Et tout le monde ſçait que je ne peux pas ſuivre un plus parfait modéle.

ABDOLONIME.

Vas, vas, mon enfant, ſois ſeulement auſſi contente que je le ſuis de ma ſituation & de mon avenir.

BARZINE.

Cliton vient de me promettre que notre ſort alloit changer.

ABDOLONIME.

Et pourquoi cela, Barzine? Perſonne n'eſt plus à ſon aiſe que moi. Je ſuis en paix avec moi-même; je te l'ai dit cent fois...

COUPLETS.

Il ne faut, pour nous rendre heureux,
Que ſçavoir meſurer nos vœux.
Le chagrin, l'ennui, le naufrage
Entourent les biens faſtueux.
Ne jamais mal placer ſon cœur,
Préférer le fruit à la fleur,
Travailler ſur ſon héritage,
Voilà le vrai bonheur.

Connoître ſes propres défauts,
Se faire aimer de ſes égaux,
Ne pas prodiguer ſon hommage;
Sans les choquer, plaindre les ſots,
Porte fermée à tout flateur;
Peu d'eſprit, de la bonne humeur;
Travailler ſur ſon héritage,
Voilà le vrai bonheur.

BARZINE.

Mon pere, ce que j'en dis, n'eſt que pour vous montrer combien vos peines m'affligent.

ABDOLONIME.

Mes peines? Je n'en ai point... Je ne deſire rien... & je ſuis par là plus riche que les grands, qui demandent toujours. Adieu, ma fille, mon jardin m'attend: nous ne ſçaurions nous ſéparer long-temps l'un de l'autre.

SCE-

SCENE IV.

BARZINE *seule regardant sortir Abdolonime.*

Quelle vertueuse simplicité!.. Il ne me permettra jamais d'épouser Agénor... Si je ne dis à Abdolonime qu'Agénor est du sang le plus noble qui soit à Carthage, je tromperois mon pere. Ah! que je serois coupable d'en avoir la pensée!

ARIETTE.

Charmant Amour, toi qui m'enflâme,
Fais ici briller ton pouvoir :
Sous ta loi conserve mon ame,
Sans offenser aucun devoir.

Empêche-moi de plaire :
Oui, je renonce à tes faveurs,
Si tu sçais que mon pere
Doit s'opposer à tes ardeurs.

Charmant Amour, &c.

SCENE V.

BARZINE, AGENOR.

AGENOR.

Adorable Barzine, je vous rencontre enfin une fois seule. Vous paroissez surprise... agitée. Pouvez-vous douter du motif qui m'anime?.. Ne suis-je pas assez gêné par tout ce qui nous environne?

ARIET-

ARIETTE.

Quel supplice est le nôtre !
On observe de toutes parts
Vos pas, & mes regards.
Il ne nous reste à l'un & l'autre
Qu'un seul bonheur,
Qu'une seule douceur :
Je vous vois dans mon cœur,
Voyez-moi dans le vôtre.

BARZINE.

Agénor, quelle extravagance ! qu'avez-vous fait ?

AGENOR.

Depuis deux jours il semble que plus je me suis rapproché de vous, & plus vous me fuyez.

BARZINE.

N'en doutez pas. A quoi vous exposez-vous ici ?

AGENOR.

Je me suis mis au service de Cliton sous le nom de Carès, afin de vous voir, de vous parler, de vous convaincre de l'ardeur la plus tendre.

BARZINE.

Mais si l'on vient à vous découvrir.

AGENOR.

Ne le craignez pas... Je suis d'une prudence...

BARZINE.

Oui, surprenante... Ah ! mon cher Agénor, il nous sera difficile de ne pas nous trahir nous-mêmes.

DUO.

DUO.

AGENOR.

Barzine eſt le tréſor
Que deſire mon ame.
Souffrez le libre eſſor
De la plus vive flâme :
Vous partagez la flâme
Que je reſſens pour vous.
Barzine eſt mon tréſor.

BARZINE.

Agénor, Agénor,
Votre amour, votre flâme
Se redoublent encor
En paſſant dans mon ame.
Je partage votre flâme.
Agénor, Agénor,
J'abandonne mon ame
Aux tranſports les plus doux.

ENSEMBLE.

Abandonnons notre ame
Aux tranſports les plus doux.

AGENOR.

Je n'ai pas encore oſé parler à votre pere. Ne craignez rien, je ne le tromperai pas. Si ma condition l'effrayoit, la ſienne, ſes travaux, vos beſoins, votre état ne me font pas peur... je m'y condamnerai avec joie, pourvu que j'obtienne Barzine... Mais... ô ciel! le voici lui-même... Je ne ſçai où j'en ſuis...

SCENE VI.

ABDOLONIME, BARZINE, AGENOR.

ABDOLONIME, *ſans voir d'abord Agénor.*

MA fille, je reviens ſur mes pas : j'ai oublié de te parler... Heim! D'où vient votre embarras?..

Que

Que te veut ce garçon ?.. (*à part.*) Sa phyſionomie eſt heureuſe.

AGENOR.

Je me nomme Agénor.

ABDOLONIME.

Comment ! vous n'êtes pas Carès, le nouveau ſerviteur de Cliton ?

AGENOR.

Non. Il faut vous l'avouer : je me ſuis déguiſé dans cette maiſon ſous cet habit pour prouver à votre fille, malgré tout ce qu'elle a fait pour m'en empêcher, que rien ne me coute pour lui plaire & la ſervir.

ABDOLONIME.

Témérité... également nuiſible à tous les deux.

BARZINE.

Pourriez-vous me ſoupçonner... d'avoir part...

ABDOLONIME.

Non, ma fille, non... Je te connois... Mais enfin qui êtes-vous donc ?

AGENOR.

Je ſuis d'une illuſtre naiſſance.

ABDOLONIME.

C'eſt une dette à payer :
L'état eſt votre créancier.

AGENOR.

Peut-être avez-vous connoiſſance
De ma noble maiſon.

BARZINE.

Il eſt fils de Phannon.

AB-

ABDOLONIME.

Pur hazard, foible différence :
On rencontre à foiſon
Tant de nobles de nom...
Mais des effets l'on ſe diſpenſe.

AGENOR.

Seigneur, ma richeſſe eſt immenſe.

BARZINE.

Sa richeſſe eſt immenſe.

ABDOLONIME.

Tant pis, tant pis, tant pis,
L'orgueil & les ſoucis
Ne quittent guere l'opulence.

AGENOR.

Je ſuis jeune.

ABDOLOMINE.

Bonne aſſurance.
J'eſtime ce défaut :
Allons, ma fille, il faut
Avoir auſſi quelqu'indulgence.

AGENOR.

J'aime le plaiſir ſans licence,
Le chant, les ris...

ABDOLONIME.

Tant mieux,
Ce témoignage heureux
Prouve une bonne conſcience.

BARZINE.

Mon pere, je n'ai d'eſpérance
Qu'en vos ſeules bontés :
Sur mon ſort prononcez.

ABDOLONIME.

Je ne réclame ma puiſſance
Que pour ſervir ton cœur,
Et faire ton bonheur.

AGENOR.

Accordez moi votre alliance,
Elle fera votre bonheur.

BAR-

BARZINE.

Mon pere, vous eſtimerez Agénor.

ABDOLONIME.

Bon cela, bon.

AGENOR.

Elle eſt ce que je connois au monde de plus aimable.

ABDOLONIME.

A merveille.

BARZINE.

Je n'ai de reproches à lui faire que le nom & l'habit qu'il a pris ici depuis deux jours, & d'avoir trop tardé de vous inſtruire...

ABDOLONIME.

Oui, c'eſt une faute; mais elle porte ſon excuſe avec elle-même... Dis-moi donc, ma fille, qu'eſt-ce qui t'a procuré la connoiſſance d'Agénor?

BARZINE.

C'eſt une pauvre famille qu'en ſecret ſes bienfaits font ſubſiſter.

ABDOLONIME *prenant vivement la main d'Agénor.*

Oui!.. mon ami, touchez-là. Vous ſerez mon gendre... Je ne compte pour rien vos biens, votre rang, vos grandeurs: je fais cas de vos ſentimens. Voilà votre femme: ſi vous la trompez, vous ſerez trois infortunés à la fois.

BARZINE.

Mon pere!

AGENOR.

Barzine! ma chere Barzine!

AB-

ABDOLONIME.

Ma foi, je revenois te parler de mariage... mais je ne croyois pas si bien réussir. J'entens Cliton qui descend. Ma fille, il veut t'entretenir, je crois, sur le même objet. Ne vas pas lui rien dire de tout ceci : c'est à moi de lui en faire part. Toi, viens-t'en dans mon jardin; tout en m'occupant nous parlerons d'affaires.

SCENE VII.

BARZINE, CLITON.

CLITON.

J'Ai bien des choses à vous apprendre...

BARZINE, *à part.*

Que signifie... tout ce mystére...

CLITON.

Personne ne nous écoute... Approchez.

BARZINE, *embarrassée.*

On m'a dit que...

CLITON.

Barzine, vous n'êtes pas ce que vous croyez être... Vous êtes du sang des anciens Rois de Sidon. Le Trône vous appartient; & peut-être dès aujourd'hui possédé par Abdolonime... si vous le voulez.

BARZINE.

Par Abdolonime! Mon pere seroit Roi!.. Quel plaisir prenez-vous à m'abuser ?

CLITON.

Vos droits ſont inconteſtables. Votre origine n'eſt connue que de moi... J'ai tous vos titres... Vous deſcendez de Straton. Je ſuis en état d'en fournir les preuves les plus authentiques : & j'ai tout pouvoir à cet égard. Il ne tient qu'à vous d'en profiter.

BARZINE.

Ce qui me toucheroit le plus, ſeroit de pouvoir reconnoître ce que vous avez fait pour moi.

CLITON.

Je n'ai jamais douté de vos ſentimens... il eſt temps de vous découvrir les miens. J'ai différé de vous déclarer mon amour, juſqu'à ce que mes ſervices vous parlaſſent en ma faveur ; & aujourd'hui je vous apporte une couronne pour votre pere.

BARZINE *au comble de l'embarras.*

Tout ce que j'entens me rend interdite, & me ſemble un ſonge...

CLITON.

Agréable du moins, n'eſt-il pas vrai, Barzine ?.. Heureuſement que vous n'avez pas le choix. Je ſuis maître abſolu de votre ſecret, de votre ſort : ainſi... voyez.

BARZINE *avec fineſſe.*

J'ai trop de preuves de vos bontés. Vous êtes incapable de fruſtrer mon pere de ſes droits, de ſon bien, de ſon héritage.

CLITON.

Je vous demande pardon, belle Barzine... ſa prétention & la mienne ſont inſéparables... Cette

double

double fortune ne me paroît pas affligeante pour vous.

ARIETTE.

Ah! ah! vous faites la rêveuſe,
Je ne comprens rien à ceci.
Fille à votre âge eſt plus joyeuſe,
Quand on lui parle de mari.
A voir ces apparences vaines,
Autre que moi ſeroit aux champs.
Mais je le ſçai depuis long-temps,
Les ingrates, les inhumaines
Ne le ſont pas dans tous les temps.

Ah! ah! vous faites, &c.

Si vous chériſſez le bien public... ſi vous aimez votre pere... vous nous le prouverez... Allez, allez, allez conſulter Abdolonime... j'irai dans une heure chercher chez lui votre réponſe.

SCENE VIII.

BARZINE, *ſeule.*

Tous mes eſprits ſont confondus... je ne ſçais ce que je vais devenir.

RECITATIF.

Facheuſe nouvelle!
Triſte changement!
Fortune cruelle!
Avec mon Amant
Le Trône eſt charmant.
Inutiles ſouhaits!... Que faire?
Serment frivole, eſpoir trompeur;

En négligeant tes droits... tu nuirois à ton pere:
Cette crainte me déſeſpére.
Mais... non... Abdolonime approuve mon ardeur...

AIR.

Tu décides mon choix,
Je n'entens que ta voix,
Tendre Amour que j'implore.
Plutôt mourir
Que de trahir
Le mortel que j'adore.
Tu décides mon choix,
Tendre Amour que j'implore:
Je n'entens que ta voix,
Triomphe mille fois.
En me fuyant, grandeur, puiſſance,
Soyez témoins de ma conſtance.

Tu décides, &c.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

Le Théâtre repréſente le Jardin potager d'Abdolonime. Ce Jardin eſt irrégulier & ſans nulle ſymmétrie, à peu-près ſemblable à ceux de nos Fleuriſtes. On y voit dans le fond un petit bois, & la voûte d'un berceau, un payſage pour lointain.

SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME, BARZINE.

ABDOLONIME.

ARIETTE.

Eſt-ce un ſonge de ta façon ?
Je ne ſçaurois te croire.
Tu le ſçais de Cliton,
Je ne ſçaurois te croire ;
Je ſuis Roi de Sidon,
Deſcendant de Straton !
Tu me fais une hiſtoire ;
C'eſt un ſonge de ta façon,
Un rêve de Cliton.
Tu me fais une hiſtoire ;
Je ne ſçaurois te croire ;
C'eſt un ſonge de ta façon.

BARZINE *triſtement.*

Cliton traverſe tous nos projets.

ABDOLONIME.

Ta peine me perſuade... Effectivement... je me rappelle... quittez votre jardin... je parlerai à Barzine... je ferai un Roi... je ſuis au fait.

BARZINE.

Cliton n'eſt amoureux que de la grandeur, quoiqu'il diſe qu'il m'aime.

ABDOLONIME.

Bel amour! qui a attendu à ſe déclarer que nous ſoyons dans l'éclat...

BARZINE.

Tandis... qu'Agénor...

ABDOLONIME.

Oh! je te vois venir.

BARZINE.

Il m'avoit preſque fait deviner que j'étois née pour régner. Et il faut oublier Agénor?

ABDOLONIME.

L'oublier!

BARZINE.

Vos intérêts, mon pere, m'obligent...

ABDOLONIME.

Mes intérêts ſont de remplir ma promeſſe, de te donner Agénor.

BARZINE.

Qu'entens-je!

ABDOLONIME.

Je t'ai accordée à l'Amant que je t'aurois choiſi moi-

moi-même. Il te convient, il me plaît : il t'a demandée étant pauvre ; & les événemens me feroient changer ?

BARZINE.

Je n'ai jamais éprouvé tant de joie.

ABDOLONIME.

Tu n'aurois pas dû douter de ma réſolution. N'en parlons plus.

BARZINE.

Il ſçaura que le Trône nous appartient, & que vous y renoncez pour lui.

ABDOLONIME.

Ma fille, il faut le lui cacher. Ne nous vantons de rien... je gagne à cet arrangement beaucoup plus que je ne perds.

BARZINE *dans le raviſſement.*

Qui eſt-ce qui peut vous atteindre, mon pere ?.. Cette diſcrétion m'ôtera bien du plaiſir.

ABDOLONIME.

Je ne te défens pourtant... que le poſſible.

BARZINE.

Jamais je ne pourrai m'acquitter de ce que je vous dois.

ABDOLONIME.

Tu ne me dois rien... C'eſt ton minois qui me faiſoit Roi : ainſi ce ſeroit moi qui te ſerois redevable.

BARZINE *ſe jettant aux pieds d'Abdolonime.*

Je ſuis pénétrée d'admiration & de reconnoiſſance.

ABDOLONIME *la retenant.*

Heu! heu! tu me traites en Prince... Vas, vas, je suis ton pere... embrasse-moi, ma chere amie... Qu'est-ce tu as? tu es toute prête à pleurer.

ARIETTE.

Suivre l'amour, suivre l'honneur,
Est la premiere loi du cœur.
Je remplirai ma promesse:
Qui peut causer ta tristesse?

BARZINE.

Ah! mon pere! ce moment
Est à mes yeux si charmant,
Qu'il arrache à ma tendresse
Les larmes du sentiment.

ABDOLONIME.

N'ayons jamais d'autre tristesse:
Je remplirai ma promesse.

BARZINE.

N'ayons jamais d'autre tristesse.

ENSEMBLE.

Suivre l'amour, suivre l'honneur,
Est la premiere loi du cœur.

ABDOLONIME.

Barzine, je n'ai jamais rien fait avec tant de plaisir... & je vais moi-même tout ordonner pour cette fête. Tu vas me rajeunir de plus de dix ans.

SCE-

SCENE II.

BARZINE.

Mon raviſſement n'eſt pas exprimable, je réunis toutes les ſatisfactions à la fois...

ARIETTE.

Eſt-il un plus beau diadême?
Agénor ſuffit à mes vœux,
Je régnerai ſur ce que j'aime;
Nos jours en ſeront plus heureux.
Les Dieux envieront notre empire;
C'eſt pour plaire qu'on y reſpire:
Et l'Amour ami du printems
Fera fleurir tous nos inſtans.

Mon pere a raiſon... je ne dois rien dire à Agénor... Le voici... cependant comment lui rien diſſimuler?

SCENE III.

BARZINE, AGENOR.

AGENOR.

Vous voyez le mortel le plus tranſporté de joie...

BARZINE.

Eſt-ce que vous ſçavez que Cliton...

AGENOR.

Cliton! eh bien? quoi? Cliton...

BARZINE.

Non, non, je me trompois... je voulois dire que mon pere...

AGENOR.

Auroit-il changé ? Parlez-moi, de grace, je tremble.

BARZINE.

Il s'en faut bien, il s'en faut bien, Agénor... c'eſt moi qui craignois ſans ſujet... Sçachez...

AGENOR.

Quoi ? Expliquez-vous donc. D'où provient le trouble où je vous vois ?

BARZINE.

Point du tout. Moi ! je ſuis du plus grand ſang froid, je crois que nous ferions bien... Non... ſi fait... ne reſtons pas enſemble.

AGENOR.

Votre agitation me jette dans une inquiétude affreuſe.

DUO.

Dites-moi quel revers m'accable ?

BARZINE.

Tout vous eſt favorable.

AGENOR. | BARZINE.
Cela n'eſt pas croyable. | Tout vous eſt favorable.

AGENOR.

Dites-moi quel revers m'accable ?

BARZINE.

Aucun.

AGE-

AGENOR.

Aucun !

BARZINE.

Aucun.

AGENOR *ironiquement.*

Fort bien.
Quel coup funeſte nous menace ?

BARZINE.

Rien, rien.

AGENOR.

Comment, rien, rien ?
Apprenez-moi ce qui ſe paſſe.

BARZINE.

Je ne puis...

AGENOR.

Vous ne pouvez ?
Ce mot m'en dit aſſez:
Vous me cachez quelque diſgrace :
Seroit-ce pour flatter mes vœux,
Ou me rendre plus amoureux ?

BARZINE.	AGENOR.
Je mépriſe toute fineſſe,	Pardonne la témérité
Les détours, & l'adreſſe :	De ce reproche qui te bleſſe:
Ce reproche eſt-il mérité ?	
Dans mon cœur régne la tendreſſe,	Dans ton cœur régne la tendreſſe,
Dans ma bouche la vérité.	Dans ta bouche la vérité.

BARZINE *enchantée.*

Je n'aurois pas mérité votre attachement, ſi je n'étois capable de l'imiter... J'aime à demeurer dans la condition où j'ai commencé à vous plaire.

AGENOR.

Je ne vous comprends point... vous me cachez quelque choſe... Votre état ſeroit-il...

BAR-

BARZINE.

Mon état!.. ſera de vous appartenir... Tout eſt examiné; je ne veux rien entendre... Je vous quitte, Agénor, pas pour long-temps; ſur-tout point de querelle, je vous en prie, vous n'en avez pas de ſujet.

SCENE IV.

AGENOR, *ſeul.*

Elle fuit... elle ſe tait... Son ſilence m'annonce un cœur enchanté de lui-même.

ARIETTE.

Non, l'amour parfait
N'eſt jamais muet,
Sa flamme étincelle :
Plus il eſt diſcret,
Plus il ſe décele.
Non, l'amour parfait
N'eſt jamais muet.

Un mot ſans deſſein
Dit ce qu'on ignore;
Un coup d'œil divin
Prouve plus encore.
Non, l'amour parfait
N'eſt jamais muet.

Cliton porte ici ſes pas... il n'eſt pas bon qu'il m'y rencontre, il ignore encore qui je ſuis; évitons ſa vue... Sortons...

(Agénor va pour ſortir le long d'une paliſſade adroitement, pour n'être pas vu de Cliton.)

SCE-

SCENE V.

CLITON *se croyant seul.*

Enfin elle vient donc de m'avouer son digne attachement pour Carès.

AGENOR *à part, arrêté malgré lui par ce qu'il vient d'entendre.*

Carès! Que veut-il dire?

CLITON.

Me préférer un valet! refuser pour lui la royauté!... J'apperçois Abdolonime... Il est trop sensé pour permette une pareille folie.

AGENOR, *à part.*

Qu'entends je?

SCENE VI.

ABDOLONIME, CLITON.

CLITON.

Serviteur, puis-je vous faire compliment?

ABDOLONIME.

Oui.

CLITON.

Oui? Ah! quel bonheur... j'en étois sûr... Vous acceptez la couronne?

AB-

ABDOLONIME.

Non.

CLITON.

Non ! De quoi donc vous féliciter ?

ABDOLONIME.

De ne pas vous reſſembler.

CLITON.

Qu'eſt-ce à dire ?

ABDOLONIME.

Je ne connois point l'ambition, ni la politique moi.

CLITON.

Du moins connoiſſez-vous ce que vous refuſez ?

ABDOLONIME.

Je ſçai que j'ai donné ma parole, & que le rang de Jupiter ne m'y feroit pas manquer. Puiſqu'il faudroit vous ſacrifier le bonheur de ma fille, ce ſeroit acheter trop cher la royauté.

AGENOR *en s'enfuyant avec enthouſiaſme.*

Ah ! Dieux ! quelle leçon pour moi !

CLITON.

Je ſçai que vous vous laiſſez mener par votre fille, qui a un amour ridicule en tête.

DUO Dialogué.

Pour un cœur populaire
La couronne eſt légere.

AB-

ABDOLONIME.

Le ſceptre me ſemble un fardeau
Bien plus peſant que mon rateau.

CLITON *d'un ton flatteur.*

Vous employerez vos veilles.

ABDOLONIME.

Je ferai des merveilles.

CLITON.

Vous aurez grand chere, & bon vin.

ABDOLONIME.

Et je vivrai ſans ſoif, ni faim.

CLITON.

Logement magnifique.

ABDOLONIME.

Les Palais ſont moins beaux
Pour moi que mes berceaux.

CLITON.

Un nombreux domeſtique.

ABDOLONIME.

Mes deux bras ſont meilleurs
Que tous les ſerviteurs.

CLITON.

Sur un duvet docile
Vous dormirez tranquile.

DUO.

ABDOLONIME.

Rien ne tourmente mon ſommeil,
Et rien ne hâte mon réveil.
Je chéris, je préfére
Ma modeſte chaumiére
A vos tapis, à vos lambris.

CLITON.

Les beſoins, la miſére
N'ont que de triſtes fruits.

CLI-

CLITON.

Vous qui êtes si bon, n'est-ce donc rien que de rendre tout un peuple heureux ?

ABDOLONIME, *après un soupir.*

Hélas! les meilleures intentions font tous les jours des mécontens.

CLITON.

Mais vous obéirez à un Maître qui étoit né pour être votre sujet ; & vous en éprouverez peut-être des duretés, des vexations, des injustices.

ABDOLONIME.

Cliton... il vaut mieux en essuyer que d'en faire.

CLITON.

Mais enfin quand ce ne seroit que pour moi, pour vos amis, que vous accepteriez le Trône.

ABDOLONIME.

Des amis! ah! ah!

ARIETTE.

Je compare les amis
A des hirondelles :
L'intérêt dans tout pays
Les conduit comme elles.
Venus dans la belle saison,
Ils restent pendant la moisson.
Dès qu'on entend souffler Eole...
Au moindre petit changement,
Prrrrrrrou.... toute la troupe s'envole,
Et court ailleurs en faire autant.

CLI-

CLITON.

Eh bien, satisfaites votre fille, & cedez-moi vos droits, puisque vous y renoncez totalement.

ABDOLONIME.

Oh non, non, très-décidément non : j'aimerois presqu'autant être Roi, que d'en faire un. Je ne veux répondre de rien. Je veux rendre ma fille heureuse. Mais les voici tous les deux, ces chers enfans... Quoi ! ils ne paroissent pas parfaitement d'accord.

SCENE VII. & DERNIERE.

ABDOLONIME, CLITON, BARZINE, AGENOR.

BARZINE, *dans le fond à Agénor.*

Ecoutez... écoutez... un mot... Pourquoi me quitter ?

AGENOR.

Laissez-moi, Barzine... ma résolution est prise, je ne sçaurois vous obéir.

ABDOLONIME.

Eh bien, ma fille, tout est-il prêt ?

BARZINE, *à Agénor.*

Non, vous ne partirez point... Non... mon pere ne le souffrira jamais...

ABDOLONIME.

Mais qu'est-ce donc qu'il y a, ma fille?

AGENOR, *à Barzine toujours au fond du Théâtre.*

Barzine, vous sçavez si je puis faire autrement, vous m'avez tracé vous-même mon devoir... ne m'arrêtez point.

CLITON, *à part.*

Seroit-il bien possible que Carès se fît justice?..

BARZINE.

Mon pere!.. il veut partir... il m'abandonne, il veut retourner à Carthage... vous rendre votre parole... rien ne peut le retenir. Jugez de mon désespoir!

QUATUOR.

ABDOLONIME.

Quelle est donc cette trahison?

AGENOR.

Je n'en ai que l'apparence.

ABDOLONIME.	BARZINE.	CLITON.
L'apparence? (*à part.*) Il me vient un soupçon.	Il n'en a que l'apparence.	Mal peste, qu'elle apparence!

BAR-

BARZINE.

Son abandon
N'eſt point offenſe.

AGENOR.

Non, non, non.

ABDOLONIME.	BARZINE.	CLITON.
Vos dédains ne ſont point offenſe.	Oh que non, non, non.	Son refus n'eſt point une offenſe.

AGENOR.

Non, non, non, non, non,
Plus que jamais je vous adore.

ABDOLONIME.	BARZINE.	CLITON.
Il dit qu'il t'adore! Ma fille, il t'adore!	En me fuyant il m'adore!	Je n'y conçois rien encore.

AGENOR.

Apprenez qui je ſuis.
Je n'empêcherai pas Abdolonime
Que je reſpecte, que j'eſtime,
De devenir de ſon pays
L'honneur & le tréſor.

BARZINE.

Mon pere, mon pere, mon pere,
A ce trait reconnoiſſez Agénor.

ABDOLONIME.

Oui, je reconnois Agénor.

CLITON.

Agénor ! Agénor !

AGENOR.

Agénor, Agénor,
Oui, voilà le myſtére.

ABDOLONIME & BARZINE.

Ah ! mon cher Agénor !

CLITON.

Agénor, Agénor :
Le myſtére !
Agénor !
Que veut dire tout ce myſtére ?

ABDOL. BARZ. & AGEN.

Agénor, Agénor, Agénor.

Oui, voilà tout le myſtére.

ABDOLONIME, *à Cliton.*

Ce jeune homme admirable qui vous ſert depuis deux jours, que vous croyez Carès, eſt Agénor, fils du célébre Phannon.

CLITON.

Agénor ! fils de Phannon ! Phannon eſt de la meilleure race que je connoiſſe. Je me rends... je fais plus, je me repens, Abdolonime... Je veux mériter votre eſtime, & ma patrie m'aura du moins l'obligation d'avoir contribué à ſa félicité... Un bon pere eſt toujours un bon Roi.

BARZINE.

Mon pere, Agénor eſt bien loin d'être coupable, il a votre parole... elle n'en ſeroit pas meilleure : mais ſi vouliez, ce ſeroit la parole d'un Roi.

AB-

ABDOLONIME.

Allons, puiſque je ſatisfais à mes engagemens, qu'Agénor ſera ton mari : j'en paſſerai par où vous voudrez, mais à condition que mon jardin me reſtera, que je le cultiverai de mes mains ; & que tous les deux vous m'aiderez dans ma nouvelle beſogne à laquelle je n'entens pas grand choſe.

CLITON *très-reſpectueuſement.*

Je ne vous demande que part dans vos bonnes graces.

ABDOLONIME.

Volontiers... ſoit... Je te ferai mon Miniſtre... tu as tout ce qu'il faut pour la Cour. Tu ne dis pas tout ce que tu ſçais ; & tu mets à profit le moment. Quand il y aura néceſſité d'être ſévére, tu le feras pour moi ; tu refuſeras les uns, tu puniras les autres : le bien & les graces, je les ferai bien tout ſeul.

AGENOR.

Barzine, comment mériter un ſort auſſi heureux que le mien ?.. Cliton, que ne vous dois-je pas ?.. Mon pere, vous voyez dans mon enchantement celui de tous vos ſujets.

ABDOLONIME.

Ne voilà-t-il pas déja des complimens, des louanges... Quand je ſerai Roi, je veux qu'on parle peu, qu'on faſſe bien, & qu'on m'aime.

VAUDEVILLE.

ABDOLONIME.

Trop heureux qui peut se soustraire
Au rang que je viens d'accepter:
La charge m'en devient legére
Par l'espoir de vous contenter.
Ma répugnance est extrême;
Mais apprenez de mon destin,
Qu'on n'ordonne pas de soi-même,
Comme des choux de son jardin.

AGENOR.

Du généreux Dieu de Cythére
Voyez le pouvoir absolu;
Il sçait rétablir une affaire,
Au moment qu'on croit tout perdu.
Je croyois étouffer sa flâme;
Mais l'Amour, ce petit lutin,
Dispose toujours de notre ame
Comme des choux de son jardin.

CLITON.

La grandeur est une chimére,
Dont je m'étois laissé tenter:
Mais je vois quelle est la carriére
Des maux qu'elle veut éviter.
On y court d'un pas téméraire;
La raison arrête en chemin,
Et montre qu'il n'en faut pas faire
Comme des choux de son jardin.

BAR-

BARZINE.

Pour vous amuſer, pour vous plaire,
Que ne fait-on pas aujourd'hui ?
L'on traduit, l'on eſt plagiaire,
Et l'on brille aux dépens d'autrui.
Notre Auteur eſt de cette eſpéce :
Mais en déclarant ſon larcin,
Il peut uſer de cette Piéce
Comme des choux de ſon jardin.

ABDOLONIME *au Public.*

Nous n'avons jamais d'autre envie
Que de prévenir vos deſirs :
Nous mêlons bon ſens & folie
Pour multiplier vos plaiſirs.
Nous juger eſt votre appanage ;
Le Parterre en vrai ſouverain
Doit décider de tout Ouvrage
Comme des choux de ſon jardin.

CHŒUR *final.*

Le Parterre en vrai ſouverain
Doit décider de tout Ouvrage
Comme des choux de ſon jardin.

LE TABLEAU PARLANT,

COMEDIE-PARADE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Par Mr. ANSEAUME.

La Musique est de Mr. GRETRY,

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1770.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M. DCC LXX.

Avec Permission du Roi.

ACTEURS.

CASSANDRE, *Tuteur d'Isabelle*, Mr. Descablons.

ISABELLE, Mad. Dinezi.

COLOMBINE, *Suivante d'Isabelle*, Mad. Descablons.

LEANDRE, *Neveu de Cassandre, Amoureux d'Isabelle*, Mr. Valence.

PIERROT, *Valet de Léandre*, Mr. Regnault.

La Scene est chez Monsieur Cassandre.

Le Tableau qui représente le Portrait de Monsieur Cassandre, est posé sur un chevalet dans le fond du Théâtre.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mercredi 20 *Septembre* 1769.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE TABLEAU PARLANT,

COMEDIE-PARADE.

✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ ✣

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, *seule.*

ARIETTE.

Je suis jeune, je suis fille;
On me trouve assez gentille;
Je possede quelque bien.
On me courtise, on me vante,
Je devrois être contente :
Mais, hélas ! il n'en est rien.

En secret mon cœur soupire :
J'entends bien ce qu'il veut dire;
Mais je n'en fais pas semblant.
La maudite bienseance
M'impose un cruel silence.
Quelle gêne, quel tourment!

Je suis jeune, &c.

***

Sans contredit, je ſuis dans l'âge
Où l'on porte aiſément le joug du mariage ;
J'en ai tout à la fois & deſir & beſoin.
Mais depuis que Monſieur Léandre,
Le ſeul homme pour qui j'ai pu devenir tendre,
Eſt parti, pour aller je ne ſçais où... bien loin ;
Un funeſte trépas m'a ravi pere & mere.
Le vieux Caſſandre mon Tuteur,
Malgré ſes cheveux gris, entreprend de me plaire,
Et prétend m'engager dans un hymen trompeur.
Pour ſortir d'embarras, je ne ſçais comment faire.
Il faut pourtant prendre un parti.
Mais Colombine, ma Suivante,
Eſt une fille intelligente.
Il faut la conſulter... Juſtement, la voici.

SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE, *entre en chantant.*

Fragment d'une Ariette de *la Veuve indéciſe.*

Il nous faut au Village
Un mari jeune & dodu ;
A cela près, femme ſage
Prend le premier venu.

***

ISABELLE.

De grace, modérez ces tranſports d'allégreſſe :
Vous voyez que votre Maîtreſſe

A la triſteſſe dans le cœur ;
Reſpectez du moins ſa douleur.

COLOMBINE.

Eſt-ce ma faute ſi vous ſoupirez ſans ceſſe ?
Que ne faites-vous comme moi ?
(Elle chante.)
Je ris toujours, je chante, je badine...

ISABELLE.

Encore ! en vérité, ma chere Colombine,
Dans l'état où je ſuis, j'attendois mieux de toi.

COLOMBINE.

Eh bien ! qu'eſt-ce qui vous chagrine ?

ISABELLE.

Je t'ai confié mes ſecrets.
Dans mon cœur, comme moi, tu ſçais ce qui ſe paſſe.
Tu ſçais pour qui l'Amour me fait ſentir ſes traits :
Conſeille-moi, voyons. Que faut-il que je faſſe ?

COLOMBINE.

Reſtez. Courez. Prenez. C'eſt tout ce que je voi.

ISABELLE.

Explique-toi. Reſtez...

COLOMBINE.

Reſtez fille.

ISABELLE.

Qui ? moi !
Je te le dis en confidence ;
Mais, mon enfant, cela n'eſt pas en ma puiſſance.

COLOMBINE.

Courez les champs. Allez par voie & par chemin,
Chercher votre Amoureux. Peut-être qu'à la fin...

ISABELLE.

Colombine, je suis une fille bien née:
Malgré mon inclination,
Je me souviens toujours de l'éducation
Que mes chers Parens m'ont donnée.

COLOMBINE.

Prenez Cassandre pour Epoux.

ISABELLE.

Il est bien vieux.

COLOMBINE.

Mais entre nous,
Vous n'avez rien de mieux à faire;
Il est riche, il pourroit...

ISABELLE.

Ma chere,
Il est bien vieux.

COLOMBINE.

Nous y voilà.
On a tout dit, quand on a dit cela.
Faut-il donc pour si peu lui faire une querelle?
Allez, allez, Mademoiselle;

ARIETTE.

Il est certains Barbons
Qui sont encor très-bons.

Ils n'ont pas le caquet
D'un jeune freluquet;

Ils

Ils n'en ont pas les mines,
Les graces enfantines ;
Ils ont je ne ſçais quoi,
Qui vaut mieux, ſelon moi,
Et, ne vaut-il pas mieux,
Etre Dame & Maitreſſe,
Et commander ſans ceſſe,
Avec un mari vieux,
Que de ſe voir l'eſclave
D'un pimpant qui vous brave,
Qui promene en tous lieux ;
Sa tendreſſe & ſes vœux,
Tandis que ſa moitié
Pleure & ſeche ſur pied.
Il eſt certains Barbons
Qui ſont encor très-bons.

***

ISABELLE.

Mais ce je ne ſçais quoi, du moins il faut l'avoir,
Et... regarde Monſieur Caſſandre,
Et dis-moi ſi l'on peut s'attendre...

COLOMBINE.

Patience donc, il faut voir.

ISABELLE.

Tiens, voilà ſon portrait ; conſidere, examine,
Peux-tu penſer que cette mine...

COLOMBINE.

Oui, le voilà...

ISABELLE.

Prends garde, il eſt encor tout frais.
Demain, pour le finir, le Peintre vient exprès.
Juſques-là le bon-homme a demandé par grace,
Que l'on n'y touche point, & qu'on le laiſſe en place.

COLOMBINE.

Il a raiſon; c'eſt un chef-d'œuvre, ſur ma foi.

ISABELLE.

Tu badines toujours. Mais, parlons vrai, dis-moi;
Suppoſons : c'eſt toi qu'on marie;
L'original dont voilà la copie,
Seroit-il à tes yeux un objet bien tentant?

COLOMBINE.

Oh ! bien tentant, c'eſt autre choſe.
C'eſt un Epoux qui ſe propoſe.
Il faudroit l'aimer, mais .. je n'exige pas tant.
Sçachez feindre, il ſera content.

ISABELLE.

Je le fais, puiſqu'enfin c'eſt un point néceſſaire;
Depuis quelques jours moins ſévere,
J'écoute ſes propos galans,
Et j'affecte pour lui de plus doux ſentimens.

COLOMBINE.

Pas encore aſſez bien.

ISABELLE.

C'eſt que l'on a beau faire,
Quand naturellement on a le cœur ſincere,
Et qu'il faut en venir à cette extrémité...

COLOMBINE.

Je vous plains bien en vérité.

ISABELLE.

Mais je ne ſuis point à mon aiſe.
Déja tout occupé du bonheur qu'il attend,
Le Bon-homme devient plus vif & plus ardent.
Si tu ſçavois combien cela me peſe,

Com-

Combien je prends sur moi, dans de certains instans,
Pour résister à mon impatience,
Quand il vient me conter, d'un air de complaisance,
Tout le fade jargon des amours du vieux temps.

ARIETTE.

Tiens, ma Reine, je soupire :
Vois l'excès de mon amour.
Si tu ne veux que j'expire,
Sois donc sensible à ton tour.

Quelquefois d'un pas incertain,
Et d'une allure chancelante,
Il m'aborde, il me prend la main,
Que par pitié je lui présente ;
Alors ce sont des transports,
Des transports à faire rire :
Il fait les plus grands efforts,
Pour me prouver son martyre.
Tiens, ma Reine, je soupire :
Vois l'excès de mon amour.
Si tu ne veux que j'expire,
Sois donc sensible à ton tour.

***

COLOMBINE.

Eh !... que lui dites-vous ?

ISABELLE.

Je demeure interdite ;
Je veux répondre & je ne puis.
Il croit qu'Amour pour lui m'agite,
Quand je succombe à mes ennuis.

COLOMBINE.

A tout cela, je n'ai qu'un mot à dire.
C'est l'arrêt du Destin, c'est à vous d'y souscrire.
Quand on n'a pas le choix... Le voici... Taisons-nous.

ISABELLE.

Qui donc ?...

COLOMBINE.

Votre futur Epoux,
Qui vient vous rendre son hommage.

ISABELLE.

Monsieur Cassandre ! O ciel ! L'ennuyeux personnage !

COLOMBINE.

Songez à suivre ma leçon.

SCENE III.

ISABELLE, COLOMBINE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Bon jour, ma charmante Isabelle ;
Comment vous portez-vous ?

COLOMBINE.

(A Isabelle.)
Fort bien. Répondez donc.

CASSANDRE.

Colombine... vois qu'elle est belle !
Ses beaux yeux, dans mon cœur, font naître le plaisir,
Et rien qu'en la voyant, je me sens rajeunir...
(A Isabelle.)
Mais elle ne dit rien ! Qu'avez-vous donc ?
Qu'a-

(*A Colombine.*)

Qu'a-t-elle ?

COLOMBINE.

Beaucoup d'amour pour vous, Monsieur, certainement.

CASSANDRE.

Quoi ! tout de bon ?

ISABELLE, *à part.*

Comme elle ment !

CASSANDRE.

Mais certainement tu me charmes.
(*A Isabelle.*)
Et toi, confirme-moi ce gracieux aveu,
Si tu veux sans retour dissiper mes allarmes.

ISABELLE.

Colombine exagere un peu.

COLOMBINE, *à Cassandre.*

Pures façons... la modestie...
Vous sçavez ce que c'est, Monsieur, & quels combats
Eprouve, dans son cœur, une fille attendrie,
Qui voudroit s'exprimer & qui ne l'ose pas.

CASSANDRE, *riant.*

Mais à la fin il vient un tems où l'honneur même
L'oblige à confesser qu'elle aime,
Et ce tems va bien-tôt venir.
Tel que le Loup pressé d'une faim dévorante,
L'Hymen guette déjà la Brebis innocente,
Et sous sa dent cruelle est prêt à la saisir...
Tu ris... tu ne crains pas ce Loup-là...

CO-

COLOMBINE.

Je vous jure
Qu'il ne lui fera point de mal.

CASSANDRE.

Non, je t'assure.
Ainsi nous voilà donc d'accord.
Tu consens de t'unir à moi, par Mariage?

ISABELLE.

Tout comme vous voudrez.

COLOMBINE, *à Cassandre.*

Eh bien! avois-je tort?
(A Isabelle.)
Appuyez encor davantage.

CASSANDRE.

ARIETTE.

Cet aveu charmant
Répand dans mon ame
Une vive flamme,
Un feu raviſſant.
L'Enfant de Cythere,
Vois-tu bien, ma chere,
L'Enfant de Cythere
Veut être careſſé;
La moindre contrainte
Lui porte une atteinte,
Dont il eſt offenſé:
Mais il prend l'eſſor,
Dès qu'il ſe voit maître.
Je le ſens au tranſport
Qu'en moi tu fais naître.

Cet aveu charmant, &c.

***

CO-

COLOMBINE, *ironiquement.*

Faites-lui donc quelque careſſe,
A ce petit enfant.

CASSANDRE, *ricanant.*

Hom! hom! la bonne pièce!
Ah! çà, tout eſt dit là-deſſus.

COLOMBINE.

C'eſt de bon cœur, je vous aſſure.

CASSANDRE, *à part.*

Plus j'en vois, plus je veux pourſuivre l'aventure
Et les projets que j'ai conçus.
(*Haut.*)
Je vais vous cauſer de la peine,
Et j'en ſuis affligé tout le premier.

COLOMBINE.

Comment?

CASSANDRE.

Il faut, pour la Ville prochaine,
Que je parte dans le moment.

ISABELLE.

A l'heure même?

CASSANDRE.

Dans l'inſtant.
C'eſt pour une preſſante affaire.
Tous les Notables du pays
Y ſont mandés pour donner leur avis.
Vous voyez bien...

COLOMBINE.

Oui, oui.

CAS-

CASSANDRE.

Que j'y ſuis néceſſaire.
J'ai toujours différé : mais enfin l'on m'attend ;
Et je ne puis faire autrement.

COLOMBINE.

A la veille d'un mariage
Vous allez vous mettre en voyage !

CASSANDRE.

Dans trois jours au plus tard je ſerai de retour,
Pour ne plus m'occuper que de mon ſeul amour.
Dans nos adieux du moins une choſe me flatte,
C'eſt que votre tendreſſe éclate.

COLOMBINE.

Vous nous jouez un vilain tour.
(*A Iſabelle.*)
Allons donc, vous. Quelque douce parole.
Vous êtes là comme une idole.

ISABELLE.

(*A Colombine.*) (*A Caſſandre.*)
Laiſſez-moi faire. Aſſûrément
La circonſtance... le tourment...
Qui me ſuffoque... & puis les craintes...

COLOMBINE, *bas à Iſabelle.*

Bien, bien,

CASSANDRE.

Elle pleure, je croi.
Chere petite, calme-toi.
Tu m'attendris trop par tes plaintes.

TRIO.

CASSANDRE.

Il faut partir, ô peine extrême !

COLOMBINE.

S'éloigne-t-on de ce qu'on aime?

ISABELLE.

Hélas ! que faire seule ici ?

CASSANDRE.

Console-toi, ma toute belle.

COLOMBINE.

Que je la plains, pauvre Isabelle !

ISABELLE.

Pouvez-vous me quitter ainsi ?

CASSANDRE.

Ma toute belle !

COLOMBINE.

Pauvre Isabelle !
Pouvez-vous l'affliger ainsi ?

ISABELLE.

Pouvez-vous me quitter ainsi ?

CASSANDRE.

Quel bonheur de te plaire ainsi !
Rassure-toi, chere Isabelle :
De ton amant le cœur fidele
Auprès de toi toujours sera.

ISABELLE.

En proie à ma douleur mortelle,
Pendant votre absence cruelle,
Le noir chagrin m'accablera.

COLOMBINE.

La friponne ! l'entend-elle ?
Pour le peu qu'elle s'en mêle,
Des maris elle trompera,
Tout autant qu'elle en trouvera.

CASSANDRE.

Il faut partir, &c.

***

COLOMBINE.

Et cette affaire-là ne sçauroit se remettre ?

ISABELLE, *bas à Colombine.*

Tais-toi donc, laisse-le partir.

CASSANDRE.

Eh bien ! pour vous faire plaisir,
Je vais envoyer une lettre
Comme si ma santé...

COLOMBINE.

Non, non...

ISABELLE.

Non ; j'appréhenderois que cette complaisance
Ne fît tort à votre prudence,
Et l'amour doit se taire où parle la raison.

CASSANDRE.

Croyez-vous ? Il faut donc se faire violence.

ISABELLE.

Oui, partez.

CASSANDRE.

Si pourtant...

CO-

COLOMBINE, *à part.*

Pars donc, maudit barbon.

ISABELLE.

Et revenez en diligence.

CASSANDRE, *à part.*

J'entrevois du mic-mac, mais voyons juſqu'au bout.
(*A Iſabelle.*)
Dans votre appartement rentrez, ma chere amie;
Rentre avec elle auſſi, Colombine, & ſurtout
Tiens-lui fidelle compagnie.

ISABELLE.

Allons... adieu, Monſieur.

CASSANDRE.

Adieu, conſolez-vous.

ISABELLE.

Prenez bien garde aux voleurs.

COLOMBINE.

Aux filoux.

ISABELLE.

On dit que l'on en voit tant & plus ſur la route.

COLOMBINE.

Vos piſtolets ſont-ils en bon état?

CASSANDRE.

Sans doute.
J'ai tout ce qu'il me faut.

COLOMBINE.

Adieu, Monſieur.

CASSANDRE.

Adieu.

(*Colombine & Iſabelle rentrent dans leur chambre.*)

SCENE IV.

CASSANDRE, *seul.*

J'En reviens toujours là. Tout ceci n'eſt qu'un jeu.
Un changement ſi prompt cache quelque myſtere.
Après tant de rigueurs, de rebuts, de mépris,
Si cette douleur eſt ſincere,
Oh! pour le coup je ſerai bien ſurpris.
Mais à quoi bon cette maudite ruſe?
Eh! n'eſt-ce pas aſſez que cela les amuſe?
Elles ſont jeunes toutes deux,
Et d'un ſexe... moi je ſuis vieux...
Cela ſuffit. Il faut que je ſois leur victime,
Et m'épargner ſeroit un crime.

ARIETTE.

Pour tromper un pauvre vieillard,
Il n'eſt détour que l'on n'invente,
Il n'eſt effort que l'on ne tente.
Enfans, neveux, valet, ſervante,
Chacun brûle d'y prendre part.

On le dorlotte, on le mitonne...
Tout cela n'eſt que trahiſon.
Tantôt c'eſt une main friponne,
Qu'on lui paſſe ſous le menton...
Le bon-homme enchanté s'écrie:
„ Ah! quel bonheur! ma chere amie...
„ Encor... Encor...
Tu ne vois pas, pauvre butord,
Que cette main qui te careſſe,
Qui de plaiſir ſçait t'enivrer,
Cachant le fer dont elle bleſſe,
Te flatte pour te déchirer.

Pour

Pour tromper un pauvre vieillard,
Il n'eſt détour que l'on n'invente,
Il n'eſt effort que l'on ne tente.
Enfans, neveux, valet, ſervante,
Chacun brûle d'y prendre part.

***

Pour moi qui, grace au ciel, ai vécu plus d'un jour,
Je connois les ruſes d'amour,
Et malgré mon air imbécile,
Peut-être qu'à tromper je ſerai difficile.
Déja par un voyage à plaiſir inventé
Je leur laiſſe à deſſein liberté toute entiere.
Et dans ce cabinet ſecrettement poſté,
Je verrai de quelle maniere...
Qu'entends-je... des ris, des éclats!...
Ah! tant mieux, le chagrin ne les maigrira pas.
Mais pourquoi ce nouveau délire?..
(Il appelle.)
Colombine...

SCENE V.

CASSANDRE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Monſieur... comment! encore ici,
Nous vous croyions déja parti.

CASSANDRE.

Je le penſe. Eſt-ce là ce qui vous faiſoit rire?

COLOMBINE.

Non, vraiment... c'eſt... que de nos deux Serins
Qu'on avoit mis enſemble en cage,

Le mâle eſt échappé... Vous jugez quels chagrins!..
La femelle gémit, Iſabelle en enrage,
Et dans l'excès de ſa douleur,
Dit, en ſanglottant, qu'un malheur
Ne va jamais ſans l'autre.

CASSANDRE.

Et toi?

COLOMBINE.

Je la conſole.

CASSANDRE.

En riant?

COLOMBINE.

Juſtement. Je ris comme une folle,
Par contre-coup je la fais rire auſſi.

CASSANDRE.

Ecoute... à cœur ouvert expliquons-nous ici.
Eſt-il bien certain qu'elle m'aime?

COLOMBINE.

Quoi! Vous en doutez?

CASSANDRE.

Qu'elle m'aime...
De la façon que je voudrois?

COLOMBINE.

Quelle eſt votre façon, dites-nous-ça vous-même?
Qu'exigez-vous?

CASSANDRE.

J'exigerois
Qu'étant

Qu'étant à m'épouſer ainſi déterminée,
L'Amour fit les honneurs de ce doux hymenée,
Et qu'elle ne m'épouſât pas
Dans l'eſpoir d'être bientôt veuve.

COLOMBINE.

Quelle idée! & ſur quelle preuve
Lui prêtez-vous des ſentimens ſi bas?

CASSANDRE.

Quand on voit une jeune fille
Epouſer un vieillard, on croit toujours que c'eſt
Quelque raiſon ſecrette, ou motif d'intérêt
Qui la guide, & cela fait que l'on en babille.
Je ne veux point donner matiere aux médiſans.
Dans ma femme je veux trouver les ſentimens
Qu'inſpire une tendreſſe extrême.
Je veux enfin, je veux être aimé pour moi-même,
Tout comme ſi je n'avois que vingt ans.

COLOMBINE.

C'eſt votre dernier mot?

CASSANDRE.

Oui, voilà mon ſyſtême.
Eſt-ce ainſi qu'elle penſe?

COLOMBINE.

Non.

CASSANDRE.

Pourquoi?

COLOMBINE.

C'eſt qu'il n'eſt pas poſſible.
Ah! çà, Monſieur Caſſandre, ayez de la raiſon.

Eſt-ce à vous d'être ſi ſenſible ?
On veut bien vous aimer, & qu'importe comment ?

CASSANDRE.

Vous prétendez apparemment
Que j'ai tort d'aſpirer à plaire,
Moi que dans tous les tems pour modele on cita,
Moi qui fus autrefois le plus vaillant compere....

COLOMBINE.

Moi qui fus... moi qui fus... & que nous fait cela?

ARIETTE.

Vous étiez ce que vous n'êtes plus.
Vous n'étiez pas ce que vous êtes;
Et vous aviez, pour faire des conquêtes,
Et vous aviez ce que vous n'avez plus.
Ils ſont paſſés ces jours de fêtes,
Ils ſont paſſés, ils ne reviendront plus.
Rendez-vous donc plus de juſtice,
Et ſi l'amour vous eſt propice,
Goûtez en paix
Ses doux bienfaits.
N'en cherchez pas la quinte-eſſence,
Contentez-vous de l'apparence.
Qui veut trop voir
Et trop ſçavoir,
Trouve ſouvent plus qu'il ne penſe.

***

CASSANDRE.

Moi j'entends voir ce qui me fait plaiſir.
Rien de plus.

COLOMBINE.

C'eſt fort bien l'entendre.

CAS-

CASSANDRE.

Et ſi l'on cherche à me ſurprendre,
Je ſçaurai bien m'en éclaircir.
J'examinerai tout...

COLOMBINE.

Moi, je vous le conſeille.

CASSANDRE.

Pour être ſûr de mon fait.

COLOMBINE.

A merveille.

CASSANDRE.

Vois-tu bien ces yeux-là?

COLOMBINE.

Ce ſont des yeux d'Argus.

CASSANDRE.

Ils ne dormiront pas. Compte bien là-deſſus.
Adieu.

COLOMBINE.

Vous partez donc?

CASSANDRE.

Tout-à-fait.

COLOMBINE.

Bon voyage.
(*Caſſandre ſort.*)

SCENE VI.

COLOMBINE, *seule.*

A qui diable en a-t-il avec son radotage ?
Il est des gens d'une drôle d'humeur !
Les moindres refus les irritent.
On leur accorde plus cent fois qu'ils ne méritent,
Ils ne sont pas contens. Il faut en leur faveur
Oublier que le temps laisse après lui des traces,
Sur un front tout ridé voir folâtrer les graces,
Et dans un corps usé trouver de la fraîcheur.
Vous vous moquez, Monsieur; cela n'est pas possible.
La nature a sur nous une force invincible.
Elle indique à nos cœurs tout ce qui nous convient
Par un charme qui nous attire ;
Et si sur votre compte elle ne nous dit rien,
C'est qu'elle n'a rien à nous dire.
Je lui parle, ma foi, comme s'il étoit là.
Mais c'est qu'aussi... mais c'est que le voilà...
Le voilà peint à s'y méprendre.
(Elle regarde le Tableau.)
Bon jour... bon jour, Monsieur Cassandre.
Vous voulez qu'on vous aime; oui, l'on vous aimera,
Et, si vous voulez, même on vous adorera.

SCE-

SCENE VII.

COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT, *en dehors.*

Hola, hé, la maiſon.... Picard.... Lafleur, Lapierre...

COLOMBINE, *étonnée.*

Qui diantre fait ce carillon ?

PIERROT, *courant dans la chambre.*

Pas un Laquais ici, pas une Chambriere !..
Eh bien! perſonne ne répond ?

COLOMBINE.

Eh ! mais... je connois cette mine.
Eh !... c'eſt Pierrot... c'eſt Pierrot que je voi.
Parle donc.

PIERROT.

Hein !

COLOMBINE.

Oui.

PIERROT.

C'eſt.. Eh! mais, c'eſt Colombine.
C'eſt toi ?..

COLOMBINE.

C'eſt toi ?

PIERROT.

C'eſt moi.

COLOMBINE.

C'eſt moi.

PIERROT.

Dans ce logis que viens-tu faire ?

COLOMBINE.

C'eſt notre demeure ordinaire.

PIERROT.

Monſieur Caſſandre eſt-il ou mort ou délogé ?

COLOMBINE.

Ni l'un ni l'autre. Il eſt encore en vie,
Amoureux comme un enragé ;
Et dans trois jours il ſe marie.

PIERROT.

Il ſe marie ! ô ciel ! qu'ai-je entendu ?
Seroit-ce toi par hazard qu'il épouſe ?
Si je le ſçavois, tiens, vois-tu !
Dans les tranſports de ma fureur jalouſe...

COLOMBINE.

Mais ce n'eſt pas de moi qu'il eſt amoureux.

PIERROT.

Non ?

COLOMBINE.

C'eſt de ma maîtreſſe Iſabelle.

PIERROT.

Iſabelle eſt ici ?

COLOMBINE.

Sans doute.

PIER-

PIERROT.

Qu'y fait-elle ?

COLOMBINE.

Elle eſt chez ſon Tuteur Monſieur Caſſandre.

PIERROT.

Bon !

COLOMBINE.

Elle a perdu ſon pere & ſa mere.

PIERROT.

Léandre,
Quand il ſçaura cela... Je vais bien le ſurprendre.

COLOMBINE.

Léandre eſt avec toi ?

PIERROT.

Nous arrivons tous deux ;
Aſſez mal-à-propos, ſi je puis m'y connoître.

COLOMBINE.

Pourquoi ?

PIERROT.

Pourquoi ? Comment mordi ! mon maître
Va ſe voir enlever ſa maîtreſſe à ſes yeux !
Et... je pourrai fort bien n'être pas plus chanceux :
La mienne autant de ſéqueſtré peut-être.

COLOMBINE.

Tu m'aimes donc toujours ?

PIERROT.

Apparemment.
Et toi ?

CO-

COLOMBINE.

Je ne ſçais pas.

PIERROT.

Comment ?

COLOMBINE.

Mais, oui. Méritez-vous qu'on ait de la conſtance,
Vous qui, depuis deux ans d'abſence,
N'avez pas ſeulement daigné de temps en temps
Nous informer ſi vous étiez morts ou vivans.

PIERROT.

Ah ! mon enfant, la fortune inhumaine
Avoit guidé mes pas au bout de l'univers.
J'ai parcouru les terres & les mers :
En un mot, je viens de Cayenne.

COLOMBINE.

C'eſt donc bien loin ?

PIERROT.

Je t'en répond.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous trouvé là, le Pérou ?

PIERROT.

Rien de bon ;
Des ſauvages fort malhonnêtes,
Gens groſſiers, très-peu délicats,
Qui, ma foi, ne méritent pas
Que, pour les viſiter, on brave les tempêtes.

COLOMBINE.

Des tempêtes, grands Dieux! mais c'eſt pour en mourir.
En as-tu vû quelqu'une ?

PIER-

PIERROT.

Oh ! vraiment, une fiere!
Qui nous a ballotés une journée entiere.
Je n'y ſçaurois penſer encor ſans en frémir.

COLOMBINE.

Fais-m'en donc le récit, tu me feras plaiſir.

PIERROT.

Volontiers. Des dangers que l'on a pû courir,
En voyage comme à la guerre,
On aime aſſez à diſcourir.
Ecoute-donc... ce que tu vas ouir.

ARIETTE.

Notre vaiſſeau, dans une paix profonde,
Sur le vaſte Océan
Voguoit légerement ;
Et les zéphirs en ſe jouant
Careſſoient tendrement la ſurface de l'Onde.
Tout à-coup le ciel s'obſcurcit,
Le jour fait place à la nuit,
Les vents entr'eux ſe font la guerre,
On entend gronder le Tonnerre ;
Chacun de nous tremble & pâlit.
Le Pilote interdit
Dans la bouſſole
Cherche le Pole.
Et n'y voit goute en plein midi.
Jouet des flots,
Le vaiſſeau danſe,
Et juſqu'aux cieux monte & s'élance.
Les matelots
Sans eſpérance
Gardent tous un affreux ſilence
Qu'interrompent les hurlemens,
Les juremens,
Les ſiflemens

Des

Des élémens...
Et le tracas...
Et le fracas...
A chaque instant, un gouffre d'eau,
Une cascade menaçante,
A nos yeux effrayés présente
Tout à la fois la mort & le tombeau...
Mais enfin, après l'orage,
On voit venir le beau temps,
Et parmi tout l'équipage
Les plaisirs vont renaissans.
La joie & le bon vin
Du danger chassent l'image,
La joie & le bon vin,
Dissipent notre chagrin.

***

COLOMBINE, *riant.*

Pierrot, mon cher ami, tu viens de loin.

PIERROT.

N'importe,
Me voilà sain & sauf; assez léger d'argent,
Mais plein d'amour, & prêt à finir le roman,
Pour le peu que ton cœur s'y porte.

COLOMBINE.

Hé!... hé!... la proposition...
Nous verrons. Je ne dis pas non.

PIERROT.

Et que verrons-nous de Léandre
Mon pauvre maître, à quoi doit-il s'attendre?
Sans espoir de retour sera-t-il supplanté?

COLOMBINE.

Non. C'est contre son gré que la tendre Isabelle
Se prête à la nécessité.
Mais dans le fond du cœur elle est toujours fidelle.

PIER-

PIERROT.

En faveur de ces deux amans,
Uniſſons nos efforts pour renouer leur chaîne.

COLOMBINE.

Va, va, pour les rendre contens,
Il n'eſt rien que je n'entreprenne.
Le bon-homme eſt abſent.

PIERROT

Bon! tant mieux.

COLOMBINE.

Pour trois jours.
Profitons de ce temps.

PIERROT, *prenant la main de Colombine.*

C'eſt bien dit, mes amours.

COLOMBINE, *retirant ſa main.*

Tais-toi donc.

PIERROT, *batifolant.*

Oui, mon cœur.

COLOMBINE, *le repouſſant.*

Veux-tu bien être ſage!

PIERROT.

Sans doute, car enfin... Ah! mais... Le mariage...
Si tu m'en crois, formons bien vîte ce lien.

COLOMBINE.

J'y conſens, ſi tu m'aimes bien.

PIERROT.

Je pourrois bien ſur toi former le même doute.
Mais mon cœur ſe refuſe à de pareils ſoucis,

Et

Et je crois qu'à l'amour que tu m'avois promis
Tu n'as jamais fait banqueroute.

COLOMBINE.

Non, Pierrot, & jamais... jamais aucune ardeur
Ne pourra seulement égratigner mon cœur.

DUO.

COLOMBINE.

Je brûlerai d'une flamme éternelle.

PIERROT.

Jusqu'au tombeau je te ferai fidele.

COLOMBINE.

J'en atteste les Dieux.

PIERROT.

J'en jure par tes yeux.

COLOMBINE.

Non, jamais je ne changerai.

PIERROT.

Oui, toujours je te chérirai.
Tu m'aimes donc?

COLOMBINE.

Ah! je t'adore.
Et toi Pierrot?

PIERROT.

Et moi... je te dévore.
(*Il lui baise la main.*)

COLOMBINE.

Doucement, tu me mords.

PIERROT.

Quels momens! quels transports!

COLOMBINE.

Je brûlerai d'une ardeur éternelle,
Et jamais je ne changerai.

PIER-

PIERROT.

Juſqu'au tombeau je te ſerai fidele,
Et toujours je te chérirai.

COLOMBINE.

Si tu manquois à ta promeſſe,
Si tu rompois de ſi beaux nœuds...

PIERROT.

Si tu deviens jamais traîtreſſe,
Si tu trompois mes tendres vœux...

COLOMBINE.

Au déſeſpoir abandonnée...

PIERROT.

Dans l'horreur de ma deſtinée...

COLOMBINE.

Mon cher Pierrot, je te poignarderois.

PIERROT.

Mon cher amour, moi je t'étranglerois.

COLOMBINE.

Quel excès de tendreſſe !

PIERROT

O ma chere maîtreſſe !

COLOMBINE.

De cette main je te poignarderois.

PIERROT.

De mes deux mains, moi je t'étranglerois.

***

PIERROT.

Mais ce n'eſt pas le tout. Mon maître
Ne revient point.

COLOMBINE.

Où peut-il être?

PIERROT.

Il eſt allé ſe mettre en habit plus décent,
Pour rendre ſes devoirs au bon Monſieur Caſſandre.
A ſon oncle.

COLOMBINE.

Comment ! C'eſt l'oncle de Léandre,
Notre Tuteur ?

PIERROT.

Oui.

COLOMBINE.

Le trait eſt plaiſant.
Tu devrois bien l'aller chercher.

PIERROT.

Ma fine,
Il ſçait bien le chemin. Pour moi je reſte ici,
Près de ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Non ; cela ſera mieux : vas-y.
Va lui porter cette nouvelle.
De mon côté je vais prévenir Iſabelle.

PIERROT.

J'entends quelqu'un... oui, le voici.

COLOMBINE.

Eh ! bien, je te laiſſe avec lui.
(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

PIERROT, LEANDRE.

PIERROT, *à part.*

On n'a pas toujours de la peine,

On

On rencontre par fois quelque chose de bon,

LEANDRE.

As-tu fait ma commission ?

PIERROT, *à part.*

Je ne m'attendois pas à cette bonne aubaine.

LEANDRE.

Pierrot, as-tu vu le Daron ?
Sçait-il que je reviens tout exprès de Cayenne
Pour le voir, l'embrasser, & pour en hériter ?

PIERROT, *à part.*

Ah ! quel plaisir !

LEANDRE.

Maraud, veux-tu bien m'écouter !

PIERROT, *vivement.*

Ah ! vous voilà, Monsieur ! votre bonne fortune
Vous amene en ces lieux : vous n'y trouverez point
Ce que vous y cherchez : mais sur un autre point...
Un heureux hazard vous rejoint...
Et nous avons ici chacun notre chacune.

LEANDRE.

Que veux-tu dire, impertinent ?

PIERROT.

Vous êtes plus heureux que sage.
Vous avez un rival, mais le mal n'est pas grand.
Je vous protége moi, vous aurez l'avantage.

LEANDRE.

Si tu m'y fais mettre, insolent !..

PIERROT.

Une beauté charmante, belle,
Qui vous aime toujours malgré l'éloignement....

LEANDRE.

As-tu donc perdu la cervelle ?
Tu ſçais quel eſt l'objet, je t'en ai fait l'aveu,
Pour qui malgré le tems & l'abſence cruelle,
D'une flamme toujours nouvelle,
Je brûle encore à petit feu.
Ne te ſouvient-il plus quand certaine Négreſſe,
Que le Diable avoit fait amoureuſe de moi,
Prétendit me forcer à vivre ſous ſa loi,
Combattu par l'honneur, la pitié, la tendreſſe,
Pied à-pied diſputant ma foi,
Je te dis.., ce n'eſt pas... ce n'eſt pas Iſabelle ?

PIERROT.

Mais c'eſt elle aujourd'hui, c'eſt elle.
M'entendez-vous ?.. C'eſt Iſabelle
Qui vous aime toujours, qui vous attend ici,
Ici dedans.

LEANDRE.

Ah ! mon ami !
Que me dis-tu ? Par quel prodige ?
Dois-je te croire ?

PIERROT.

Et oui, vous dis-je.
Dans l'inſtant Colombine ici l'amenera.

LEANDRE.

Où donc eſt-elle ?

PIERROT.

La voilà.

SCE-

SCENE IX.

LEANDRE, PIERROT, ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE, *courant au-devant de Léandre.*

Est-ce vous que je vois, cher amant?

LEANDRE.

Chere amante

ISABELLE.

N'eſt-ce point un enchantement?

PIERROT.

C'eſt lui-même, j'en ſuis garant.

ISABELLE.

Venez-vous diſſiper l'ennui qui me tourmente?

LEANDRE.

J'avouerai qu'en ces lieux, je ne vous cherchois pas.
Mais de vous y trouver mon plaiſir eſt extrême.
J'y venois voir mon oncle.

ISABELLE.

Hélas!
Il eſt votre rival, il m'aime,
Et, ſi je l'en euſſe cru,
Notre hymen ſeroit conclu.

LEANDRE.

Vous pouviez m'oublier!

ISABELLE.

Malgré moi, je vous jure,
Colombine vous le dira.
Son sentiment étoit qu'en cette conjoncture
Je devois en passer par-là.

LEANDRE, *à Colombine.*

Pourquoi lui conseiller un insigne parjure?

COLOMBINE.

Dame! Monsieur, vous n'étiez pas ici:
A Madame il faut un mari.
C'est un point décidé: son Tuteur se présente:
Le vieux bon-homme a la marche pesante,
Il n'a pas, comme vous, les graces du maintien:
Mais un Cassandre enfin vaut encor mieux que rien.

PIERROT.

C'est quelquefois la même chose.

COLOMBINE.

Auriez-vous mieux aimé qu'elle restât fille?

LEANDRE.

Oui.

ISABELLE, *à Léandre.*

Je ne le pouvois pas décemment, mon ami.
Le monde est trop méchant, pour un rien l'on nous glose.

LEANDRE.

Je me rends. Je vois bien que tout est pour le mieux;
Et vous me trahissiez, sans offenser mes feux.

ISABELLE.

Non, non; banissez toute crainte.
Léandre seul pouvoit devenir mon vainqueur,
Et son image dans mon cœur
Etoit trop vivement empreinte.

ARIET-

ARIETTE.

La nuit, dans les bras du sommeil,
Je rêvois de mon cher Léandre.
Je croyois le voir & l'entendre,
Je l'appellois à mon réveil.
Et je disois d'un ton si tendre!
Ah! Léandre, mon cher Léandre,
Tu tardes bien à revenir!
Veux-tu donc me faire mourir?

DUO

LEANDRE.

Votre amant souffroit même peine,
Et son cœur étoit à la gêne.
Loin de vos charmes,
Dans les allarmes
Que j'ai passé de tristes jours!

ISABELLE.

Mais l'Amour, sensible à nos larmes,
Vient calmer nos tendres allarmes.
D'un long martyre,
Par un sourire,
Ce Dieu charmant finit le cours.

LEANDRE.

Chérissons l'heureuse journée
Qui fait cesser notre tourment.

ISABELLE.

Peut-on être plus fortunée
Que je le suis en ce moment?

ENSEMBLE.

Ah! nos cœurs sont faits l'un pour l'autre:
Par le mien je juge du vôtre.
Même souffrance,
Même espérance,
Mêmes desirs,
Mêmes plaisirs.

***

COLOMBINE.

Madame, il me vient une idée.
Nos pauvres amoureux ſont las.
Faiſons-les rafraîchir.

ISABELLE.

Fais ce que tu voudras.

PIERROT.

La cuiſine eſt-elle fondée?

COLOMBINE.

Va, va, ne t'embarraſſe pas.
Viens m'aider ſeulement.

PIERROT.

Ce trait de prévoyance
Mérite de ma part ce doux remercîment.
(*Il l'embraſſe.*)

COLOMBINE.

Doux, pour toi.

PIERROT.

D'accord; mais je penſe,
Quand je me fais plaiſir, que je t'en fais autant.

ISABELLE, *à Léandre.*

Mais vous m'avez cherché querelle
Sur la fidélité que l'on doit en amour.
Pourrois-je ſçavoir à mon tour
Si vous avez toujours été fidele?

LEANDRE.

Toujours. Toujours. Demandez à Pierrot.

PIERROT.

Monſieur Léandre?.. c'eſt... un héros de tendreſſe.
(*Bas à Léandre.*)
Parlerai-je de la Négreſſe?

LE-

LEANDRE, *bas à Pierrot.*

Coquin, si tu dis un seul mot...

(A Isabelle.)

Je vous dirai bien plus. Une telle victoire
N'ajoûte pas beaucoup à votre gloire.
Le sexe, en ces lointains climats,
Est si gauche, si laid, si dépourvû d'appas,
Qu'un homme comme il faut, que l'honneur sollicite,
Dans le fond n'a pas grand mérite
A se garantir de ses lacqs.

ISABELLE.

Point du tout. On les dit jolies
Les femmes de ce pays-là.

LEANDRE.

Fi donc, ne croyez pas cela.
Pour faire excuser leurs folies,
Des voyageurs, hableurs, menteurs,
En font des beautés accomplies,
Qui d'un regard charment les cœurs.
Vains discours, récits infideles.
J'en ai vû beaucoup, & de près,
Et n'ai pas eu sujet d'admirer leurs attraits.
Elles n'ont ni vos gentillesses,
Ni vos graces enchantereſſes,
Ni ce goût délicat qui donne à la beauté
Plus de piquant & de vivacité,
Et dont je vois ici de si charmans modeles.
Comment peut-on les trouver belles ?

ISABELLE.

Il faut avoir un goût bien dépravé.

LEANDRE.

Le terrein seroit bon s'il étoit cultivé.

COLOMBINE, *à Pierrot.*

Que fais-tu donc là ?

PIERROT.

Je regarde.
Tenez, Monſieur. Vous n'avez pas pris garde...
Reconnoiſſez-vous ce portrait ?

LEANDRE, *regardant avec une loupe.*

Mais je dois croire... & je crois en effet
Que c'eſt mon très-cher oncle.

COLOMBINE.

Oui, lui-même en perſonne.

ISABELLE.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

LEANDRE.

La peinture eſt fort bonne;
Mais je le trouve bien vieilli.

ISABELLE.

Il n'eſt pas dans ſon jour. Venez le voir ici.

COLOMBINE, *à Pierrot.*

(*Colombine & Pierrot poſent le tableau vis-à-vis la ſeconde couliſſe, du côté de la Reine.*)
Poſons-le près de cette table.

LEANDRE, *Conſidérant le tableau.*

Oui, voilà bien ſa mine véritable.

COLOMBINE.

Ah ! çà, tandis que l'on met le couvert,
Sans façon quittez-nous la place.
Votre préſence ici nous embarraſſe.
Allez dans le jardin tous les deux prendre l'air.
(*Iſabelle & Léandre ſortent.*)

SCE-

SCENE X.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

C'Est bien dit : hâtons-nous. Car la faim me talonne.
Portons cette table à nous deux.
(*Ils apportent au milieu du Théâtre une Table couverte d'une nappe, & de quatre couverts.*)
Des lumieres dessus.
(*On pose deux bougies sur la Table, & Colombine apporte un pâté.*)
Un pâté ! Bon, tant mieux.
Nous lui dirons deux mots. Ah ! charmante friponne!

COLOMBINE.

Pierrot, finis, ou bien va-t'en dans le jardin.

PIERROT.

Ah! l'excellent pâté! quelle odeur! quelle croûte !

COLOMBINE.

Si je te laisse ici, tu ne pourras sans doute
T'empêcher d'y porter la main :
Viens avec moi chercher du vin.
(*Elle sort avec Pierrot.*)

SCENE XI.

CASSANDRE, *seul.*

(*Il sort tout doucement du Cabinet où il étoit caché.*)

Sortir par une porte, & rentrer par une autre,
En même tems être absent & présent,

C'est

C'eſt un tour... C'eſt un tour...
(*Voyant la Table miſe, &c.*)
Celui-ci vaut le nôtre.
Avec tant de fracas eſt-ce moi qu'on attend?
Non; le couvert eſt mis pour quatre,
Et l'on me croit bien loin. Quand je ſerois ici,
Nous ne ſommes que trois, il en faudroit rabattre.
Mais non; je ſuis tout-à-fait dans l'oubli:
Pour d'autres que pour moi la fête eſt préparée...
(*Il compte ſur ſes doigts.*)
Colombine, Iſabelle... Ah! c'eſt partie quarrée;
Elles n'auront pas lieu de ſe reprocher rien.
Chacune, chacune a le ſien.

ARIETTE.

C'eſt donc ainſi que l'on m'abuſe,
Cœurs faux, cœurs doubles, cœurs ingrats!..
Mais, non; je vous demande excuſe;
Non, non; vous ne me trompiez pas.

Quand j'ai feint de quitter ces lieux,
Vous avez fait bien des grimaces,
Des pleurs ont coulé de vos yeux...
J'en vois ici de belles traces,
Les apprêts d'un feſtin joyeux!..

C'eſt donc ainſi que l'on m'abuſe,
Cœurs faux, cœurs doubles, cœurs ingrats!
Mais, non; je vous demande excuſe:
Non, non; vous ne me trompiez pas.

Je m'en doutois, j'étois certain...
La trahiſon étoit trop claire...
Mais qui... mais qu'eſt-ce... mais enfin...
Quel eſt celui qu'on me préfere?..
Je le verrai... fin contre fin...
Je percerai tout ce myſtere.
Mais le diable eſt-il plus malin?..
C'eſt donc ainſi que l'on m'abuſe, &c.

Mais

Mais pourquoi mon portrait eſt-il changé de place?
Qui l'a mis là? pour quel ſujet?..
Ils voudroient me narguer & m'inſulter en face...
Et ma figure au moins remplira leur objet.
Pour les contrecarrer, uſons de ſtratagême;
Et tournons, s'il ſe peut, la ruſe contre eux-même.
Mais comment m'y prendre? Voyons.
Me montrer tout-à-coup... Ils auront des raiſons
Pour démentir les apparences.
J'aurai tort... Ils reviennent... Non...
Non... Pour avoir plus d'aſſurances,
Cachons-nous quelque part... Sous cette table...
Non.
(*Il ſe met derriere le Tableau.*)
Ici je ſerai mieux... Ah! le tour ſeroit bon...
Oui, c'eſt une excellente idée...
J'adopte vos projets... Bien plus,
Je renchérirai par-deſſus.
C'eſt une affaire décidée.
Vous aimez à me voir, & bien vous me verrez;
Non tel que vous croyez, mais d'une autre maniere:
Ce ſera moi, oui moi, ſans voile, ſans myſtere...
Et de tout ce que vous ferez
Je ſerai témoin oculaire.
Point de quartier... Que vais-je faire?..
Découper ce tableau!.. Pourquoi le ménager?..
Il eſt à moi; je puis bien ſans danger...
(*Il découpe & enleve la tête du Portrait.*)
Oui, puiſqu'enfin la perfidie
S'apprête à me porter le coup le plus fatal,
Aux dépens de la copie
Je ſauverai l'original.
L'obſcurité me favoriſe
Et la prévention qui les aveuglera

Peut

Peut bien encor aider à la mépriſe.
En tout cas, j'agirai comme l'on agira.
(Il ſe place derriere le Tableau & paſſe ſa tête par l'ouverture qu'il a faite.)

SCENE XII. & DERNIERE.

LEANDRE, PIERROT, ISABELLE, COLOMBINE.

(Caſſandre dans le Tableau.)

LEANDRE, *à Iſabelle.*

Comment! trois jours plus tard, je perdois ma Maîtreſſe!

CASSANDRE, *à part.*

Je connois ces viſages-là.

ISABELLE.

Aſſurément.

COLOMBINE.

Bon, bon! oublions tout cela;
D'un fâcheux ſouvenir banniſſons la triſteſſe,
Et ne ſongeons plus qu'au plaiſir.
A table, à table; allons, point de cérémonie.

ISABELLE.

M'y voilà.

PIERROT.

M'y voilà.

LEANDRE, *aſſis à table.*

Comptez, ma chere amie...

PIERROT.

Goûtons d'abord le vin...

LEAN-

LEANDRE.

Euſſé-je dû périr,
Mon fortuné rival eût payé de ſa vie,
Le bonheur de jouir de vos divins appas.

PIERROT.

Ah ! Dame ! c'eſt un Fier-à-bras.
A ſa fureur quand il ſe livre...

ISABELLE.

Quoi ! votre oncle !

CASSANDRE, *à part.*

On me tient.

LEANDRE.

Ah ! lui ! c'eſt différent.
Comme il n'a pas long tems à vivre,
J'euſſe attendu ſa mort aſſez patiemment.

CASSANDRE, *à part.*

Le méchant garnement !

ISABELLE, *à Léandre.*

Buvez donc.

LEANDRE, *tenant ſon verre.*

Ma chere Iſabelle,
Permettez-vous.

(Il choque avec elle.)

CASSANDRE, *à part.*

Ah ! Ciel ! mon vin !

ISABELLE, *à Léandre.*

De tout mon cœur.

PIERROT.

Nous avons eu plus de bonheur,
Ma Colombine & moi. Toujours tendre & fidelle...

CO-

COLOMBINE.

Plus que je ne devois.

ISABELLE, *à Léandre.*

De quoi vous plaignez-vous ?
Pendant deux ans votre silence
M'avoit ôté toute espérance.
Par raison, par devoir, je prenois un époux.
Mais je ne l'aimois point. En devenant sa femme,
Quand ma bouche feignoit de répondre à sa flamme,
D'approuver ses tendres desirs,
C'est à vous qu'en secret j'adressois mes soupirs.

CASSANDRE, *à part.*

Où m'allois-je fourrer ?

COLOMBINE.

Le plaisant de l'affaire,
C'est que ce vieux penard...

CASSANDRE, *à part.*

J'étouffe de colere.

COLOMBINE.

Est difficile à contenter.
Avec sa face de carême,
Il prétend, & de plus il ose se flatter,
Comme un beau Céladon, d'être aimé pour lui-même.

CASSANDRE, *à part.*

La coquine !

COLOMBINE, *à Pierrot, en lui donnant un soufflet.*

Faquin !

PIERROT, *surpris.*

Est-ce pour plaisanter ?

CO-

COLOMBINE.

C'eſt pour t'apprendre à m'appeller coquine.

ISABELLE.

Vous êtes vive, Colombine.

COLOMBINE.

Non; mais il faut ſçavoir ſe faire reſpecter.

PIERROT, *tenant ſa joue.*

Je ne lui diſois rien.

COLOMBINE.

Ah! point de ton mauſſade,
Mange, & tais-toi.

PIERROT.

Je n'ai plus d'appétit.

COLOMBINE.

Pardi, te voilà bien malade.
Embraſſe-moi, tout ſera dit.

LEANDRE, *à Iſabelle.*

Si nous faiſions chorus?

ISABELLE.

Avec plaiſir.

CASSANDRE, *à part.*

J'enrage.

LEANDRE.

En attendant le mariage...

ISABELLE.

Mais Caſſandre à qui j'ai promis...

COLOMBINE.

Quand vous auriez juré vos grands Dieux, c'eſt bien pis,
Il n'en feroit pas davantage.
Sermens d'amour, ſermens d'uſage,
Qui ne ſe font jamais que ſous condition,
Et dont on ſe dédit ſuivant l'occaſion,
Quand on trouve ſon avantage.

PIERROT.

Fort bien imaginé.

CASSANDRE, *à part.*

J'étois le pis-aller !

COLOMBINE.

Oui, oui, Madame, il faut parler.
Léandre eſt de retour, cela change la thèſe.
N'allez pas faire ici la ſotte & la niaiſe,
Je vous conſeille moi...

ISABELLE.

Mais mon deſtin dépend
De mon tuteur. Sans ſon conſentement
Que faire !

LEANDRE.

Nous l'aurons.

ISABELLE.

Je crains...

LEANDRE.

Soyez-en ſûre.
Il eſt bon-homme au fond... &... voyez ſa figure...
Elle n'annonce rien de dur, ni de méchant.

ISA-

ISABELLE.

Ce n'eſt que ſon portrait... Mais s'il étoit préſent...

LEANDRE.

Pour vous encourager, eſſayez-vous d'avance.
Allez lui déclarer notre tendre penchant.

ISABELLE.

Parler à ce Portrait ! Ah ! quelle extravagance !
Il faudra donc que je lui diſe ainſi...
(Elle ſe leve de la table.)

PIERROT.

Donnez-vous pour l'inſtant certain air d'innocence.

ISABELLE.

Les yeux baiſſés ?

LEANDRE.

Fort bien.

ISABELLE.

Je ne ſçaurois.

COLOMBINE ET PIERROT.

Si, ſi.

ISABELLE, *s'adreſſant au Tableau.*

Monſieur, voilà l'Amant que mon cœur a choiſi,
Je ne ſçaurois aimer que lui.
Conſentez-vous à me le donner ?

CASSANDRE, *forçant ſa voix.*

Oui.

QUINQUE.

ISABELLE.
Ô ciel ! ô ciel!
Quel tour cruel!
Eſt-il croyable ?
Mais c'eſt le diable.
Maudit vieillard,
qu'on croit parti,
Qui dans l'inſtant
ſe trouve ici !
Il a tout vu,
Tout entendu.
Qui l'auroit cru?
Tout eſt perdu.
Il va crier,
Peſter, jurer ;
Il va vouloir nous
ſéparer,
Nous ſéparer,
nous défunir.
Ah ! pourriez-
vous y conſentir?
Jamais, jamais,
Je ne pourrais.
Plutôt mourir,
Plutôt mourir.

LEANDRE.
O ciel ! ô ciel!
Quel tour cruel!
Eſt-il croyable ?
Mais c'eſt le diable.
J'en ſuis, j'en ſuis
tout interdit.
Tout ſtupéfait ;
Tout déconfit.
Il a tout vu, &c

(*Comme Iſabelle.*)

CASSANDRE.
Ah ! j'ai tout vu,
Tout entendu.
Un tour ſemblable
Eſt-il croyable?
Qui l'auroit cru ?
(*bis.*)
J'en doute encor,
moi qui l'ai vu.
Vous voilà pris
au dépourvû.
Quoi! votre cœur
eſt abattu !
Il ne faut pas déſeſpérer.
Vous ſçaurez bien
vous en tirer.
Vous ne cherchiez
qu'à me trahir.
Et moi j'ai ſçu
vous prévenir.
Ah! ah! ah! ah!
Ah ! quel plaiſir!
&c.

COLOMBINE.
O ciel! O ciel!
Quel tour cruel!
Eſt-il croyable ?
Mais c'eſt le diable.
Maudit vieillard,
qu'on croit parti,
Qui dans l'inſtant
ſe trouve ici !
Il a tout vu ;
Tout entendu.
De ſon courroux
Je crains les coups.
Il va crier, peſter,
jurer,
Où me cacher,
Où me fourrer?
A ſes regards
Comment m'offrir ?
Comment le fuir?
Que devenir ?
Jamais, jamais
Je n'oſerais,
Je ne pourrais
Le démentir.

PIERROT.
O ciel ! ô ciel !
Quel tour cruel !
Eſt-il croyable ?
Mais c'eſt le diable,
J'en ſuis, j'en ſuis tout interdit.
Tout ſtupéfait,
Tout déconfit ;
Il a tout vû,
Tout entendu, &c.
(*Comme Colombine.*)

CAS-

CASSANDRE, *à Isabelle.*

Eh bien ! vous ne dites plus mot !
Quel eſt donc à préſent le ſoin qui vous occupe ?

LEANDRE.

Monſieur...

CASSANDRE.

Taiſez-vous, maître ſot.
(A Iſabelle.)
Vous avez cru que j'étois votre dupe.

ISABELLE, *d'un air ſoumis.*

Monſieur,.. c'eſt malgré moi... je ne prévoyois pas...
Et j'eſperois ſi peu... pour ſortir d'embarras...
Ma réſolution... Parle, toi, Colombine.

CASSANDRE.

Et que dira cette coquine ?..

COLOMBINE.

Puiſque vous ſçavez tout, il faut vous l'avouer.
Ce que l'on en faiſoit, c'étoit pour vous jouer.
On ſe moquoit de vous, Monſieur, je le confeſſe.
On ne le fera plus, vous avez trop d'adreſſe.

CASSANDRE.

La plus noire des trahiſons!..

PIERROT.

Monſieur, un peu de patience.
Nous ne l'avons pas fait ſans de grandes raiſons.
L'Amour... ce petit Dieu... qui fait par ſa puiſſance...
Extravaguer l'adoleſcence...
Et... conduit la vieilleſſe aux petites maiſons...

CAS-

CASSANDRE.

Eh bien ?

PIERROT.

Eh bien ! Monſieur... lorſque ſa flamme brille...
ça fait qu'on ne voit goute... & la chaleur du feu...
Enfin c'eſt pour votre neveu ;
ça ne ſort pas de la famille.

CASSANDRE.

C'eſt à merveille... mais de mon juſte courroux
Vous devez éprouver les coups.
Je veux, quoi que vous puiſſiez dire,
Etre enfin le dernier à rire...
Je vous unis tous deux, pour me venger de vous.

COLOMBINE, *à Caſſandre.*

Nous ne ſommes pas moins coupables.
Nous avons machiné ces complots déteſtables ;
(montrant Pierrot.)
Voulez-vous nous punir auſſi ?

CASSANDRE.

Mariez-vous. Allez au Diable.

COLOMBINE, *faiſant la révérence.*

Grand-merci.

VAUDEVILLE.

TOUS, *hors Caſſandre.*

Le Dieu de la tendreſſe
Sourit à la jeuneſſe.
Il fuit avec courroux
Les vieux & les jaloux.
De l'Amour,
En ce jour,
Goûtons l'aimable ivreſſe.
Ses ardeurs
Dans nos cœurs
Ne portent que des coups
Doux.

CASSANDRE.

Du Dieu de la tendreſſe,
Heureux qui peut ſans ceſſe
Affronter le courroux,
Braver, braver les coups !
De l'Amour,
En ce jour,
Je fuis la voix traîtreſſe.
Ses douceurs,
Ses ardeurs,
Bien-tôt nous rendent tous
Foux.

CASSANDRE.

L'amour eſt un enfant
Fier & doux par caprice.
Ce qu'il donne, à l'inſtant
Il le reprend.
Après quelque ſervice,
Il vous met hors de lice.
Il ne fait nul état
D'un vieux ſoldat.
(Tous reprennent le Rondeau.)

LEANDRE & ISABELLE, *en Duo.*

L'Amour, de nos ſouhaits
A comblé la meſure.
Célébrons à jamais
Ses doux bienfaits.
Ce moment nous aſſure
Une volupté pure.
Pour qui ſçait en jouir
Ah ! quel plaiſir !
(On reprend le Rondeau.)

CO-

COLOMBINE.

Le bonheur de Pierrot...

PIERROT.

Eſt dans ſa Colombine.

COLOMBINE.

Colombine en Pierrot...

PIERROT.

Trouve un bon lot.

COLOMBINE.

Cette œillade aſſaſſine...

PIERROT.

Cette peſte de mine...

COLOMBINE.

Promet, promet beaucoup.

PIERROT.

Et tiendra tout.

(On reprend le Rondeau en Chœur.)

FIN.

LE BAL,

COMEDIE,

EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

Par Mr. DESCHAMPS.

La Musique de Mr. SARTI,

Grand-Maître de la Chapelle Royale, & Directeur de la Musique de Leurs Majestés.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1770.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

Avec Permission du Roi.

PERSONNAGES.	*NOMS DES ACTEURS.*
SAINFAR,	Mr. De la Tour.
JULIE, *femme de Sainfar,*	Mad. d'Eſcablons.
TIMANTE, *vieillard,*	Mr. Caſimir.
LUCILE, *amie de Julie & Pupile de Timante,*	Mad. Dinezi.
ARAMINTE, *vieille amoureuſe du Chevalier,*	Mad. Dartimon.
LE CHEVALIER, *ami de Sainfar, amant & aimé de Lucile,*	Mr. Hébert.
ARISTE, *ami de Sainfar & du Chevalier,*	Mr.
CRISPIN, *valet de Sainfar,*	Mr. Dinezi.
FINETTE, *ſuivante de Julie & femme de Criſpin,*	Mad. Mercier.
PASQUIN, *autre domeſtique de Sainfar,*	Mr. Deſcablons.
TROUPE *de Maſques.*	

La Scene eſt à Paris chez Sainfar.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

A SON EXCELLENCE,

MONSIEUR LE COMTE

DE HOLK,

Chevalier, Conſeiller Privé de Conférence, Grand-Maître de la Garderobe, & Intendant des menus plaiſirs de SA MAJESTE´ LE ROI DE DANNEMARC, ET DE NORVE´GE, &c. &c. &c.

MONSIEUR!

ME permettre de Vous dédier cette piece, c'eſt la prendre ſous vôtre protection, c'eſt me raſſurer ſur ſon ſort, & me donner de nouvelles marques de vôtre bienveillance. J'en ſuis vivement pénétré, & je ſupplie vôtre Excellence de ne pas déſapprouver le témoignage public de ma ſenſibilité. Vôtre modeſtie me défend l'éloge des qualités qui Vous diſtinguent ; mais elle ne peut condamner les ſentimens qui m'engagent à lui offrir le tribut de ma reconnoiſſance. Elle eſt gravée dans mon cœur avec des traits ineffaçables.

L'ouvrage que je prends la liberté de préſenter à vôtre Excellence, eſt d'un genre ſi futile en lui-même, que pour le traiter avec ſuccès il faudroit réunir tous les talens qui me manquent. J'eſſaye, ſans me flatter de réuſſir. Auſſi n'ai-je deſſein d'oppoſer à la critique judicieuſe, que le deſir de contribuer à l'amuſement du Prince auquel j'ai la gloire d'appartenir, & l'envie de vous plaire. Ce ſont les ſeuls motifs qui m'ayent guidé. Puiſſent-ils me concilier l'indulgence que l'on ne doit pas à la témérité! Puiſſent-ils, ſur-tout, juſtifier les bontés & la protection dont vôtre Excellence a daigné m'honorer juſqu'à préſent! J'oſe en ſolliciter la continuation, & vous aſſurer de tous les efforts que je ferai pour la mériter, par mon zèle & le profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie.

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le trés-humble & très obeiſſant Serviteur,

DESCHAMPS.

LE BAL,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon & deux Cabinets dans le fond.

CHOEUR DE MASQUES.

Chantons, faiſons les foux ;
Le Plaiſir nous inſpire.
En dépit des jaloux
Celébrons ſon empire.

ARISTE & FINETTE.

Dans l'ombre de la nuit,
Sous l'aîle du myſtere,
Le Plaiſir nous conduit,
Et l'Amour nous éclaire.

CHOEUR.

Chantons, faiſons les foux ;
Le Plaiſir nous inſpire.
En dépit des jaloux
Célébrons ſon empire.

Tous les Maſques ſe diſperſent & ſont ſuppoſés paſſer dans la ſalle du Bal. Julie & Finette reſtent ſeules & ſe démaſquent.

SCENE II.

JULIE, *en Domino*, FINETTE.

FINETTE.

Eh! bien, Madame, en douterez-vous encore? Vous voyez ce qui se passe ici ; Monsieur vôtre Epoux qui vous croit absente, donne une fête à sa nouvelle maîtresse... mort de ma vie... si j'étois à vôtre place, je ferois un beau vacarme... vous riez!

JULIE.

Oui, ta vivacité me divertit autant que l'amour de mon mari.

FINETTE.

Après un an de mariage, essuyer un tel affront, & le souffrir de sang froid!.. mais j'espere que vous n'êtes venue ici que pour dévisager vôtre rivale.

JULIE, *en souriant.*

Dévisager ma rivale!... Elle m'est trop chere pour en venir à une pareille extrêmité.

FINETTE.

Vous la connoissez donc, Madame!

JULIE, *tirant un portrait de sa poche.*

C'est ma meilleure amie... tiens, regardes, vois quel est l'objet contre lequel tu veux exciter ma colere.

FINETTE.

Aurois-je la berlue!.. Ce portrait... C'est le vôtre, Madame.

JULIE,

JULIE.

Eh ! vraiment, oui.

FINETTE.

Quoi, Madame, c'eſt de vous que Sainfar eſt amoureux ! Je ne m'attendois pas à celui-là, par exemple.

JULIE.

Ce miracle arriva dans un Bal où nous nous trouvames l'autre jour. Mon mari, que je m'étois fait un plaiſir d'y ſurprendre, me ſuivoit avec empreſſement: Je m'en apperçus, & je feignis de l'éviter : Nous nous rencontrâmes enfin. Il me preſſa de lui confier qui j'étois ; mon refus irrita ſa curioſité, & le volage me quitta le plus amoureux de tous les hommes.

FINETTE.

Et vous pouvez vous amuſer d'une intrigue...

JULIE.

Qui ne peut avoir de ſuites fâcheuſes pour moi. Je connois Sainfar, ma douceur le ramenera plus facilement que tout l'éclat que je pourrois faire.

FINETTE.

Oh ! ma foi, Madame, il n'y a douceur qui tienne. Quand on eſt offenſée il faut ſe venger. Mais par quel heureux hazard avez-vous ſû l'hiſtoire de ce Bal?

JULIE.

Par Sainfar lui-même. Pour me débaraſſer de ſes importunités, je lui promis de me faire connoître

plutôt qu'il ne l'eſpéroit. Il inſiſta pour un jour de cette ſemaine, je fixai celui-ci, & c'eſt pour m'engager à me découvrir, que ſous le nom d'Ariſte, il donne aujourd'hui ce bal qui t'indiſpoſe ſi fort contre lui.

FINETTE.

Il s'imagine donc que vous ignorerez toujours qu'en ſon abſence...

JULIE.

Au contraire. Sainfar me voyant déterminée à paſſer quelques jours à la campagne, m'a confié le projet de cette fête, en me conjurant, toûjours au nom d'Ariſte, de vouloir bien différer mon départ.

FINETTE.

Et vous ne l'avez pas pris au mot?

JULIE.

Je n'avois garde.

FINETTE.

Cependant, ce voyage n'étoit qu'une feinte?

JULIE.

D'accord; mais cette feinte m'étoit néceſſaire.

FINETTE.

Je ne crois pas que Monſieur vôtre époux ait inſiſté long-tems pour vous retenir.

JULIE.

Auſſi long-tems qu'il le falloit, pour donner un plus grand prix à ſa complaiſance.

FINETTE.

Le fourbe!

JULIE.

JULIE.

Il a ſeulement exigé que mon abſence fût ſecrete.

FINETTE.

Que j'aurois eu de plaiſir à rompre toutes ſes meſures!

JULIE.

J'ai conſenti à tout. Je ſuis partie ce matin, comme tu ſais, & nous voilà de retour ſans qu'on ait rien ſoupçonné de mon artifice.

FINETTE.

Je ſuis maintenant au fait; mais pourquoi ces ajuſtemens de Bohémiennes, & comment Lucile ſe trouve-t'-elle mêlée dans tout ceci?

JULIE.

Je t'inſtruirai de tout. Tu vas être témoin d'une ſcene excellente, concertée entre nous, pour forcer Timante de conſentir au mariage de ſa Pupile avec le Chevalier.

FINETTE.

Lucile eſt fille, elle meurt d'envie d'être mariée, c'eſt une choſe bien naturelle. Pour y réuſſir, il faut tromper un vieux tuteur, cela eſt encor dans l'ordre; mais vous, Madame, vous jouez gros jeu; Meſſieurs les maris n'aiment pas à être dupes.

JULIE.

Laiſſe-moi faire: Je m'en tirerai bien. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'Ariſte, que mon mari a mis dans ſa confidence, eſt dans nos intérêts contre lui & nous avertit de tout ce qui ſe paſſe.

FINETTE.

C'eſt bien fait, & ſi Monſieur Criſpin, mon très cher & très brutal époux, s'aviſoit de me jouer de pareils tours, je lui ferois bien voir...

JULIE.

Lucile ne vient point... rentre dans le Bal, dis lui que je l'attends ici : obſerve Sainfar, empêche-le de nous ſurprendre... va, nous ne tarderons pas à te rejoindre.

(Finette ſort.)

SCENE III.

JULIE *ſeule.*

AIR.

Que ton empire a de charmes,
Hymen, que tes nœuds ſont doux,
Quand on regne ſans allarmes
Sur le cœur d'un tendre époux!
Si l'objet qui nous engage
Nous mépriſe, & porte ailleurs
Et ſes vœux & ſon hommage,
L'hymen n'a que des rigueurs :
Mais ſi d'un feu ſans partage
L'amour enflamme nos cœurs,
Ce n'eſt plus un eſclavage :
C'eſt une chaîne de fleurs.

Que ton empire, &c.

SCE-

SCENE IV.

JULIE, LUCILE *en Domino, ſe démaſque en entrant.*

JULIE.

EH! bien?

LUCILE.

Vous me voyez terriblement inquiette. Je viens de parcourir le Bal, les maſques arrivent en foule, & nos gens ne paroiſſent point encore. Si le Chevalier avoit été trahi...

JULIE.

N'eſt-il pas ſûr de ceux dont il ſe ſert?

LUCILE.

Il croit l'être. Franchement je ne ſuis pas tranquile.

JULIE.

En ce cas je plains le pauvre Chevalier. Vôtre mauvaiſe humeur lui vendra cher la complaiſance que vous avez eue de vous rendre ici.

LUCILE.

Ai-je tort? Il ne riſque rien, lui; mais, moi, qu'aurois-je à répondre à mon tuteur s'il découvroit nôtre ſtratagême? Il me croit avec vous à la campagne, & je ſuis au Bal.

JULIE.

N'eſt-ce pas avec moi? Dans ma maiſon? Ne craignez rien à cet égard. Ah! ma chere Lucile, ſou-

souhaitez seulement que le Chevalier soit digne de tout ce que vous faites pour lui.

LUCILE.

S'il me trompoit, il y perdroit plus que moi.

JULIE.

Vous n'en seriez pas moins trahie; mais nous ne sommes pas ici en sûreté; allons nous reposer dans mon appartement, j'ai la clef du petit escalier, Finette viendra nous avertir...

LUCILE.

Non, Madame, rentrons dans le Bal, je vous en conjure. Je crains que le Chevalier...

JULIE.

Vôtre crainte n'est pas fondée; mais, rentrons, puisque vous le voulez.

(*Elles se remasquent & sortent.*)

SCENE V.

SAINFAR, *en Domino & sans masque*, CRISPIN *en habit ordinaire.*

CRISPIN.

Tout vous réussit, Monsieur; Madame est absente. Elle a prévenu vos desirs & vous voilà le maître pour deux jours.

SAINFAR.

L'inconnue n'arrive point encore: Crispin, je meurs de crainte & d'impatience?

CRIS-

CRISPIN.

De grace, Monſieur, apprenez-moi par quel caprice, ou par quelle fatalité, la tendre Julie a ceſſé de vous paroître aimable ?

SAINFAR.

Belle queſtion. N'eſt-elle pas ma femme ?

CRISPIN.

Cette raiſon eſt conſéquente ; mais, Monſieur, ne pourriez-vous pas lui paſſer ce petit défaut là, en faveur de tant de bonnes qualités dont elle eſt ſi abondamment pourvue?

SAINFAR.

J'eſtime Julie & je le dois. Pour de l'Amour, je ne crois pas qu'elle ſoit en droit d'en exiger après un an de mariage.

AIR.

L'Hymen, le Plaiſir & l'Amour,
Rarement ſe fixent enſemble.
Le même inſtant qui les raſſemble,
Les voit s'envoler ſans retour.
L'hymen eſt un Dieu redoutable
Qui ne ſourit preſque jamais :
L'Amour eſt un enfant aimable,
Que l'on amuſe à peu de frais.
Si je ne puis briſer la chaîne,
Dont l'hymen a ſerré les nœuds,
Pour en bannir toute la gêne,
Je ne veux plus borner mes vœux.

L'hymen, &c.

CRISPIN.

Mais enfin, vous n'avez encore vû que les yeux de vôtre inconnue.

SAIN-

SAINFAR.

Ce ſont les plus beaux yeux du monde. Et ſa taille!.. Sa taille eſt cent fois plus élégante que celle de Julie. Leur ſon de voix eſt le même, à peu de choſe près... Celui de l'inconnue plus touchant encore.

CRISPIN.

N'en dites pas davantage, Monſieur, elle eſt parfaite, ſi je veux vous en croire. Cependant, comme le reſte de ſa perſonne ne répond peut-être ni à la taille, ni aux yeux, je vous conſeille de ne lui parler que ſous le maſque.

SAINFAR.

Tu lui fais tort, Criſpin; ce que j'imagine eſt au-deſſus de ce que j'ai pû voir.

CRISPIN.

Monſieur, l'imagination eſt un peintre qui flatte ordinairement ſes portraits.

SAINFAR.

Tu extravagues, mon pauvre garçon.

CRISPIN.

Je vous prêche une morale...

SAINFAR.

Qui n'a pas le ſens commun...

(Julie traverſe le Théâtre avec Lucile & le Chevalier.)

SCE-

SCENE VI.

SAINFAR, CRISPIN *sans masques.* LUCILE, JULIE, LE CHEVALIER *masqués.*

JULIE.

Il est tems d'aller changer d'habits.

SAINFAR

Je crois entendre... Oui, c'est elle ; c'est l'inconnue, regarde... examine... que d'attraits!.. (*Il court au devant de Julie qui veut l'éviter.*) Ne croyez pas m'échapper, non, c'est trop long-tems prolonger mon incertitude.

JULIE.

Sainfar...

SAINFAR, *la retenant.*

De grace...

JULIE.

Ne m'arrêtez pas, vous dis-je... On peut tout obtenir par la soumission, le respect & la complaisance : Je n'accorderai rien à la témérité. (*Elle sort.*)

SAINFAR.

Vos détours sont inutiles... Je ne vous quitte plus. (*Il suit Julie.*)

SCENE VII.

LUCILE, LE CHEVALIER, *démasqués.*

LUCILE.

Vous voyez, Monsieur ; voilà les hommes ! Sainfar, époux de la femme la plus estimable, a vain-

vaincu pour l'obtenir des obſtacles preſque inſurmontables ; à peine la poſſede-t'-il, qu'il la néglige, la trahit... Hélas ! c'eſt peut-être là le ſort qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Qu'oſez-vous ſoupçonner ? moi ! vous trahir ! Lucile, vous ne le penſez pas.

LUCILE.

Non ; mais je le crains.

LE CHEVALIER.

Voulez-vous que par le ſerment le plus ſolemnel....

LUCILE.

Si je vous ſoupçonnois, un ſerment ne me raſſureroit pas. Chevalier, ſi vous me faiſiez repentir un jour de la démarche que je fais aujourd'hui !

LE CHEVALIER.

Vous êtes la maîtreſſe de la juſtifier, cette démarche. Dérobez-vous à vôtre tyran : venez recevoir ma foi, m'aſſurer la vôtre, & ſortant d'ici dès ce moment...

LUCILE.

N'achevez pas, Monſieur. Comment donc ? C'eſt un enlévement que vous me propoſez ?

LE CHEVALIER.

Songez que jamais nous ne retrouverons une occaſion auſſi favorable.

LUCILE.

Nous n'aurons du moins rien à nous reprocher.

LE CHEVALIER.

Je vous entens, Mademoiſelle, vous voulez vous conſerver pour Timante.

LUCI-

LUCILE.

Ce reproche vous ſied bien, à vous, qui ne quittez pas vôtre charmante Araminte.

LE CHEVALIER.

Vous n'ignorez pas les raiſons qui m'ont forcé de la ménager, ces raiſons ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, je ne crains plus qu'Araminte abuſant de ſon aſcendant ſur l'eſprit de mon père...

LUCILE.

A quoi bon ces explications? Je ne ſuis point jalouſe, & j'ai trop bonne opinion de vôtre délicateſſe pour craindre une pareille rivale... Je ne vous demande qu'un peu plus de confiance.

LE CHEVALIER.

Il faut donc tout attendre du tems, & de ma conſtance.

LUCILE.

Perſonne ne vient. Chevalier, êtes-vous ſûr que vos lettres ayent été fidélement remiſes?

LE CHEVALIER.

Aſſûrement; l'heure, le déguiſement, je n'ai rien oublié.

LUCILE.

Et perſonne ne vient! Je vous l'avouerai, je commence à mal augurer de tout ceci.

LE CHEVALIER.

Et moi, j'eſpere.

LUCILE.

Chut, j'entends quelqu'un.

(*Ils remettent leurs maſques.*)

SCENE VIII.

ARISTE, LUCILE, LE CHEVALIER, *masqués.*

ARISTE.

Ne craignez rien : C'est Ariste.

LUCILE, *se démasquant.*

Vous m'avez effrayée.

ARISTE.

Araminte me fuit.

LUCILE.

Ah ! je respire.

LE CHEVALIER.

Entrons dans ce Cabinet, Mademoiselle, nous y trouverons Julie.

ARISTE.

Elle vous y attend. Retirez-vous.

SCENE IX.

ARAMINTE & ARISTE, *masqués.*

ARAMINTE, *en habit galant.*

Est-ce vous, masque officieux ? Pardon, si je ne vous ai pas suivi... J'étois obsédée par une foule

le de jeunes gens... Mais, quoi donc ?.. Je suis la prémiere au rendez-vous!.. Je ne vois pas le berger en question.

ARISTE.

Ne vous impatientez pas, ma belle Dame, on ne vous laissera pas long-tems seule.

ARAMINTE.

Excusez ma timidité ; mais si quelqu'un...

ARISTE.

Le maître de ce logis est mon intime ami, cet appartement est sûr ; n'ayez aucune inquiétude.

SCENE X.

ARAMINTE *seule, ôtant son masque.*

J'étouffe ; prenons un peu l'air. Cette avanture est inconcevable. Un jeune homme me voit, devient éperduement amoureux, me fait demander une entrevue & m'offre sa fortune & sa main, s'il a le bonheur de me plaire... Cette proposition là me dégoûte furieusement du Chevalier... Mon nouvel amant sous l'habit d'un jeune Berger... Moi, sous celui d'une innocente bergére. Quelle délicatesse dans l'idée de ce déguisement ! Il sera mon Tircis... Je serai sa charmante Climene... Couchés, sur un verd gazon, à l'abri d'un ombrage frais... Le chant des Rossignols, le murmure des eaux... Ah ! que nous allons passer d'heureux momens.

(*Elle chante ridiculement en se regardant dans un miroir.*)

Tircis, Climene vous appelle,
Volez, rendez-vous auprès d'elle.

SAINFAR, *traverse le Théâtre en parlant au Chevalier.*

Je suis trop heureux de pouvoir vous obliger, mon ami, vous êtes absolument le maître ici ; mon valet aura soin d'en écarter les importuns.

ARAMINTE, *tournant la tête.*

Ce n'est pas encore lui. Il semble que tout soit d'accord pour me désespérer.

(Pendant le prélude de l'air suivant, Araminte s'examine & rajuste sa coëffure.)

AIR.

Aujourd'hui l'amour m'apprête
La plus brillante conquête :
Employons tous mes secrets
Pour augmenter mes attraits.
Il faut jouer l'innocente,
Affecter l'air enfantin,
Et d'une voix nonchalante
Dire, en retirant la main,
Finissez, petit badin.
Mais il devient téméraire...
Il méprise ma colère...
Il se jette à mes genoux...
Belle Climene, j'expire...
Ah ! soulagez mon martire...
Cher Tircis, relevez-vous...
Oui, l'on s'intéresse à vous.

Aujourd'hui, &c.

Je crois le voir à mes pieds. Mais il est dix heures & il ne vient point... Ah ! le voici... Comme le cœur me bat.. Eh ! bon Dieu, j'allois oublier les mouches.

(Pendant qu'Ariste & Timante s'approchent, Araminte se retire dans un des coins du Théâtre

âtre ; ſe couvre le viſage de mouches & remet ſon maſque.)

SCENE XI.

ARISTE, TIMANTE & ARAMINTE *maſqués.*

ARISTE, *à Timante.*

Voici la jeune perſonne dont on vous a parlé, ſouvenez-vous qu'elle eſt belle, riche, & qu'elle a pour vous la plus tendre eſtime.

TIMANTE.

Ne pourrai-je au moins ſavoir quel eſt celui qui s'intéreſſe ſi vivement à mon bonheur.

(Araminte revient à la Scene.)

ARISTE.

Point de curioſité indiſcrette. *(à Araminte.)* Ma belle Dame, vous voyez devant vous l'heureux mortel que vos yeux ont rendu ſenſible. Soyez généreuſe, & ſongez qu'un Cavalier de vingt-deux ans, bienfait, & poſſeſſeur d'une fortune immenſe, mérite que l'on paſſe ſur bien des petites formalités.

ARAMINTE.

Laiſſez-moi faire, & daignez m'apprendre à qui je ſuis redevable...

ARISTE.

Vous le ſaurez dans peu. Vous voilà ſeuls, perſonne n'interrompra vôtre tête à tête : Employez-bien des momens auſſi précieux.

AIR.

En amour, avec adreſſe
Il faut profiter du tems.
Tendres cœurs que ce Dieu bleſſe,
Ménagez bien les inſtans
Que vous laiſſe la jeuneſſe.

(*à Araminte.*)
Pour enchaîner vôtre amant
Ne ſoyez pas trop rebelle.

(*à Timante.*)
Pour ſubjuguer vôtre belle
Attaquez-la vivement.
En amour, &c.

TIMANTE.

Je vais profiter de vos agréables leçons.

ARAMINTE, *ſerrant furtivement la main d'Ariſte.*

Comptez ſur ma reconnoiſſance.

ARISTE, *à part.*

Allons retrouver nos jeunes gens, & leur apprendre le ſuccès de ma commiſſion. (*En ſortant.*) Le joli couple!

SCENE XII.

ARAMINTE & TIMANTE, *maſqués.*

(*Araminte doit jouer cette Scene d'un ton précieux & minaudier; & Timante, en imitant ridiculement nos jeunes agréables.*)

TIMANTE, *à part.*

Abordons-la.

ARA-

ARAMINTE, *à part.*

Il approche... un ſoupir ne ſeroit pas déplacé... Cela donne un air de jeuneſſe... Ah!

TIMANTE.

Aimable Bergere...

ARAMINTE.

Charmant Berger...

TIMANTE.

Ne trouvez-vous pas ſurprenant qu'un maſque...

ARAMINTE.

Ah! Berger, point du tout, un maſque de vôtre eſpéce...

TIMANTE

De mon eſpéce... mais en vérité...

ARAMINTE.

N'eſt pas fait pour ſurprendre déſagréablement.

TIMANTE.

Vous êtes bien bonne.

ARAMINTE.

Je le crois même dangereux pour une jeune & timide Bergere ſans expérience: Car enfin, me trouver ſeule avec vous à la ſollicitation d'un ami commun, me rendre au Bal, vous y parler tête à tête...

TIMANTE.

Ne craignez rien de ma part... Je ſuis amant reſpectueux, & je ne doute pas...

ARAMINTE.

Quand on eſt fait comme vous on ne doit douter de rien... N'allez pas non plus imaginer...

TIMANTE.

Je n'imaginerai que ce qu'il vous plaira; mais vous, mon adorable, qu'allez-vous penſer de ma témérité?

ARAMINTE.

Hélas! Je n'en penſerai que ce que je dois... Ah!...

TIMANTE.

Vous ſoupirez, ma charmante; aurois-je le bonheur de vous inſpirer une émotion ſi tendre?

ARAMINTE.

Profitons du tems, Monſieur. Le Bal eſt commencé. Nous ſommes tranquiles, voyons, qu'avez-vous à me dire? Il ne me convient pas, je crois, de parler la premiere.

TIMANTE.

Vous avez raiſon; auſſi comptai-je bien, ſi vous me le permettez, m'expliquer & vous faire une déclaration dans les formes.

ARAMINTE.

On vous le permet, Monſieur, on vous le permet... Cependant comme vous ne me voyez pas, n'allez pas croire que je ne ſai point rougir: Je rougirai, Monſieur; mais que cela ne vous empêche pas de vous expliquer.

TIMANTE.

AIR.

De mon cœur, le maudit amour
Se plaît à faire une fournaiſe.
Il me tourmente nuit & jour
Et ce tourment me rend bien aiſe.

Aux

Aux loix de ce petit fripon
En vain je veux être rebelle;
En vous voyant, ma colombelle,
Mon cœur, comme le papillon,
Vient se brûler à la chandelle.

De mon cœur, &c.

ARAMINTE.

Voilà qui est du dernier galant... Une fournaise, un papillon, & puis... Comment m'avez-vous appellée?

TIMANTE.

Ma colombelle.

ARAMINTE.

Le joli nom!

TIMANTE.

Ma colombelle, mon adorable colombelle.

ARAMINTE.

Je ne sais où j'en suis... Laissez-moi rentrer dans le Bal pour me remettre un peu du trouble où m'a jettée vôtre déclaration.

TIMANTE.

Comment? nous séparer sans que je sache à quoi m'en tenir!

ARAMINTE.

Je ne vous défens pas de me suivre; mais à mon âge on est si peu faite à de pareils discours, qu'il me faut du tems pour méditer ma réponse... Et d'allieurs, si quelqu'un de ceux qui nous ont vûs dans le Bal nous surprenoit ici, que pourroit-on penser?

TIMANTE.

Au moins, accordez-moi le plaisir de vous voir un instant...

ARAMINTE.

Oh ! les intrigues amoureuses ne se menent pas si vite. Il faut mériter les faveurs avant de les obtenir... Allons, donnez-moi le bras, mon colombeau ; n'est-ce pas là le mot ? colombeau, colombelle, n'est-ce pas comme qui diroit tourtereau ?

TIMANTE.

Vous me raviſſez ; mais enfin...

ARAMINTE.

Non Berger, vous êtes trop preſſant... Encore une fois, Tircis, donnez le bras à vôtre Climene. Quand je ſerai remiſe de mon trouble, nous reprendrons nôtre converſation. Chemin faiſant, vous me répéterez vôtre compliment, car il m'a paru délicieux.

(*Ils ſortent.*)

SCENE XIII.

LUCILE, LE CHEVALIER, *démaſqués*, FINETTE *au fond du Théâtre.*

LUCILE.

Suivez-les, Chevalier, il eſt important qu'ils n'ayent enſemble aucune explication ſecrette.

LE

LE CHEVALIER.

J'ai cru devoir prévenir Sainfar ſur tout ceci, & lui faire confidence...

LUCILE.

Quoi! Monſieur, vous avez eu l'indiſcrétion de lui dire que je ſuis chez lui? Il ne vous reſte plus qu'à lui confier que j'y ſuis avec ſa femme.

LE CHEVALIER.

Eh! Mademoiſelle, me croyez-vous capable de vous compromettre?

LUCILE.

Voilà le fruit de ma facilité, & vôtre imprudence avec Sainfar...

LE CHEVALIER.

Je ne vous ai pas nommée; mais pouvois-je diſpoſer de ſa maiſon ſans l'en avertir? cet appartement n'auroit-il pas été rempli d'importuns?

LUCILE.

Ne ſais-je pas que vous avez toûjours raiſon?

LE CHEVALIER.

Je ne ſais par quel malheur je ne fais aujourd'hui rien qui ne vous déplaiſe.

LUCILE.

Vous êtes fort à plaindre, en vérité.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en ſoit, je ne crois pas avoir tort.

LUCILE.

Non vraîment, c'eſt moi qui ſuis une capricieuſe.

LE

LE CHEVALIER.

Je ſuis au déſeſpoir...

LUCILE.

Vôtre ton déſolé ne m'en impoſe pas, je vous en avertis.

LE CHEVALIER, *avec timidité.*

Je pourrois me juſtifier aiſément ; mais vôtre eſprit n'eſt pas dans une ſituation... Vous êtes aujourd'hui d'une humeur...

LUCILE.

Bizarre, ridicule... J'achéve la penſée... Oh! ſi je vous laiſſe continuer, vous allez infailliblement me dire que je ſuis une folle.

LE CHEVALIER.

Convenez, Mademoiſelle, que la querelle que vous me faites eſt bien injuſte.

LUCILE.

Hom!.. que je vous hais!

LE CHEVALIER.

Cependant...

LUCILE.

Ne me parlez pas davantage, je ne veux plus vous entendre... Je ſuis dans une colere!.. Allez, Monſieur, rentrez dans le Bal, & ne laiſſez pas plus long-tems Araminte ſeule avec Timante.

(Le Chevalier ſort, Finette qui faiſoit le guet au fond du Théâtre revient à la Scene.)

LUCILE, *ſeule.*

Faites des confidences!

FI-

FINETTE.

Mademoiselle, j'apperçois Sainfar.

LUCILE *remet son masque.*

Cours vite avertir Julie.

(Elle veut sortir, Sainfar l'arrête.)

SCENE XIV.

SAINFAR, LUCILE *masquée, ensuite* FINETTE *en Bohémienne.*

SAINFAR, *prenant Lucile pour Julie.*

Je vous retrouve enfin, cruelle... Que dois-je penser de vôtre obstination à me fuir ? Est-ce haine? Est-ce mepris?.. Quoi ! vous ne daignez ni me répondre, ni m'honorer d'un coup d'œil.

LUCILE, *à part.*

Le volage!

SAINFAR.

AIR.

Ah ! sur l'amant qui vous adore,
Fixez vos regards inquiets.
Eh ! quoi ? Vous balancez encore?
Le tendre amour, dont j'éprouve les traîts,
Ne doit-il pas vous répondre à jamais
Du feu, qui pour vous me dévore.

Ah, sur l'amant, &c.

LUCI-

LUCILE.

Je ne suis point celle que vous cherchez; mais, Sainfar, je suis assez vôtre amie pour vous conseiller d'éviter une pareille mépriſe... Peut-être trouveriez-vous une indiſcrette.

(*Finette paroît en Bohémienne, à la tête de pluſieurs maſques ſous le même déguiſement; Lucile lui parle en ſortant.*)

SAINFAR, *ſeul, après un moment de ſurpriſe.*

La conformité du déguiſement m'a trompé... Je ſuis un ſot & ſi Julie alloit apprendre... Peſte ſoit des Bohémiennes! Ce ſont elles qui m'ont fait perdre de vue... Comment? elles viennent me relancer juſqu'ici! Ceci eſt un peu trop fort.

(*Les Bohémiens & Bohémiennes lui ferment le paſſage en danſant autour de lui.*)

FINETTE.

AIR.

Qui veut venir nous conſulter;
Notre ſcience eſt peu commune?
Amans, maris, blondes & brune,
Vous n'avez rien à redouter,
Nous diſons la bonne fortune.

SAINFAR, *l'interrompant.*

Quoi! je ne ſerai pas le maître chez moi?

FINETTE.

2^e *partie de l'air précédent.*

Maris, qui voulez écarter
Une épouſe trop importune,
Nous avons, pour vous contenter

Vingt

Vingt receptes pour une.
Qui veut venir nous conſulter
Nous diſons la bonne fortune ?

(*Pendant cette derniere reprise, Sainfar veut s'échapper. Il en eſt encore empêché par Lucile & Julie en Bohémiennes, qui entrent en danſant au ſon du tambour de baſque.*)

SCENE XV.

SAINFAR *démaſqué*, JULIE, LUCILE, FINETTE, *en Bohémiennes.*

SAINFAR, *avec impatience.*

J'Enrage ; de grace, importunes Bohémiennes, permettez-moi de me retirer. Je ne ſuis pas curieux.

LUCILE.

Nous avons pourtant de jolies choſes à vous dire.

SAINFAR.

Je ſuis fâché qu'une affaire importante m'appelle ailleurs, & je vais...

FINETTE.

Nous n'ignorons pas quelle eſt cette affaire ; mais elle peut ſe remettre, mon bon Monſieur, elle peut ſe remettre.

SAINFAR.

Il ſeroit difficile que vous devinaſſiez le motif de mon inquiétude.

LUCI-

LUCILE.

Nous vous le dirons, si vous voulez, mon bon Monsieur, si vous voulez.

SAINFAR.

Oh! parbleu, je vous prends au mot. (*à part.*) Aussi bien n'y a-t'-il que ce moyen de m'en débarrasser.

LUCILE, *à Finette.*

Eloignez-vous... (*à Sainfar.*) Donnez-moi cette main.

JULIE.

Et à moi, celle-ci.

SAINFAR, *à part.*

Quel son de voix!.. Jamais rapport ne fut si frappant.

LUCILE, *regardant la main de Sainfar,*

Fi, cela n'est pas bien. Un homme marié, mon bon Monsieur, un homme marié.

SAINFAR.

Comment donc?

JULIE.

Ne vous effrayez pas. Vous êtes amoureux; mais ce n'est pas de vôtre femme.

SAINFAR.

Il est vrai que cela feroit un peu bourgeois.

LUCILE.

Elle est pourtant jeune, vôtre femme: assez belle pour fixer un galant homme; elle vous aime; tout le monde l'estime, la respecte, & vous la négligez!

SAINFAR.

Moi!

JU-

JULIE.

Vous faites plus. Vous saisissez le tems de son absence pour donner, sous le nom d'Ariste, une fête à la personne que vous aimez... Vous vous troublez!.. Est-ce que je dis vrai ?

SAINFAR.

Continuez.

LUCILE.

Vôtre maîtresse est actuellement ici.

SAINFAR, *déconcerté.*

Eh ! mais pourquoi non ?.. Cette maîtresse, comment l'appellez-vous ?

JULIE.

Il ne nous est pas permis de vous le dire; vous ne devez l'apprendre que d'elle-même.

LUCILE.

Le moment approche, mon bon Monsieur, le moment approche.

SAINFAR.

Quoi ! vous croyez ?..

JULIE.

On vous aime bien tendrement, mon bon Monsieur, bien tendrement.

SAINFAR.

Vous me flattez, aimable Bohémiennes; mais pour me convaincre parfaitement de vôtre science, apprenez-moi sous quel déguisement la personne en question se trouve ici... (*à part.*) Tout ceci peut n'être qu'une conjecture.

LUCILE.

Attendez... Je vois un habit blanc... Des guirlandes de fleurs...

JULIE.

Vous le savez mieux que nous, Monsieur, c'est vous-même qui avez indiqué ce déguisement.

SAINFAR, *à part.*

Je suis découvert.

JULIE.

Ménagez bien cette avanture: vôtre épouse & vôtre maîtresse sont amies.

SAINFAR, *vivement.*

C'est Lucile.

LUCILE

Pourquoi Lucile vous vient-elle dans l'esprit!.. Souhaiteriez-vous que ce fût elle?.. La soupçonnez vous?

SAINFAR.

Non pas; mais...

JULIE.

Ce n'est point Lucile; quoi qu'il en soit, vous verrez dans peu vôtre maîtresse & vôtre épouse ensemble, dans cette maison... Il pourroit arriver qu'un éclaircissement...

SAINFAR, *à part.*

Ce ne seroit pas là mon compte... C'en est assez. Je me suis prêté de bonne grace aux plaisanteries que le Bal autorise; mais comme vos prédictions n'ont aucun fondement, je vous prie de les supprimer.

LU-

LUCILE.

Je lis dans vôtre cœur... Vous nous craignez. Raſſûrez-vous, mon bon Monſieur. Vôtre épouſe ſait les uſages... Elle fermera volontiers les yeux ſur vos petites infidelités, pourvû qu'à vôtre tour vous lui permettiez...

SAINFAR.

Comment, morbleu!.. Que je lui permette...

SCENE XVI.

CRISPIN & SAINFAR *ſans maſques*, LUCILE & JULIE *maſquées*, FINETTE *au fond du Théâtre.*

CRISPIN, *bas à Sainfar.*

Monſieur...

SAINFAR.

Eh! bien?

CRISPIN.

L'inconnue vient, je crois, de rentrer dans le Bal.

SAINFAR.

J'y vole.

JULIE, *l'arrêtant.*

Un inſtant, mon bon Monſieur, un inſtant.

SAINFAR.

Quoi! vous m'arrêtez encore?

JULIE.

Il me reſte un conſeil à vous donner.

LUCILE.

Vous êtes trop galant pour lui refuſer de l'entendre.

SAINFAR.

C'eſt trop abuſer de ma patience ; je prétends...

LUCILE.

Nous échapper !.. Vous l'écouterez, ou nous vous ſuivrons.

SAINFAR.

Oh ! je vous en diſpenſe... Parlez ; Morbleu ! Je créve.

(Pendant l'Ariette ſuivante, Sainfar laiſſe éclatter les marques du plus violent dépit. Lucile le careſſe ironiquement. Finette, de ſon côté, agace Criſpin & le force de quitter la ſcene.)

JULIE.

AIR.

Vous, qui ſur l'aîle des deſirs,
Volez ſans ceſſe à l'inconſtance,
Maris, redoutez les plaiſirs,
D'une ſecrette intelligence.
Une épouſe jeune & belle
Se laſſe enfin d'aimer un infidéle :
L'amour lui dit tout bas,
Je vous prépare un plus doux eſclavage :
Elle ſourit & d'un époux volage,
Bientôt un amant plein d'appas,
La conſole & la dédommage.

Vous qui ſur l'aîle, &c.

SAIN-

SAINFAR, *s'échappant.*
Ce ſera mon affaire. Adieu.

SCENE XVII.

JULIE, LUCILE, FINETTE, *démaſquées.*

JULIE.

Nous l'avons turlupiné comme il faut.

LUCILE.

Vous voyez que malgré ma mauvaiſe humeur, je ne vous ai pas mal ſecondée.

FINETTE.

Et moi, je vous ai débarraſſées d'un ſurveillant. J'ai ſi bien tourmenté Criſpin, que je l'ai contraint de déguerpir. Quel plaiſir de faire enrager un mari!.. Cependant, Madame, il eſt tems de vous découvrir, vous riſquez à chaque inſtant d'être reconnue.

JULIE.

Qui me reconnoîtra? tu vois que Sainfar lui-même eſt la dupe de mon déguiſement; mais, allons reprendre nos habits, & voyons un peu ce que fait Ariſte.

LUCILE.

Ariſte!

JULIE.

Traveſti en femme, je l'ai vû dans le Bal tourmenter impitoyablement Timante.

FINETTE.

J'entends la voix de mon Bourru, rentrez au plus vite : Laiſſez-moi l'attendre & travailler ici pour mon compte.

LUCILE, *en ſortant.*

Ariſte en femme !.. Cela doit être plaiſant.

(*Elles remettent leurs maſques & ſortent.*)

SCENE XVIII.

CRISPIN, FINETTE *maſquée.*

CRISPIN, *ſans voir Finette.*

Ces maſques là font un train !.. C'eſt une cohue !.. Je ne ſais où me mettre pour dormir.

FINETTE.

Faiſons-le jazer & tâchons de découvrir ſi l'exemple de ſon maître n'en a pas fait un infidéle.

CRISPIN.

Encor un maſque !.. On en trouve par tout... Ah !.. C'eſt encor cette maudite Bohémienne... Elle me lorgne, & le ſommeil m'accable : Retirons nous.

FINETTE.

Comment ! ſortir ſans me regarder !

CRISPIN.

Voyez le grand malheur !

FINETTE.

Je vous retiens peut-être mal à propos : Vous attendez ici quelque brillante conquête.

CRISPIN.

Que vous importe ! paſſez vôtre chemin.

FINETTE.

Vous avez l'air un peu brutal. Au moins apprenez-moi ce que vous faites ici.

CRISPIN.

J'y ronge mon frein en attendant un maître à qui la cervelle a tourné pour un femme ou pour une guenon ; car il n'a pas encore vû celle dont il eſt amoureux.

FINETTE.

Et vous n'êtes pas tenté de l'imiter ?

CRISPIN.

Moi ! non, j'ai trop à me plaindre des femmes.

FINETTE.

C'eſt à dire que vous aimez une cruelle.

CRISPIN.

Une cruelle !.. Suis-je fait pour en trouver ? Regardez-moi bien ?

FINETTE.

Vous êtes d'une figure aſſez paſſable.

CRISPIN, *d'un ton ſuffiſant.*

Paſſable !.. Ah ! je vous crois.

FINETTE.

C'eſt une raiſon de plus pour aimer.

AIR.

Tout célébre l'amour :
Sa flamme vive & pure,
Brille & vient chaque jour
Enchanter la Nature.
Les oiseaux sous l'ombrage,
Par d'aimables concerts
Demandent tous des fers
Au Dieu qui nous engage ;
Ils lui rendent hommage,
Au nom de l'univers.

Tout célébre, &c.

CRISPIN.

Je vous écoute avec admiration, vous me paroissez fort instruite ; mais vous ne me persuaderez pas.

FINETTE.

L'amour est un sentiment si doux !

CRISPIN.

L'hymen est un joug si pesant !

FINETTE.

Comment ! seriez-vous marié !

CRISPIN.

Hé, oui, de par tous les Diables, je le suis pour mon malheur.

FINETTE.

Pour vôtre malheur ! vôtre épouse a donc bien des deffauts ?

CRISPIN

Si elle en a ! je vous en réponds. Elle est bégueule, jalouse, hargneuse, prude, entêtée & pigrie-

grieche. Ses mauvaises qualités m'ont dégouté de tout son sexe, & lui répondent de ma fidélité.

FINETTE, *à part.*

Le traître ! *(haut.)* Toutes les femmes ne ressemblent pas à la vôtre, & j'en connois...

CRISPIN.

Je vous vois venir. Ma femme ne vaut rien ; mais vous ne vaudriez peut-être pas mieux qu'elle ; je m'y tiens, crainte de pire, ainsi tendez ailleurs vos filets.

AIR.

L'amour m'a fait comme un sot,
Subir un rude esclavage.
J'ai pris femme, & j'en enrage,
Je suis content de mon lot.
Finette simple & novice
De mon cœur obtint le don ;
Aujourd'hui, c'est un Démon,
Que l'enfer pour mon supplice
A vomi dans ma maison.

L'amour, &c.

(Il sort.)

SCENE XIX.

FINETTE, *seule.*

Le faquin ! Ne diroit-on pas, à l'entendre, que j'ai tous les deffauts qu'il me donne ! Voilà comme ils sont tous, ces beaux Messieurs là... Qu'une femme ait de la vertu, ils la traittent de prude : Est-elle vive, enjouée, c'est une Coquette.

SCENE XX.

PASQUIN *avec un habit galonné & à moitié yvre*, FINETTE *masquée.*

PASQUIN.

Eh! où allez-vous, ma Princesse?.. Vous passez aussi droit qu'une balle de Paume. Est-ce que je vous fais peur?

FINETTE.

A qui en veut cet animal-là?

PASQUIN.

Vous ne dites mot? êtes-vous femme, fille, veuve? quoi? encore faut-il bien savoir à qui l'on parle.

FINETTE.

C'est Pasquin avec un des habits de son maître. Tout est en désordre ici.

PASQUIN.

Parbleu, ma petite Reine, faisons connoissance... Un instant de conversation, je vous prie... Vous avez un air qui me convient, & pour peu qu'on soit dans une certaine convenance, il faut convenir...

FINETTE.

Tout ce que je puis pour vôtre service, c'est de vous dire vôtre bonne avanture; voyez.

PAS-

PASQUIN.

Ma bonne avanture! volontiers, mon petit chat; mais rien de mauvais, je vous en prie, dans cette bonne avanture là.

FINETTE.

Donnez-moi vôtre main... Je vois d'abord que vous êtes un yvrogne.

PASQUIN.

Je ne ſuis pourtant pas gris: A trois nous n'avons bû que douze bouteilles de vin de Champagne.

FINETTE.

Vous n'êtes qu'un miſérable Valet.

PASQUIN.

Miſérable!.. Vous ne dites pas la vérité. Quand on eſt bien vêtu, bien nourri, bien payé...

FINETTE.

Vôtre nom eſt Paſquin.

PASQUIN.

Oh! pour le coup vous êtes ſorciere, Madame la Bohémienne: me reconnoître ſous cet habit! cela eſt admirable... Car enfin ſi je vous diſois...

FINETTE.

Et que pourriez-vous me dire que je ne ſache? Cet habit eſt à vôtre maître.

PASQUIN.

Cela eſt vrai; mais comme il doit m'appartenir un jour, je l'ai mis aujourd'hui pour l'eſſayer.

FINETTE.

Pour l'eſſayer!

PASQUIN.

Comme vous me regardez ! Je vois bien qu'il ne faut pas mentir avec vous... Vous saurez donc qu'ayant envie de danser, j'ai pris cet habit dans l'espérance qu'on ne me reconnoîtroit pas ; mais, baste ! on n'a pas seulement voulu me laisser entrer dans le Bal.

FINETTE.

Je le crois bien.

PASQUIN.

Qu'ai-je fait ?.. J'ai trouvé la clef de la cave... Je l'ai prise, j'y suis descendu, & je m'en suis donné !.. Ah ! c'est un petit plaisir.

FINETTE.

C'est ce qu'il me paroît.

PASQUIN.

Notre maîtresse est absente... Et son mari fait comme nous, il s'en donne aussi... Mais motus, au moins.

FINETTE.

Je ne puis vous le promettre ; mon art m'apprend qu'une certaine Finette révélera tout ce soir à vôtre maîtresse.

PASQUIN.

Vôtre art se moque de moi ; elle n'est pas ici, cette Finette ; qui pourroit le lui dire ?

FINETTE.

Vous même.

PASQUIN.

Je vous réponds du contraire ; je la connois trop bien, c'est la plus grande babillarde...

FI-

FINETTE.

Quoi qu'il en ſoit, vôtre maître ſera inſtruit de tout ce qui ſe paſſe avant de ſe coucher, & demain matin vous ſerez chaſſé avec une centaine de coups de bâton.

PASQUIN.

Miſéricorde?.. Cent coups de bâton... N'y a-t'-il rien à rabattre, Madame la Bohémienne?

FINETTE.

On n'en diminuera pas un ſeul... Je ſuis vôtre très-humble ſervante.

(*Elle ſort en lui faiſant une profonde révérence.*)

PASQUIN, *ſeul.*

Cent coups de bâton & chaſſé... Que faire... Il faut achever de nous enyvrer pour ſoutenir cette petite diſgrace avec plus de fermeté... D'où vient donc que je chancelle? c'eſt qu'apparemment je ne puis plus me ſoutenir... Repoſons-nous un moment dans l'antichambre, quittons ce maudit habit, enſuite nous irons boire ſur nouveaux frais.

SCENE XXI.

TIMANTE *démaſqué*, ARISTE *en femme & voilé ſans maſque.*

TIMANTE.

Je me ſuis démaſqué, mon obéiſſance mérite que vous ceſſiez de m'éprouver plus long-tems.

ARI-

ARISTE, *à part.*

Il me prend toujours pour Araminte ; l'avanture eſt délicieuſe.

TIMANTE.

La maniere dont vous m'avez quitté dans le Bal m'a fait ſoupçonner quelque deſſein ſecret... Vous avez été ſi peu de tems à prendre ce ridicule traveſtiſſement, qu'il falloit toute la pénétration de l'amour pour ne pas s'y méprendre.

ARISTE, *à part.*

Le vieux fou! (*haut.*) Je vous le répéte cent fois depuis une heure, beau berger, je ne ſuis point celle que vous cherchez.

TIMANTE.

C'eſt en vain que vous déguiſez vôtre voix, mon cœur me dit que vous êtes ma charmante Climene.

ARISTE.

Il faut donc s'en rapporter à lui ; je vois bien qu'il n'y a pas moyen de lui en impoſer.

TIMANTE.

Ceſſez de m'inquietter & reprenons nôtre converſation.

ARISTE.

En vérité, vous ne me donnez pas le tems de reſpirer.

TIMANTE.

Ne me trompez-vous point, ma belle enfant? Eſt-il bien poſſible que vous ſoyez libre?

ARISTE.

Hélas! ſais-je ſeulement ce que c'eſt qu'un engagement?

TI-

TIMANTE.

Divine pouponne !.. Puis-je eſpérer qu'un retour ſincere?..

ARISTE.

Ah !.. Vous connoiſſez trop bien ma ſenſibilité.

TIMANTE.

C'en eſt trop... Laiſſez-moi baiſer... cette charmante... cette adorable main...

ARISTE.

Tenez, petit importun... Comme vous me ſerrez !

TIMANTE.

Ne faites pas plus long-tems languir mon amour. Otez ce maſque importun...

ARISTE.

Je crains que vous n'abuſiez de ma facilité.

TIMANTE.

Je vous en conjure... Je vous le demande à genoux.

ARISTE.

Vous dites que vous m'aimerez toujours, dois-je vous croire ?

(Araminte entre à gauche & ſe trouve placée de maniere à ne pouvoir remarquer Timante que par derriere.)

SCENE XXII.

ARAMINTE *masquée*, ARISTE *en femme*, TIMANTE *démasqué*.

ARAMINTE, *au fond du Théâtre.*

Je le cherche par-tout... Il me fuit... Ciel ! le perfide aux pieds d'une femme ! Ecoutons.

TRIO.

TIMANTE à ARISTE.

Mettez vôtre main là.
Sentez-vous, ma petite,
Comme l'amour l'agite?
Ah ! qui le guérira !

ARISTE.

Le mien va tout de même.

ARAMINTE, *à part.*

Ma fureur eſt extrême.

TIMANTE, *à Ariſte.*

Mettez vôtre main la.
Sentez-vous ?

ARISTE.

Il palpite.

ARAMINTE.

Le perfide me quitte.

ARISTE, *à Timante.*

Mettez vôtre main là.
Sentez-vous ?

TIMANTE.

Il s'agite.

EN-

ENSEMBLE.
Il ſautille, il palpite.
Ah ! qui le guérira!

TIMANTE, *à Ariſte.*
Eh ! mais finis, fripponne,
Tes regards ſont trop doux.

ARAMINTE.
Ciel ! quel eſt mon courroux?

TIMANTE, *à Ariſte.*
Que l'amour nous couronne !

ARISTE, *à part.*
Le ſot.

ARAMINTE.
Contraignons-nous.

ARISTE, *à part.*
Ah ! j'étouffe de rire !

TIMANTE, *à Ariſte.*
ENSEMBLE. Soulagez mon martire.

ARAMINTE.
Je ſuffoque, j'expire.

TIMANTE, *toujours à Ariſte.*
Le tranſport qui me guide...

ARAMINTE, *démaſquée.*
Regarde-moi, perfide.

Tous trois.
O ciel que vois-je là !

(*Timante & Araminte reculent de ſurpriſe en ſe reconnoiſſant.*)

TIMANTE.
Araminte... J'enrage.

ARAMINTE.
Timante!.. Je me meurs.

ARISTE, *à Timante.*
Je lis ſur ſon viſage
Le ſecret de vos cœurs.
Tous trois.
C'eſt à moi que l'on s'adreſſe,
Pour jouer de pareils tours !
Je vous quitte pour toûjours.

TIMANTE, *à Ariſte.*
Croyez...

ARAMINTE.
Une autre maîtreſſe...

ARISTE, *à Timante.*
A quoi bon ces vains détours ?

ARAMINTE.
Un amant à barbe griſe...

ARISTE, *à part.*
Je ris de cette mépriſe.

ARAMINTE.
Un vieux ſinge.

TIMANTE.
Une guenon.

ARAMINTE.
Le Joli petit mignon !

TIMANTE.
Le belle petite Reine !

ARAMINTE.
Beau Tircis.

TIMANTE.
Jeune Climene.

ARISTE, *à part.*
Ceci devient trop bouffon,

TI-

TIMANTE, *à Ariſte.*
Approuvez mon tendre hommage.

ARAMINTE.
Tous deux je vous déviſage.

ARISTE.
C'eſt un diable, un vrai démon.

Tous trois.
Je ſors de cette maiſon ;
Mais d'un ſi ſenſible outrage,
Je ſaurai tirer raiſon.

ARISTE, *à Araminte.*

Vôtre emportement mériteroit que je profitaſſe d'une mépriſe à laquelle je n'ai pas donné lieu ; mais vous êtes jalouſe & je finis par vous plaindre. Raſſurez-vous : je n'ai qu'un mot à dire à Monſieur pour vous le rendre auſſi fidele que vous pouvez le déſirer.

ARAMINTE.

Ah ! je vous le céde : un pareil magot ne vaut pas une diſpute.

(*Ariſte mene Timante à un coin du Théâtre & ſe démaſque.*)

ARISTE, *à Timante.*
Me reconnoiſſez-vous?

TIMANTE.

Ariſte !.. Je ſuis pétrifié.

ARISTE.

Moi-même. Ne méritai-je pas bien les douceurs que vous avez prodiguées à mes appas?

ARAMINTE.

Me joüer de la sorte !

ARISTE, *à Araminte.*

Tout est éclairci : je vous laisse, en me retirant, la liberté de vous raccommoder. Monsieur vous dira que je n'étois pas une rivale bien dangereuse.

(*Il sort.*)

ARAMINTE.

On se moque de vous ; c'est bien fait.

TIMANTE.

Vous avez une humeur bien diabolique, Madame Araminte.

ARAMINTE.

Point de termes offensans, Monsieur Timante.

SCENE XXIII.

ARAMINTE, PASQUIN, TIMANTE.

PASQUIN, *à moitié endormi & en habit de livrée.*

Qu'est-ce donc que tout ce tintamare ? Il n'y a pas moyen de fermer l'œil avec vous autres... est-ce qu'on se bat ici ? faut-il que je mette le haro ?

ARAMINTE.

Quel est cet impertinent avec son haro ?

PAS-

PASQUIN.

Hé bien ? Eſt-ce vous qui faites tout ce ſabat-là, vieille mere ? fi, que cela eſt vilain.

ARAMINTE, *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, maraut, voilà ce que la vieille mere te donne.

PASQUIN, *portant la main à ſa joue..*

C'eſt un ſoufflet, je crois.

TIMANTE, *bas à Paſquin.*

Hé, mon ami, laiſſez-là cette femme: Ne voyez-vous pas qu'elle eſt folle ?

PASQUIN.

Folle ?.. Elle eſt enragée...

ARAMINTE.

Sors d'ici, coquin.

PASQUIN.

Je ſuis chez moi, entendez-vous; on a bien raiſon de dire, ne ſéparez jamais les gens qui veulent ſe battre... à vôtre aiſe, bonne femme, je vais avertir mon maître, afin qu'il vienne lui-même vous mettre à la raiſon. Je ne ſais pas ſi je retrouverai bien mon chemin.

(*Il ſort en chantant.*)

Quand on a bû la tête tourne, &c.

SCENE XXIV.

ARAMINTE, TIMANTE.

ARAMINTE.

Cet inſolent !.. M'expoſer à une pareille avanie!.. Me donner un rendez-vous!

TIMANTE.

Cette guenuche... Me prendre pour son jouet... me faire venir ici !

ARAMINTE.

Moi ! je vous ai fait venir ici ?

TIMANTE.

Moi ! je vous ai donné un rendez-vous... vous radotez.

ARAMINTE.

C'eſt vous, mon ami, qui êtes un extravagant.

TIMANTE, *hauſſant la voix.*

Madame Araminte...

ARAMINTE, *criant plus fort.*

Monſieur Timante, ne m'inſultez pas davantage, ou je vous arrache les yeux.

SCENE XXV.

LUCILE *en Domino*, LE CHEVALIER, TIMANTE, ARAMINTE, *enſuite* ARISTE.

(Ils ſont tous démaſqués.)

LE CHEVALIER, *à Araminte.*

Doucement donc, Madame ?

LUCILE, *à Timante.*

Eh ! Monſieur, calmez-vous, de grace.

TI-

TIMANTE.

Que vois-je, Lucile!

ARAMINTE.

Et le Chevalier... Je ſuis anéantie.

TIMANTE.

Lorſque je vous crois à la campagne, que venez-vous faire ici, Mademoiſelle?

LUCILE.

Juger par moi-même du fond que je dois faire ſur vôtre cœur.

ARAMINTE.

Et vous, M. le Chevalier, pourquoi vous vois-je avec cette petite fille?

LE CHEVALIER.

Nos intérêts ſont communs. Lucile ſoupçonnoit une perfidie & je voulois connoître juſqu'à quel point vous me ſeriez fidéle.

ARAMINTE.

Je n'étois ici que dans le deſſein...

LE CHEVALIER.

Je ſais tout, Madame, caché dans ce cabinet je n'ai pas perdu un mot de vôtre converſation.

LUCILE, *à Timante.*

Oui, Monſieur, nous avons tout entendu.

TIMANTE, *à Araminte.*

C'eſt à dire que Monſieur eſt vôtre amant.

ARAMINTE.

Comme il eſt clair que vous aimez Mademoiſelle.

TIMANTE.

N'avez-vous pas honte avec de pareils engagemens, d'écrire des lettres...

ARAMINTE.

Que voulez-vous dire, bon homme, avec vos lettres ? c'eſt vous-même... Tenez, voilà vôtre billet & le cas que j'en fais.

(*Elle le déchire & lui en jette les morceaux au viſage. Ariſte ſort du cabinet.*)

TIMANTE.

Pour moi, je garde le vôtre pour le faire imprimer.

SCENE XXVI.

ARISTE & LES ACTEURS *précédens.*

ARISTE, *en habit de ville & démaſqué.*

Il eſt tems de vous déſabuſer. Ce rendez-vous eſt un artifice du Chevalier pour vous amener ici... C'eſt moi, qui ſous des noms ſuppoſés, ai fait écrire les deux lettres que vous avez reçues en même tems, & par leſquelles on vous indiquoit l'heure du Bal, & le déguiſement que vous y deviez prendre.

TIMANTE.

Quoi ! vous, Ariſte... Me trahir de la ſorte!

ARI-

ARISTE.

J'ai cru vous servir, au contraire. (*à Araminte.*) Me pardonnerez-vous la jalousie que je vous ai donnée il n'y a qu'un instant ?

ARAMINTE.

C'étoit vous... On m'a jouée... Ceci va faire un bruit horrible.

TIMANTE.

On va rire de ma crédulité.

ARISTE, *à Timante.*

Le Chevalier aime Lucile depuis long-tems, consentez à leur union & je vous promets que l'on gardera le silence sur tout ce qui vient de se passer.

ARAMINTE.

Qu'il y consente, s'il veut ; je m'y oppose, moi.

LE CHEVALIER.

Et de quel droit, Madame ?

ARAMINTE.

De quel droit, petit ingrat, de quel droit ? ne m'as-tu pas juré de m'adorer toute ta vie ?

LE CHEVALIER.

Ne m'aviez-vous pas promis de m'aimer éternellement ? Cependant vous me trahissiez pour Monsieur ; je profite de l'exemple pour vous avouer que je n'ai jamais aimé que Lucile.

ARAMINTE.

Parjure... Scélérat...

LUCILE, *à Timante.*

Pour moi, je ne vous ai jamais rien promis.

ARISTE, *à Timante.*

M'en croirez-vous, rentrons tous au Bal; & marions demain ces jeunes gens là pour éviter un éclat qui vous couvriroit de ridicule.

TIMANTE, *en sortant.*

Les marier!.. Je n'y consentirai jamais.

ARAMINTE, *en sortant.*

Tu me trahis, monstre; mais je me vengerai.

ARISTE.

Suivons-les, je sai le moyen de les rendre raisonnables.

(*Il sort avec Lucile.*)

SCENE XXVII.

LE CHEVALIER, SAINFAR *arrivant avec précipitation.*

SAINFAR.

Pasquin vient de me dire qu'on se querelloit ici, ne sachant qui ce pouvoit être, je craignois...

LE CHEVALIER.

Ah! Sainfar, vous me voyez au désespoir.

SAINFAR.

Que vous est-il arrivé?

LE

LE CHEVALIER.

Vous saurez tout... Souffrez que je vous quitte... Toutes mes mesures ont échoué.

SCENE XXVIII.

SAINFAR, *seul.*

Et les miennes ont réussi... L'inconnue s'humanise enfin, & malgré tous ses détours j'espere que je ne perdrai ni mes pas, ni mes soins.

AIR.

Amour, assure ma victoire :
Viens, tous tes feux sont dans mon cœur.
Soumets l'objet de mon ardeur ;
Ce triomphe manque à ta gloire.
Tu dois favoriser mes vœux ;
C'est toi seul qui me rends volage ;
Plus je forme de nouveaux nœuds,
Et plus mon cœur te rend hommage.

Amour, &c.

SCENE XXIX.

SAINFAR, JULIE, *en Domino & masquée.*

SAINFAR, *allant au devant d'elle.*

Enfin, belle inconnue, j'attends le prix de mon amour. Me refuserez-vous encore le bonheur de vous connoître ?

JU-

JULIE.

Avant d'acquitter ma promeſſe, permettez-moi de vous conſeiller d'être plus raiſonnable. Croyez-moi, Sainfar, ne cherchez point à me voir, vous m'en aimerez plus long-tems.

SAINFAR.

Vous doutez encor de ma tendreſſe?

JULIE.

Je m'intéreſſe à vôtre bonheur.

SAINFAR.

Il dépend de vous voir, & de vous aimer.

JULIE.

AIR.

Aimer ce qu'on ne voit pas
Eſt une choſe impoſſible.
La raiſon vous dit tout bas,
On ne peut-être ſenſible
Pour l'objet qu'on ne voit pas.
Un ſentiment invincible
Vous enchaîne ſur mes pas;
Mais ne vous y trompez pas,
En ceſſant d'être inviſible,
Je perdrai tous mes appas.

Aimer, &c.

SAINFAR.

Non; je vous crois belle, & vous l'êtes.

JULIE.

Et moi, je vous crois fort inconſtant; me trompai-je?

SAIN-

SAINFAR.

Si je l'étois, vos yeux seuls auroient le pouvoir de me fixer.

JULIE.

Sainfar... Vous avez aimé?

SAINFAR.

C'est vous seule que j'adore.

JULIE.

Ce n'est pas me répondre. Je ne suis pas facile à persuader. Dites-moi, quelle est une certaine Julie dont on m'a parlé & dont les charmes effacent peut-être ceux que vous me supposez.

SAINFAR, *à part.*

Sauroit-elle que je suis marié?

JULIE.

Vous vous troublez.

SAINFAR, *avec embarras.*

Julie!.. Eh! mais... Julie, dites-vous?

JULIE.

Comment donc, Monsieur, son nom seul suffit pour vous déconcerter... On ne m'a point trompée, vous l'aimez.

SAINFAR.

Je suis trop sincere pour vous cacher que je l'ai aimée quelque tems: Sans vous je l'aimerois peut-être encore. Voudriez-vous me punir d'une in-

inconſtance dont vous ſeule m'avez rendu coupable ?

JULIE.

Je n'aimerois pas à vous croire injuſte. Vous avez apparemment de fortes raiſons pour l'oublier : C'eſt peut-être une coquette ?

SAINFAR.

Non, Madame, Julie eſt aimable, & puiſque je ne vous ai pas encore vue, je ne croirai pas vous offenſer en vous aſſurant qu'elle eſt belle. Elle a mille vertus ; ſon eſprit eſt orné ; ſon caractere eſt égal, ſon humeur douce & complaiſante, l'enjouement qui ne la quitte pas, rend ſa ſocieté toûjours agréable ; mais...

JULIE.

Vous êtes un ingrat. Quand on peut trahir une perſonne telle que vous venez de me peindre Julie... Mais je vous excuſe ; vous ne vous connoiſſez pas vous même. Non, Sainfar, Julie vous eſt encore chere, & ſi j'avois la facilité de vous croire, j'aurois bientôt la douleur de vous voir retourner à ſes pieds.

SAINFAR.

Que dites-vous ? ô ciel !

JULIE.

Je ne pourrois pas même en murmurer. Vôtre amour pour Julie, fondé ſur l'eſtime...

SAINFAR.

Eh ! Madame, ſommes-nous ici pour parler d'elle ! je vous jure qu'elle m'eſt indifférente.

JU-

JULIE.

Vous le croyez.

SAINFAR.

Je le sens.

JULIE, *tendrement.*

Sainfar... Vous n'aimez plus Julie.

SAINFAR.

J'en ferai serment, si vous l'exigez.

JULIE, *se démasquant.*

Parjure.

SAINFAR, *surpris.*

Quoi !.. C'est vous.

JULIE, *avec gaieté.*

Vous voilà tout interdit !.. Eh ! bien, Sainfar, n'avois-je pas raison ? mon régne est de peu de durée: vous me voyez, vôtre amour est évanoui.

SAINFAR, *se remettant de son trouble & prenant un air enjoué.*

Non, ma chere Julie, vôtre douceur, la modération avec laquelle vous usez de vos avantages, le moyen même dont vous vous êtes servi pour me rappeller à la raison, vous rendent tous vos droits sur mon cœur. Vous n'aviez de rivale que vous même, vous n'en aurez jamais d'autre : L'amour & l'hymen se réunissent pour assurer nôtre félicité.

JULIE.

Ah ! volage, puis-je vous croire ?

DUO.

DUO.

SAINFAR.

Je prendrai pour modele
La ſimple tourterelle.
Mon cœur tendre & fidele
Aimera conſtamment.

JULIE.

Le papillon volage
De vos feux eſt l'image.
Comme vous il s'engage,
Pour n'aimer qu'un moment.

SAINFAR.

Le papillon careſſe
La plus nouvelle fleur.

JULIE.

La colombe ſans ceſſe,
Chérit la même ardeur.

SAINFAR.

D'une chaîne éternelle
Il redoute l'ennui.

JULIE.

Je ſais aimer comme elle,
Vous changez comme lui.

JULIE.

La colombe eſt fidele,
Vous n'aimez pas comme elle,
Vôtre cœur eſt léger.

SAINFAR.

La colombe eſt fidele.
Je veux aimer comme elle:
Mon cœur n'eſt plus léger.

SAIN-

SAINFAR.

J'abjure à vos genoux,
Une erreur paſſagere.

JULIE.

Si vous étiez ſincere,
Que mon ſort ſeroit doux!

SAINFAR.

Vôtre cœur me ſoupçonne!

JULIE.

Ingrat, je vous pardonne.
Je ſens qu'il faut me rendre.

SAINFAR.

Une ardeur auſſi tendre,
Jamais ne s'éteindra.

ENSEMBLE.

Aimons-nous ſans partage:
Le nœud qui nous engage
Sans ceſſe durera.

JULIE.

Vôtre caprice mériteroit quelques reproches; mais ma tendreſſe vous les épargne.

SAINFAR, *ſe jettant à genoux.*

Tant de bonté me confond... Julie, ma chére Julie, pourrai-je jamais réparer tous mes torts?

SCENE DERNIERE.

JULIE, SAINFAR, ARAMINTE, LE CHEVALIER, LUCILE, TIMANTE, ARISTE, FINETTE, CRISPIN.

LUCILE, *à Julie.*

Sainfar à vos genoux!.. Et vous avez la foiblesse de lui pardonner!

JULIE.

Il le faut bien.

LE CHEVALIER.

Sainfar... Madame... C'est à vous que je dois mon bonheur. J'épouse Lucile, son tuteur y consent...

SAINFAR.

Lucile & le Chevalier paroissent instruits, Ariste les accompagne, qu'est-ce que cela signifie ?

JULIE.

Qu'ils étoient tous de moitié dans les petites tracasseries que je vous ai faites.

SAINFAR.

Je commence à croire que les Bohémiennes qui m'ont tant importuné...

ARI-

ARISTE.

Remettons tous les éclairciſſemens à demain.

ARAMINTE.

Monſieur a raiſon, nous ſommes d'accord, terminons gaiement cette journée.

SAINFAR.

Venez, ma chere Julie, venez embellir une fête dont vous ſeule êtes l'objet.

FINETTE, *à Criſpin.*

Et nous, Monſieur le Panégiriſte, qu'en dirons-nous? Vous m'avez tantôt équipée d'une maniere...

CRISPIN.

Va, mon enfant, les vérités qui échappent au Bal, ne tirent point à conſéquence.

CHOEUR.

Tendre amour, riante folie,
Régnez tous deux dans ce ſéjour.
Embelliſſez tour à tour,
Les inſtans de nôtre vie.

(*Julie & Sainfar.*)
Fixez les doux plaiſirs,
Sur les pas de la jeuneſſe.

(*Timante & Araminte.*)
Ranimez les deſirs
De la mourante vieilleſſe.

CHOEUR.

CHOEUR.

Tendre amour, riante folie,
Régnez tous deux dans ce ſéjour.
Embelliſſez tour à tour,
Les inſtans de nôtre vie.

FIN.

L'AMANT DÉGUISÉ
OU
LE JARDINIER SUPPOSÉ,
COMÉDIE EN UN ACTE,
À MÊLÉE D'ARIETTES;

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1770.

La Musique est de M. PHILIDOR.

A COPPENHAGUE,
Chez PIERRE STEINMANN, Libraire.
M. DCC. LXX.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

ACTEURS.

CLITANDRE,	*Mr. Regnault.*
MATHURIN,	*Mr. Descablons.*
UN NOTAIRE,	*Mr. Dinezi.*

JULIE,	*Madame Descablons.*
Madame DE MARSILLANE.	*Madame D'artimont.*
LUCILE,	*Madame Dinezi.*

LE JARDINIER SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

À

MÊLÉE D'ARIETTES.

Le Théâtre représente un Jardin décoré. A droite est un corps de bâtimens où l'on remarque un balcon saillant. Dans le fond est un pavillon dont le rez-de-chaussée offre un salon où doit se passer une partie de l'action théâtrale.

SCENE PREMIERE.

JULIE *en Robin*, MATHURIN.

ARIETTE DIALOGUÉE.

JULIE.

QUE veux-tu, Mathurin ?

MATHURIN.

Madame !

JULIE.

Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

Qui? vous Monſieur?

JULIE.

Oui, moi Monſieur !

MATHURIN.

Ah ! le plaiſant Monſieur !
Nier que l'on eſt femme
Ayant un ſi bon cœur !

JULIE.

Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

Ah ! le plaiſant Monſieur !

JULIE.

Je veux être obéie,
Appelle-moi Monſieur.

MATHURIN.

A voir cette mine jolie,
Ce regard enchanteur,
Cette blancheur qui fait envie,
Je défie
Que tout connoiſſeur
Ne s'écrie :
Ah ! le plaiſant Monſieur !

JULIE.
Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.
Eh bien! oui, oui, Monsieur Julie.

JULIE.
Aujourd'hui ce n'est plus mon nom,
Je suis le Conseiller Vernon.
Quand je suis à Paris, chaque moment m'expose
A voir de sots Amans tourner autour de moi:
L'un a le maintien libre, & l'autre se compose;
Ils ont tous le jargon & l'air de leur emploi,
Et pour dire la même chose,
Chaque état a son style à soi.

ARIETTE.

Lorsque je suis à la campagne,
Je les contrefais tour-à-tour.
Toujours la gaité m'accompagne,
Je change d'habit chaque jour.
Hier Officier jeune & leste,
Aujourd'hui Robin empesé,
Et demain, faussement modeste,
D'un Abbé j'aurai l'air pincé.

MATHURIN.
C'est prendre un bon parti; mais votre belle-mere
Vous écrit pour vous prévenir
Que deux Dames ici doivent bien-tôt venir.

JULIE.

Ne ſera-t elle pas chez-elle la premiere
Pour faire les honneurs?

MATHURIN.

Liſez; vous l'allez voir.

JULIE.

Mon frere eſt avec elle; on les attend ce ſoir.

(*Elle lit.*)

» Je vous annonce dès ce matin Madame la
» Comteſſe de Marſillane. Elle ne doit arriver
» que demain; mais l'impatience d'être mariée
» la tient; elle à la vocation Provençale. Vous
» ſavez que je l'ai ménagée pour votre frere qui
* n'eſt qu'un cadet de Normandie. Il trouvera
» très-jolie une veuve bien riche. Elle amene ſa
» fille pour la gronder & non pas pour la marier.
» Je n'arriverai qu'après ſouper à cauſe de la
» grande chaleur. Faites bien des galanteries à no-
» tre Comteſſe. Mettez en jeu toute votre gaité,
» afin qu'elle s'applaudiſſe d'épouſer quelqu'un
» dont la belle-ſœur eſt ſi aimable.

JULIE.

Je conçois un projet.... c'eſt une eſpiéglerie....
Pour mon frere aujourd'hui, je veux faire l'amour.

MATHURIN.

C'eſt jouer à la veuve un aſſez mauvais tour.

JULIE.

Ma gaité ne peut en ce jour

Se

Se refuſer cette plaiſanterie.
Ainſi, d'abord qu'elle viendra;
Mathurin, garde-toi de me faire connoître,
Je joûrai le Monſieur.

MATHURIN.

Peut-être
Pas autant qu'elle le voudra.

JULIE.

Je brûle de la voir paroître;
Ne me trahis point, ſois diſcret,
J'ai pour moi-même un intérêt ſecret.

MATHURIN.

(*D'un ton de confidence.*)

Vous aimez le plaiſir? on lui donne une fête.
Chut.... pour minuit je la tiens prête,
Quand ma Maitreſſe arrivera.

JULIE.

Bon! bon!

MATHURIN.

Il ne faut pas que l'on ſache cela.

JULIE.

Non.

MATHURIN.

Apprenez encor une choſe plaiſante:
Un jeune & joli Cavalier
Se déguiſe en ces lieux, & chez moi ſe préſente
En qualité de Garçon Jardinier.

JULIE.

Oui!

MATHURIN.

De cette Comteſſe il aime fort la fille :
On dit qu'elle eſt vraiment fraîche, vive & gentille.

JULIE.

Par où peux-tu ſavoir ce fait ?

MATHURIN.

Le valet du Monſieur m'a raconté la choſe.

JULIE.

Pourquoi l'amene-t-il ?

MATHURIN.

Il m'en a dit la cauſe :
Le Maître ne ſait pas ſe ſervir.

JULIE.

Le Valet.
Ne ſait pas ſe taire ? Ah, quel rôle
Je m'apprête à jouer ! Mets-le dans l'embarras.

MATHURIN.

Oh ! fiez-vous à moi ; je n'y manquerai pas.

SCENE II.

CLITANDRE *en Jardinier*, JULIE, MATHURIN.

MATHURIN.

TENEZ, tenez, Monsieur, voilà ce jeune drôle
Dont je vous ai parlé.

JULIE.

J'en suis assez content.
Il a de la figure ; il n'a pas l'air manant.

CLITANDRE.

Monsieur.....

JULIE.

Oui, j'aime assez sa mine.

MATHURIN.

Mais avant tout, il faut que j'examine
S'il est au fait de sa profession.

CLITANDRE, *à part.*

Que dire ?

MATHURIN.

Il faut avoir du zèle ;
Et je ferai pour vous un excellent modèle,
Si vous devenez mon garçon.

CLITANDRE.

J'aime beaucoup l'agriculture.

Je viens ici pour obſerver
Les richeſſes de la nature....

JULIE, *ironiquement.*

Que vous voudriez cultiver.
Comme il parle avec élégance!
On vous prendroit pour quelqu'un d'importance.
Ce n'eſt point là le ton des payſans.

CLITANDRE, *à part.*

Oh! je me trahirai. (*haut.*) Dès ma plus tendre enfance,
J'avois reçu de mes parens
De l'éducation; ils étoient dans l'aiſance.
Ils perdirent leurs biens, & pour fuir l'indigence,
Il m'a fallu prendre un métier.
Et je me ſuis fait Jardinier.

MATHURIN.

ARIETTE.

Un Jardinier eſt un grand homme,
S'il ſait bien ſon métier;
Et c'eſt un ſavant aſtrolome,
S'il eſt bon Jardinier.
Les tonnerres & les orages,
L'effort des mauvais vents,
Ne produiſent point de ravages,
S'il ſe connoît au tems.

JULIE, *toujours d'un ton ironique & de plaiſanterie: c'eſt ce qui conſtitue le caractère de ſon rôle juſqu'à la fin de la Piece.*

Quand il voit la terre amoureuſe

Qui

Qui sourit au Printems,
D'une influence heureuse
Il saisit les instans;
Il visite, il découvre
Ses nouveaux plants.
Le jeune bouton qui s'entr'ouvre
Fixe ses regards caressans.
Il contemple, il admire;
On l'entend dire:
Tendres fleurs, paroissez,
Naissez;
Les vents sont paisibles,
Les jours sont doux;
Approchez-vous,
Unissez-vous;
Pressez les cœurs sensibles
De faire comme vous.

CLITANDRE.

En vantant cet état, vous en donnez envie,
Et l'on est trop heureux d'y consacrer sa vie;
Vous en faites sentir toute l'utilité.
Et c'est bien mon projet....

MATHURIN.

En êtes-vous bien digne?
Prouvez-moi votre habileté.
Savez-vous, dans quel tems on doit tailler la vigne?

CLITANDRE.

Mais.... c'est dans le mois de Janvier.

MATHURIN.

Bien répondu : l'excellent ouvrier !
Savez vous des pêchers & des Abricotiers
Elaguer les branches gourmandes
Qui ne portent jamais de fruit ?

CLITANDRE.

Cela dépend.

JULIE.

Il paroît fort inſtruit.

CLITANDRE.

Mais peut-on faire ces demandes ?

JULIE.

Voulez-vous bien me dire votre nom ?

CLITANDRE.

Guillaume.

JULIE.

Ah ! Guillaume eſt fort bon.

MATHURIN.

Combien demandez-vous de gages ?

CLITANDRE.

Eh ! mais, c'eſt ſelon les ouvrages.

MATHURIN.

Si ce n'eſt que cela, je vous en donnerai ;
Labourez ce quinconce, armez-vous de courage.

CLITANDRE, *à part.*

Je ſuis ſûr que j'expirerai
Le premier jour de mon apprentiſſage.

JU-

JULIE.

Mathurin, il faut faire éclater votre goût.
Elaguez bien vos paliſſades.
Pour l'agrément des promenades,
Que le rateau paſſe par-tout.
Qu'on cherche le concierge & chaque domeſtique,
Que la maiſon ſoit nette, qu'on s'applique
A rendre le parquet bien clair ;
Qu'aux chambres on donne de l'air.

MATHURIN.

Vous ſerez ſatisfait, Monſieur, de mon ſervice,
Et je vais à chacun aſſigner ſon office.

JULIE.

Et vous, Guillaume, allez marier des œillets
Avec des fleurs de la plus rare eſpece :
Pour les Dames il faut en faire des bouquets.
Dans votre état c'eſt une politeſſe.

CLITANDRE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'entens en fleurs:
Mes connoiſſances naturelles
Me donnent le talent d'aſſortir les couleurs.

JULIE.

Vous ſavez ce qu'il faut pour contenter les belles.

(*Il ſe retire.*)

Voici l'inſtant de prendre le détail
Des graces, des façons qui conduiſent à plaire.
Jouons l'homme important; voilà le ſeul travail
Où l'on n'a pas beſoin d'avoir un Secrétaire.

SCENE

SCENE III.

Madame DE MARSILLANE, JULIE. LUCILE, CLITANDRE.

Madame DE MARSILLANE.

JE ne puis me laſſer d'admirer ce Château ;
L'entrée en eſt ſuperbe & la vue eſt immenſe.
Aſſurément dans toute la Provence,
Le goût eſt recherché ; mais n'eſt pas ſi nouveau.

JULIE.

Madame, j'aurai l'avantage
De vous faire ici les honneurs ;
Madame la Comteſſe eſt dans le voiſinage.

Madame DE MARSILLANE.

Sans doute chez de grands Seigneurs.

LUCILE, *à part.*

Clitandre en Jardinier! Ah! je ſuis confondue!
O Ciel! Quelle indiſcrétion!

CLITANDRE.

Pourrai-je me contraindre en m'offrant à ſa vûe?

LUCILE, *à part, en appercevant Clitandre qui paroît dans le fond du Jardin.*

Je ſuis troublée! ....

Madame DE MARSILLANE.

Eh bien! que regardez-vous donc?
Vous me paroiſſez toute émue.

LU-

LUCILE.

J'admirois du Jardin la distribution.

JULIE.

ARIETTE.

Que la Campagne
Est un séjour heureux !
Douce Compagne
Y sourit à nos vœux.
La connoissance
S'y fait d'abord ;
La confiance
N'a jamais tort.
Sans soins, sans gêne,
Tout est loisir ;
La seule chaîne
Est le plaisir.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, la campagne est ravissante :
Mais je n'y borne point mon goût.
Mon humeur, en tout tems enjouée & saillante,
Empreint tous les objets de sa couleur riante,
Et je tire parti de tout.

ARIETTE.

J'aime la Ville, elle est bruyante,
Je me plais dans le tourbillon ;
Et tout ce qui me rend contente,
C'est le carillon, le carillon.

On court la matinée entiere,
On trouve à chaque pas
Des embarras :
Garre, garre derriere.
Une beauté minaudiere
Met la tête à la portiere,
Crie au cocher : n'avancez pas.
Le soir au ſpectacle on s'aſſemble,
Enſuite on ſoupe enſemble.
On eſt faux poliment,
On ſe hait ſi gaiment ;
C'eſt un raviſſement,
C'eſt un plaiſir charmant.
Sans que le cœur s'épanche,
La tête s'étourdit ;
On paſſe une nuit blanche,
Sans ſavoir ce qu'on dit.
L'aurore vous ramene,
Et l'on eſt tout ſurpris,
De voir qu'on ſait à peine
Le nom de ſes amis.
J'aime la Ville, &c.

Je trouve cependant cette Maiſon charmante.
(*Appercevant Clitandre.*)
C'eſt-là le Jardinier ?

JULIE.

Vous en ſerez contente.

C'eſt un garçon plein d'éducation,
Et qui, ſur ſon métier a beaucoup de lumieres.
Et de plus il a l'air, le ton & les manieres
D'un homme de condition.

Madame DE MARSILIANE.

Etant ici, c'eſt, ſuivant l'apparence,
Le meilleur Jardinier de France.

JULIE.

Guillaume, approchez-donc, vous n'êtes pas galant;
Venez, & faites voir le Jardin à ces Dames.

CLITANDRE, *à part.*

Voici l'inſtant critique.

Madame DE MARSILLANE.

Il paroît indolent.
Etes-vous étonné quand vous voyez des femmes?

CLITANDRE.

Madame, point du tout.

Madame DE MARSILLANE.

Il eſt dans l'embarras.

JULIE, *à part.*

Je vais bien l'y jetter encore davantage.

Madame DE MARSILLANE.

Lucile en cet inſtant détourne le viſage,
Pour rire apparemment?

LUCILE, *troublée.*

Oui, ma mere.

JULIE.

En tout cas

Rire

Rire aiſément eſt de ſon âge.

Madame DE MARSILLANE.

La jeuneſſe à préſent n'a qu'un rire apprêté.
A Marſeille, autrefois, quand je fus mariée,
C'eſt-là ce qu'on pouvoit nommer de la gaité.
Je riois, je riois à gorge déployée.

JULIE, *à Clitandre.*

Vous voilà droit comme un piquet.
Qui vous rend donc ſi timide, Guillaume?

CLITANDRE, *à Madame de Marſillane.*

Madame, ſi j'oſois vous offrir un bouquet?

Madame DE MARSILLANE.

Avec très-grand plaiſir. Quelle odeur! Il embaume.
Donnez-en à ma fille.

CLITANDRE, *bas.*

Ah! Lucile!

LUCILE, *bas.*

Oſez-vous?

CLITANDRE, *bas.*

Je vous adore.

JULIE.

On ne doit qu'à genoux
Offrir des fleurs à la beauté naiſſante.
De la Divinité c'eſt l'image vivante.
Peut-on, en l'adorant, s'attirer ſon courroux?
Proſternez-vous, Guillaume.

CLI-

CLITANDRE.

Eh! mais,....

LUCILE.

Monsieur plaisante.

JULIE.

Non, non, c'est un usage établi parmi nous.
A genoux.

CLITANDRE.

M'y voilà, puisque Monsieur l'ordonne.

Madame DE MARSILLANE.

En vérité, ce garçon-là m'étonne.
Ses yeux parlent, son air est si tendre & si doux!
C'est assez, mon garçon; levez-vous, je suis bonne.

CLITANDRE, *à Lucile.*

ARIETTE.

Je n'ose pas
Dire ce que je pense;
Mais j'admire en silence,
Et la distance
Des états
Produit mon embarras.
Si quelque Jardiniere
M'offroit autant d'attraits,
Sans craindre sa colere,
Tendrement je dirois:
Mon amour est extrême,
Mes feux seront constans.

Je ſuis Jardinier, j'aime
Le portrait du Printems.

JULIE, *à Madame de Marſillane.*
Qu'en dites-vous ?

Madame DE MARSILLANE.
Mais... d'eſprit il pétille.
Ah! rien n'eſt ſi plaiſant!
Répondez-lui, ma fille.

LUCILE.

ARIETTE.

Quand un hommage eſt ſincere,
Il intéreſſe toujours;
Et pour parvenir à plaire,
Il ne faut point d'autre ſecours.
Ah! ſi j'étois Jardiniere,
En ſachant votre ſecret,
Je ceſſerois d'être fiere;
Mon cœur vous pardonneroit.

Madame DE MARSILLANE.
Mais vous en dites trop, ma fille.
(*A Clitandre.*)
C'eſt aſſez.

JULIE, *à part.*
Qu'ils ſont tous deux embaraſſés!

Mada-

Madame DE MARSILLANE.

Des Corbeilles de fleurs semblent bien arrangées.
Avez-vous des oreilles d'Ours ?

CLITANDRE, *embarrassé.*

Madame....

Madame DE MARSILLANE.

En les voyant, on croit voir du velours.
De Jacintes, sans doute, elles sont mélangées ?
Je veux les visiter.

CLITANDRE.

Vous ne pourriez les voir :
Déja la nuit étend ses voiles.

(*Le Théâtre commence à s'obscurcir sensiblement.*)

Madame DE MARSILLANE.

Moi j'aime les Jardins au brillant des Etoiles,
Et rien n'est comparable au silence du soir.
A cette heure toujours les secrets se confient,
C'est le moment des tendres cœurs.
Par l'air rafraîchissant, les fleurs se vivifient ;
Et j'ai toute ma vie été comme les fleurs.

JULIE.

Attendons à demain pour faire la visite.

Madame DE MARSILLANE.

Eh ! bien donc, volontiers.

CLITANDRE.

Enfin m'en voilà quitte.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

JULIE, Madame DE MARSILLANE, LUCILE.

LUCILE, *à part.*

AH! ma tranquillité renaît.

Madame DE MARSILLANE.

Vous êtes un homme de robe,
Monsieur, à ce qu'il me paroît?

JULIE.

Je m'en flatte, Madame.

Madame DE MARSILLANE.

Ah! que cela me plaît!
On n'a pas un instant qu'on ne se le dérobe,
Lorsqu'on est d'un état aussi brillant.

JULIE.

Eh! mais,...

Madame DE MARSILLANE.

Madame la Comtesse est donc votre parente?

JULIE.

Non, Madame; je me permets
Etant dans sa Maison, tandis qu'elle est absente,
(C'est à titre d'ami) d'en faire les honneurs.

Mada-

Madame DE MARSILLANE.

La choſe eſt différente.
Ce dernier titre a bien plus de douceurs ;
N'eſt-il pas vrai ?

JULIE.

C'eſt une préférence
Que je mérite autant que je le puis.

Madame DE MARSILLANE.

Je vous comprends ; j'ai de l'intelligence.

JULIE.

N'en croyez pas l'apparence.
Je vous jure que je ſuis
Un homme ſans conſéquence.

Madame DE MARSILLANE.

Lucile, allez à votre appartement,
Et de votre ſanté ménagez la foibleſſe.

LUCILE.

Oui, ma mere ; je vais repoſer un moment.

JULIE.

Mathurin, Mathurin, conduiſez promptement....
(*Mathurin conduit Lucile dans le corps de bâtiment où l'on remarque le balcon.*)

Madame DE MARSILLANE.

Je ne reconnois plus à préſent la jeuneſſe.

SCENE V.

Madame DE MARSILLANE, JULIE.

Madame DE MARSILLANE.

Pour elle de mes soins j'ai perdu tous les frais
Dans le meilleur Couvent, à Paris élevée,
Son éducation est loin d'être achevée,
Et cela ne fait pas prononcer le François.

JULIE.

Serois-je assez heureux, Madame,
Pour vous être à Paris de quelque utilité?

Madame DE MARSILLANE.

Ah! vous me raviſſez, Monsieur, je vous reclame
Pour suivre des Procès avec vivacité.
En affaires je suis d'une imbécillité
Que vous ne pouvez pas comprendre,
Et je cede toujours ce qui m'est contesté,
Pour éviter l'ennui de me défendre.

JULIE.

C'est avoir bien de la bonté.

Madame DE MARSILLANE.

ARIETTE.

Toute fille en Provence,
Sous un Ciel pur & beau,

Voit

Voit la gaité qui danſe
Autour de ſon berceau.
Sa premiere parole
Eſt le mot de *plaiſir*;
Sa principale école
Eſt l'art de le ſaiſir.
Quand le tems décolore
Le Printems du deſir,
Des feux de notre aurore
Une étincelle encore
Luit ſur notre loiſir.
Des feux de notre aurore,
Une étincelle encore
Nous fait dire, *plaiſir!*

JULIE.

Je juge par cette peinture,
Que vous ne ſavez pas parler aux Procureurs.

Madame DE MARSILLANE.

Ah! Fi donc, ce ſont des horreurs!

JULIE.

Savez-vous bien ce qu'il faut faire?
Remariez-vous.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, le conſeil eſt prudent.

JULIE.

Un mari n'eſt qu'un Intendant,
La peine eſt ſon unique affaire.

Les hommes ſont faits pour plaider,
Et les femmes, tout au contraire,
Sont faites pour s'accommoder.

Madame DE MARSILLANE.

Mon époux eſt trouvé, puiſqu'il faut vous le dire.

JULIE.

A qui le dites-vous? Je ſuis dans le ſecret.

Madame DE MARSILLANE.

Tout de bon?

JULIE.

La Comteſſe en ces lieux vous attire.

Madame DE MARSILLANE.

Je vois que vous êtes au fait.

JULIE.

Si votre époux avoit ma phyſionomie,
Ne ſentiriez-vous pas pour lui d'antipathie?

Madame DE MARSILLANE.

Je l'aimerois à la fureur,
Et, dès la premiere entrevûe,
Le penchant le plus doux lui livreroit mon cœur.

JULIE.

Ellons, embraſſez-moi, ma chere prétendue.

Madame DE MARSILLANE.

Quoi! c'eſt vous?

JULIE.

Oui, demain vous porterez mon nom.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà l'unique objet de mon ambition.

Ma

Ma fille pour le coup ſera bien attrapée.

JULIE.

A-t-elle quelque Amant ?

Madame DE MARSILLANE.

Oui vraiment ; dans l'Epée
Elle a beaucoup de ſoupirans,
Entre leſquels, ſurtout, eſt un certain Clitandre,
Que je ne vis jamais ; il ſe met ſur les rangs.

JULIE.

C'eſt un très-bon parti, vous y pouvez entendre.

Madame DE MARSILLANE.

Oui. Mais parmi les aſpirans,
Le Chevalier Damis....

JULIE, *vivement & avec émotion.*

Damis! n'y peut prétendre.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

JULIE.

Son cœur eſt engagé.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, ſes parens m'ont dit qu'il aime une Julie,
Un peu coquette, aſſez jolie,
Traitant tout d'un air négligé ;
Séduiſante par ſa folie.

JULIE.

N'en dites point de mal, de grace.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

JULIE.

J'ai....
J'ai mes raisons. On a très-mal jugé.
Son cœur, solide & sûr, dément toute apparence.
De Julie & Damis l'hymen est arrangé,
Et c'est moi qui prends leur défense.

Madame DE MARSILLANE.

Dès qu'il est votre protégé,
Clitandre pour Lucile aura la préférence.
Oui; mais je voudrois bien vous épouser avant:
Ma fille sans cela tâtera du couvent;
Car, voyez-vous! je fais grand cas du mariage.

JULIE.

Eh bien! je pense comme vous.

Madame DE MARSILLANE.

Oui! mais la différence d'âge
Ne sera-t-elle pas un obstacle entre nous?

JULIE.

Je vous en aimerai mille fois d'avantage,
La raison & l'amour me feront votre époux.

D U O.

La flamme de la jeunesse
N'est que l'éclair du plaisir.

Madame DE MARSILLANE.

A mon âge la tendresse
Est le talent de jouir.

JULIE.

A votre âge la tendresse

Est

Eſt le talent de jouir.

ENSEMBLE.

La flamme de la jeuneſſe, &c.

JULIE.

Je veux que vous donniez votre fille à Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Dès que vous l'eſtimez, il deviendra mon gendre.

JULIE.

Madame la Comteſſe heureuſement pour moi
A pour paſſer un bail fait venir un Notaire,
Elle va revenir bientôt pour cette affaire,
Et nous profiterons... Mais le voici, je croi....

SCENE VI.

Madame DE MARSILLANE, JULIE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

J'APPRENDS en arrivant une étrange nouvelle :
Madame la Comteſſe ici me mande exprès,
On dit qu'elle n'eſt pas chez elle ;
Je repars à l'inſtant ; mes chevaux ſont tout prêts.

Madame DE MARSILLANE.

Non, vous nous êtes néceſſaire.
Il ne faut pas tant vous preſſer,
Et vous avez ici plus d'un acte à paſſer.

LE

LE NOTAIRE.
Il ne faut pas que je differe.

TRIO.

Mad. DE MARSILL.
Demeurez, Monſieur le Notaire.
JULIE.
Il faut terminer notre affaire.
Mad. DE MARSILL.
Un mariage vaut bien mieux.
JULIE.
Un Mariage eſt plus joyeux.
Mad. DE MARSILL.
Demeurez, Monſieur le Notaire.
JULIE.
Il faut terminer notre affaire:
Non, non, vous ne partirez pas.
Demeurez, Monſieur le Notaire,
Il faut terminer notre affaire.

Mad. DE MARSILL.
JULIE.
Repoſez-vous de votre laſſitude,
Prenez ſoin de votre ſanté.

LE NOTAIRE.
Ne m'arrêtez pas,
Vous ne ſavez pas
Tous mes embarras.
Je n'ai pas pour une affaire,
On m'attend pour un Inventaire:
J'ai quatre Teſtamens à faire;
La ſûreté d'un Légataire,
Un rembourſement néceſſaire:
En pareil cas, en pareil cas,
Jamais on ne différe;
Ne m'arrêtez pas,
Vous ne ſavez pas
Tous mes embarras.
On me preſſe pour dix Contrats
De rente viagere;
Un Décret volontaire
D'une maiſon bâtie à neuf.
Cinq Baux de trois, ſix, neuf,
Moi, qui ſuis valétudinaire,
Je ſuccombe, je ſuis ſi las.
Ne m'arrêtez pas, &c.
J'avois la Chaiſe la plus rude,
Cent fois près d'être culbuté.

LE

LE NOTAIRE.

Je ſuis tout grelottant, & je crains l'air du ſoir,
Je voudrois promtement me chauffer & m'aſſeoir.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà certainement un rare perſonnage.

JULIE.

N'oubliez pas Clitandre au moins.

Madame DE MARSILLANE.

J'ai donné ma parole, en faut il d'avantage?

LE NOTAIRE.

Preſſons-nous.

Madame DE MARSILLANE.

Volontiers, Monſieur; c'eſt mon uſage.
(*A Julie en ſortant.*)
Pour hâter nos plaiſirs, je vais donner mes ſoins.
(*Elle ſort avec le Notaire.*)

SCENE

SCENE VII.

JULIE *seule.*

JE ne puis mieux servir, moi, Clitandre & Lucile.
Quel plaisir! je m'amuse en me rendant utile.
A leurs dépens partout je voudrois rire un peu:
Inquiéter l'amour, c'est ranimer son feu.

ARIETTE.

L'amour tourne à son avantage
Les craintes des jeunes amans.
On est plus tendre & moins volage,
On sent mieux le prix des momens:
Au travers même d'un nuage,
On voit briller de doux instans;
Et les allarmes du bel âge.
Sont les orages du printemps.

(*A la fin de cette Ariette la nuit est des plus obscures.*)

Mais déjà la nuit est profonde.
La Comtesse avec tout son monde
Ne peut pas tarder à venir.
Voyons si tout est prêt... (1) mais... chut, j'entends ouvrir...
Ceci m'annonce du mystere.
Restons un peu pour découvrir...

SCENE

(1) Elle entend ouvrir la fenêtre du Balcon.

SCENE VIII.

LUCILE *sur le balcon*, CLITANDRE, JULIE.

LUCILE.

MA mere en grand secret entretient un Notaire.
Ciel ! pour me marier m'amene-t-elle ici ?
Mon cœur craint d'en être éclairci.

ARIETTE.

Pourquoi faut-il qu'on s'oppose
Au doux penchant de nos feux ?
La contrainte qu'on impose,
Rend l'amour plus dangereux.
On veut que l'on soit fidelle
A qui tourmente nos jours !
On veut que l'on soit cruelle
Pour l'objet qui plaît toujours !
Pourquoi faut-il qu'on s'oppose
Au doux penchant de nos feux ?
La contrainte qu'on impose
Rend l'amour plus dangereux.

(*Pendant cette Ariette, Clitandre s'approche doucement du balcon, & Julie prête attentivement l'oreille.*)

CLI-

CLITANDRE.

C'eſt elle que j'entends, mon cœur eſt enchanté.
Profitons de l'obſcurité.

DUO Dialogué en ſourdine.

CLITANDRE.

Lucile !

LUCILE.

Clitandre,
Marchez à petits pas ;
On pourroit vous entendre.

CLITANDRE.

Lucile.

LUCILE.

Parlez bas.

CLITANDRE.

C'eſt l'amour le plus tendre.

LUCILE.

Parlez tout bas, tout bas.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

LUCILE.

Je vous aime.

CLITANDRE.

Mais, vous fuyez, hélas !

(En entendant qu'elle referme la fenêtre.)

CLITANDRE.	LUCILE.
Quelle foibleſſe extrême !	Quelle imprudence extrême !
Non, vous ne m'aimez pas.	Non, vous ne m'aimez pas.

CLITANDRE.

De cette frayeur-là je ne ſuis pas la dupe,

Et

Et vous craignez que ce petit Monsieur,
Portant des cheveux longs avec un air moqueur,
Ne vous épouse point; c'est ce qui vous occupe.

JULIE, *à part.*

Me voilà donc en jeu.

LUCILE.

Non, non; soyez certain
Que je ne sens pour lui que de l'indifférence;
J'aurois à l'épouser beaucoup de répugnance.

JULIE, *à part.*

Voyez pourtant ce que c'est que l'instinct.

CLITANDRE.

Ainsi, vous ne serez jamais unis ensemble?

JULIE, *prenant le ton Provençal, & contrefaisant la voix de Madame de Marsillane.*

Ma fille avec quelqu'un parle dans le jardin;
Cela me surprend.

LUCILE.

Ah! je tremble!
C'est ma mere.

JULIE.

Un enfant donne bien du chagrin,
Une fille sur-tout; on se tourmente, on crie.
Lucile êtes-vous-là? Rentrez, je vous en prie:
Il est tard: à tout âge on doit fuir le serein.
On ne me répond rien. J'ai peur qu'on ne m'échappe.
(*Elle saisit Clitandre.*)
Il me semble qu'on tourne... Enfin je vous attrappe.
Mais ce n'est point ma fille. Oh! vous demeurerez,

Il faut me dire qui vous êtes.
Sur vos promenades ſecrettes,
Mes regards pénétrans veulent être éclairés.

CLITANDRE, *prenant Julie pour Madame de Marſillane.*

Elle va m'étrangler.

JULIE.

Parlez.

CLITANDRE.

C'eſt moi, Madame.

JULIE.

Quoi! c'eſt mon cher Guillaume?

CLITANDRE.

Oui.

JULIE.

Mon meilleur ami?
Mais Guillaume à préſent devroit être endormi.

CLITANDRE.

ARIETTE.

Je me releve
Toutes les nuits.
Je crains qu'on n'enlève
Les fruits.
Je m'intéreſſe
A ma Maitreſſe:
C'eſt mon devoir;
Et je viens voir
Si quelque main furtive
Ne pille pas, le ſoir,
Le jardin que je cultive,
Et qui fait tout mon eſpoir.

JULIE.

Sans doute vous tirez de très-grands avantages
De l'emploi qui vous eſt commis?
Je crois que cependant vous n'avez point de gages;
Vous vous contentez des profits?

CLITANDRE, *à part.*

Mes ſecrets ſeroient-ils trahis?
Je n'en puis plus douter, l'intrigue eſt découverte.

JULIE.

Son embarras me réjouit.

CLITANDRE.

Je n'ai plus qu'un moyen pour empêcher ma perte,
C'eſt de me dérober ſans bruit.

JULIE.

Oh! demeurez, Monſieur Clitandre.

CLITANDRE.

Moi, Clitandre!

JULIE.

Oui, oui; le fait n'eſt pas obſcur,
Et c'eſt votre valet qui vient de le répandre:
Je crois que cet Auteur eſt ſûr.

CLITANDRE.

Eh bien! Madame, eh bien! je vous l'avoue.

JULIE.

Voilà de la franchiſe enfin; je vous en loue.
Je ſais bien ce que je ferai.

CLITANDRE.

Comment?

JULIE.

Ce ſera moi qui vous épouſerai.

LUCILE, *sur le Balcon.*

O Ciel, l'éponser!... ah! ma mere,
Je vous conjure du contraire!

JULIE, *toujours contrefaisant la voix de Madame de Marsillane.*

Comment! Mademoiselle, où donc vous cachez-vous?

LUCILE.

Si jamais vous m'avez aimée,
Que Clitandre soit mon époux;
Je descends & je vais tomber à vos genoux.

SCENE IX.

LE NOTAIRE, Madame DE MARSILLANE, JULIE, CLITANDRE.

LE NOTAIRE, *sans être vû.*

ON étouffe la haut à force de fumée,
J'en ai les yeux perdus & je suis suffoqué.

Madame DE MARSILLANE, *sans être vûe.*

Cet homme a toujours l'air choqué.
Vos actes ici-bas peuvent fort bien se faire.

LE NOTAIRE.

Vraiment il le faut bien, pour presser mon départ.

Madame DE MARSILLANE.

Dans ce sallon portez de la lumiere.

(*Elle*

(*Elle paroît avec le Notaire & deux Laquais qui vont éclairer le ſallon où le Notaire entre pour achever ſes Contrats. Dans ce moment Julie ſe retire ſans être apperçûe*)

CLITANDRE.

Pour rompre ſon projet, n'attendons pas plus tard.
Madame, à vos genoux je vous demande grace.

(*A Madame de Marſillane, croyant que c'eſt elle qui vient de lui parler.*)

Madame DE MARSILLANE.

Que veut donc ce garçon? Il a les yeux troublés.

CLITANDRE.

Madame, en vérité, quelque effort que je faſſe,
Je ne puis me réſoudre à ce que vous voulez.

Madame DE MARSILLANE.

Il a perdu, l'eſprit ſelon toute apparence.

CLITANDRE.

Sur quoi le jugez-vous?

Madame DE MARSILLANE.

Sur quoi? comment! ſur quoi?

CLITANDRE.

J'agis avec franchiſe autant qu'avec prudence,
Lorſque je dis de bonne foi,
Que je ne puis répondre à votre amour pour moi.

Madame DE MARSILLANE.

Miſéricorde! Ah! quelle impertinence!
C'eſt à faire enfermer.

CLITANDRE.

Cet hymen vous offenſe?
Vous venez dans l'inſtant de me le propoſer.

SCENE X.

LUCILE, & les Acteurs précédens.

Madame DE MARSILLANE.

Contre ce garçon-là, votre mere eſt outrée,
Ma fille.

LUCILE.

Votre fille, au déſeſpoir livrée,
Oſe vous conjurer de ne pas l'épouſer.

Madame DE MARSILLANE.

L'épouſer! La folie eſt donc univerſelle!

JULIE, *reparoiſſant.*

Je ne m'attendois pas au rival que voici.

LUCILE.

Ma mere, j'en aurois une peine cruelle;
Car il m'a bien promis qu'il ſeroit mon mari.

Madame DE MARSILLANE.

Votre mari! Guillaume?

LUCILE.

Oui.

Madame DE MARSILLANE.

Je ſens à chaque inſtant ma colere s'accroître.

Je

Je vous enfermerai dès demain dans un Cloître,
Pour empêcher un pareil déshonneur.

(*A Julie.*)

Vous, Monsieur, vous devez prendre sa gloire à cœur,
Puisque bientôt vous serez son beau-pere.

LUCILE.

Ma mere, vous prenez Monsieur pour votre époux?

Madame DE MARSILLANE.

Si vous le trouvez bon.

JULIE.

Madame votre mere
Choisit beaucoup plus mal que vous.

CLITANDRE.

Mais cependant tout à l'heure, à l'entendre..!
Madame.....

JULIE, *contrefaisant la Provençale.*

Voulez-vous sçavoir la vérité?
C'étoit moi qui prenois alors la liberté
De rire à vos dépens, mon cher Monsieur Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Clitandre!

CLITANDRE.

Oui, c'est moi, je ne puis m'en défendre.

Madame DE MARSILLANE, *à Julie.*

Vous contrefaites donc ma voix?

JULIE.

Par ſentiment.
C'eſt prouver que toujours je ſonge à ce que j'aime.

Madame DE MARSILLANE.

Vous ne dites jamais rien qui ne ſoit charmant.
Clitandre, je pardonne à ce déguiſement:
J'approuve votre amour extrême.
A votre hymen, dès ce jour même,
Je donne mon conſentement,
Et nous allons ce ſoir nous marier tous quatre.
Monſieur le Notaire, avancez.

(*Le Notaire, accompagné de deux domeſtiques qui portent des lumieres, vient faire ſigner les contrats.*)

JULIE, *à part.*

Dans un inſtant, elle en pourra rabattre.

LE NOTAIRE.

Les deux contrats ſont tous dreſſés.

Madame DE MARSILLANE.

Allons, ma fille, allons; ſignez d'abord le vôtre.

LUCILE.

Très-volontiers.

CLITANDRE.

Je ſuis au comble de mes vœux.

Madame DE MARSILLANE, *à Julie.*

A préſent procédons au nôtre.
Que de bon cœur je contracte ces nœuds!
J'ai ſigné. C'eſt à vous. Quoi! vous ſignez, *Julie!*

JULIE.

Mais il le faut bien; c'eſt mon nom.

Mada-

Madame DE MARSILLANE.
Ce n'eſt point là le nom d'un homme.

JULIE.
Vraiment non,
Je ſuis, je vous le certifie,
Belle-fille de la maiſon.

Madame DE MARSILLANE.
Quelle mépriſe! ô Ciel!

JULIE.
Conſolez-vous. Mon frere
Doit arriver bien-tôt exprès pour cette affaire.

Madame DE MARSILLANE.
Vous me trompez encor?

JULIE.
Je ſuis ſa caution.

Madame DE MARSILLANE.
Je la recuſe. Après un long veuvage,
Je ne ſaurois goûter un mariage
Dont vous portez la procuration.

SCENE XI.

MATHURIN, Acteurs précédens.

MATHURIN.

ARIETTE.

GRANDS allégreſſe
Dans le hameau;
Madame la Comteſſe
Revient dans ſon château.

TOUS.

Ah! la bonne nouvelle!

MATHURIN.

Elle amene avec elle
Un bien joli garçon.

Madame DE MARSILLANE.

Ah! la bonne nouvelle.

MATHURIN.

Il a la taille belle,
Il a bonne façon.

JULIE.

La choſe eſt claire,
C'eſt mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

C'eſt votre frere?

JULIE.

Oui, c'eſt mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

Bon, bon, bon, bon:
Mon cœur ne fait qu'un bond;
Je ſuis... je ſuis ravie:
Demain je me marie,
Et tout de bon.

TOUS.

Grande allégreſſe
Pour le hameau;
Madame la Comteſſe
Revient dans ſon Château.
Ah! la bonne nouvelle!
Allons au-devant d'elle,
Tout en chantant,
Tout en ſautant.

SCENE

SCENE XII. ET DERNIERE.

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre eſt tout-à-coup illuminé par des Girandoles & des Lampions. La Comteſſe paroît avec le frere de Julie, & pluſieurs Seigneurs & Dames. Julie préſente à la Comteſſe Madame de Marſillane, Lucile & Clitandre. Elle préſente enſuite ſon frere à Madame de Marſillane. Après avoir exprimé tous leur ſatisfaction, ils ſe placent ſur des Banquettes pour jouir de la Fête que l'on a préparée. Toute cette derniere Scene eſt pantomime. Les gens du Château galamment habillés viennent en danſant offrir des Bouquets à la Compagnie.

VAUDEVILLE.

JULIE.

CHOEUR, *Gaiment.*

POUR les amans & les belles,
Toujours malin & ruſé,
Sous mille formes nouvelles,
On voit l'Amour déguiſé.
Seule, montrant Clitandre.
Changeant l'épée en ſerpette,
Monſieur ſe fait Jardinier,
Pour cultiver en cachette
Quelque roſier printanier.

Au Chœur.
CHOEUR.

CHOEUR.

Pour les amans & les belles, &c.

CLITANDRE.

Pour ſe cacher de ſa mere,
Qu'il bleſſa d'un de ſes traits,
L'amour, en quittant Cythere,
De Lucile a pris les traits.
Pour cette fois je vous jure
Que c'eſt un mal aviſé:
Sous cette aimable figure,
(*Montrant Lucile.*)
L'amour n'eſt pas déguiſé.

LUCILE.

Je me cachois à moi-même
Le doux penchant de mon cœur;
Mais tout trahit, quand on aime;
L'amour eſt toujours vainqueur.
Quand on eſt ſincere & tendre,
De feindre il n'eſt pas aiſé;
Non, mon cœur pour vous, Clitandre,
Ne peut être déguiſé.

JULIE, *au public.*

On a banni la franchiſe,
Rien ne paroît dans ſon jour:
Aujourd'hui tout ſe déguiſe,
La Ville imite la Cour:
Mais notre zéle ſincere,
Meſſieurs, n'eſt point ſuppoſé;
Lorſque l'on cherche à vous plaire,
Le cœur n'eſt point déguiſé.

(*Des Provençaux forment une Entrée, & le Divertiſſement ſe termine par un Ballet général.*)

FIN.

De l'Imprimerie A. F. STEIN.